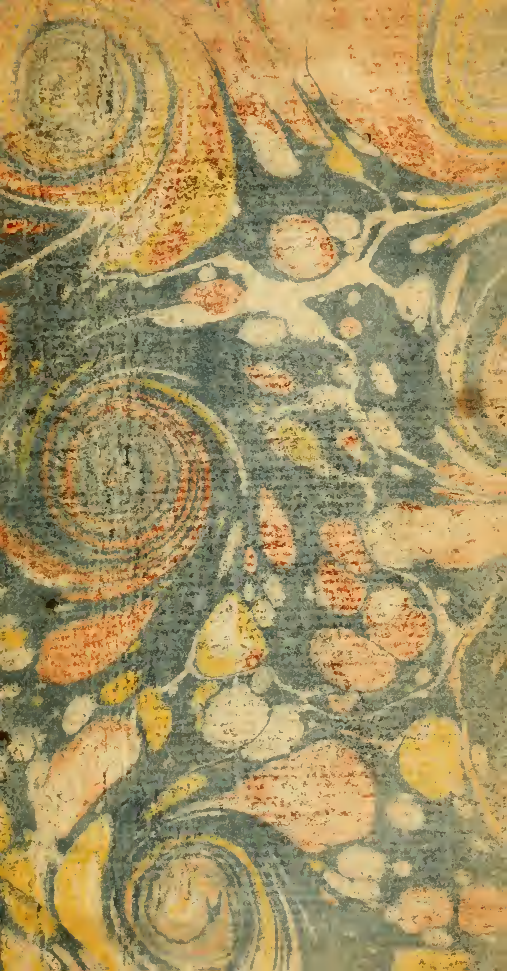




Versailles Oct.r 178

ŒUVRES

DE

CHAULIEU.

TOME PREMIER.

ŒUVRES

DE

CHAULIEU,

D'APRÈS

LES MANUSCRITS DE L'AUTEUR.



TOME PREMIER.



A LA HAYE,

Et se trouve a PARIS,

Chez PISSOT, Libraire, rue du Hurepoix.

M. DCC. LXXVII.

LETTRE
DE
M. LE MARQUIS DE CHAULIEU.

De Fontenay ce 15 Février 1773.

J'AI long temps héſité, Monſieur, à rendre public le Recueil des Œuvres de M. l'Abbé DE CHAULIEU, mon grand-oncle. Sa famille, par reſpect pour ſa mémoire, étoit dans l'intention de ne point leur laiſſer voir la lumiere. M. l'Abbé DE CHAULIEU faiſoit des Vers pour ſon amuſement & ſans prétention, & jamais il n'eut la volonté de ſe faire imprimer. Voilà pourquoi depuis plus de cinquante ans ſes héritiers ont toujours refuſé de ſe déſaiſir de ſes manuſcrits : mais comme dans les Éditions imparfaites qu'on a données de ſes Ouvrages, ſans leur conſente-

ment, on lui a attribué des Pieces qu'il n'a point faites, & des ſentimens qu'il n'eut jamais, le même reſpect pour ſa mémoire me détermine enfin à vous faire le ſacrifice de ces manuſcrits qu'on m'a tant de fois demandés. Je proteſte & certifie qu'il ſont originaux, & qu'à l'exception de quelques Pieces qui compoſent ſon Portefeuille, tout a été rédigé ſous les yeux même de M. l'Abbé DE CHAULIEU. Je dois cet aveu au Public, afin d'éloigner tout ſoupçon d'impoſture, & pour qu'on ne confónde pas cette Édition avec les précédentes. Je ſuis, Monſieur, votre très humble & très-obéiſſant ſerviteur,

ANFRIE DE CHAULIEU.



AVERTISSEMENT DE L'ÉDITEUR.

On a *souvent réimprime les* Œuvres *de l'Abbé* de Chaulieu *depuis 1724 qu'elles ont paru pour la premiere fois : des gens de lettres, & des hommes de goût ont présidé à la plûpart de ces Éditions ; malgré cela, on peut assurer qu'aucune de ces Éditions n'a éte jusqu'à present exacte, ni complette. Il est vrai que la derniere de toutes, donnée par M. de* Saint-Marc *en 1751, offre un Recueil plus riche que les précédentes ; mais cet Éditeur a-t-il évité les defauts dont il eût pu se garantir ? a-t-il donné aux* Œuvres *du Poëte tout le soin, tout l'ordre, & tous les agrémens dont elles étoient susceptibles ? sans parler des inutilités dont son Édition est surchargée, une infinité d'omissions, de trans-*

positions, d'altérations & de contre-sens, ont souvent défiguré l'original, & fait murmurer le Lecteur. Aux fautes des Éditeurs précédens, M. de Saint-Marc *en a ajouté de nouvelles ; ce dont il sera aisé de se convaincre par les Remarques qui accompagnent l'Édition que nous publions aujourd'hui. Qu'on n'attende cependant pas de notre part une attention scrupuleuse à relever les méprises, les inexactitudes & les autres défauts qui fourmillent dans la sienne : un tel examen seroit peu intéressant pour le Public, & auroit dégénéré en pures minuties. On s'est donc borné à relever les fautes les plus importantes, & encore cette espece de critique ne s'étend-elle que jusqu'au milieu du premier volume. Fatigue de cet exercice aussi puérile que rebutant, on a mieux aimé mettre les variantes, afin d'instruire par l'Auteur lui-même, plutôt que par les fautes de celui qui l'a si souvent défiguré.*

L'*Édition que nous donnons aujourd'hui ne ſera expoſée à aucun de ces reproches. Les anciens Éditeurs de l'Abbé* de Chaulieu *ont pu être trompés par des copies infidelles, peu en ordre, & par de fauſſes traditions. Pour nous, nous avons eu entre les mains trois manuſcrits originaux, un entr'autres, qui, peu de temps avant la mort de l'Abbé* de Chaulieu, *a été rédigé ſous ſes yeux, d'après le manuſcrit corrigé de ſa main. Nous nous ſommes particulierement attachés à celui qu'il avoit adopté, parce que c'eſt celui que le Poëte deſtinoit au Public, comme on peut en juger par la* Préface *compoſée par lui-même, & qu'on ne trouve dans aucun des manuſcrits qui ont ſervi aux Éditions précédentes.* Cette Préface *eſt d'autant plus intéreſſante, qu'elle fait connoître les véritables ſentimens de l'Abbé* de Chaulieu. *Il y convient des écarts de ſon imagination,*

mais il désavoue & condamne d'avance tous les jugemens qu'ils pourroient faire naître au préjudice de ses mœurs & de sa foi. Il veut bien se soumettre au blâme de s'être oublié quelquefois dans les transports de sa verve ; mais il rend toujours hommage aux principes qui doivent diriger l'honnête homme & le Chrétien. Trois de ses Pieces sur tout, intitulées par lui-même, les trois manieres de penser sur la Mort, *lui ont paru exiger l'interprétation. Elles en avoient besoin en effet ; c'est pourquoi le Poëte abandonnant ses autres Ouvrages à la critique, & dédaignant la gloire attachée aux productions de l'esprit, ne permet pas qu'on infére de ces trois Pieces aucune assertion préjudiciable à son respect pour les dogmes du Christianisme & pour la Religion. C'est ce qu'il fait d'une maniere aussi louable que précise. Il revient même sur cet objet dans quelques-unes de*

ſes Lettres, nouvelle preuve qu'on a eu tort de le placer parmi les Partiſans de l'incrédulité, aſſertion démentie plus formellement encore par les ſentimens religieux qu'il fit paroître dans ſa derniere maladie.

Outre la Préface de l'Abbé de Chaulieu *qui n'avoit point encore été imprimée, nous ſommes en droit d'annoncer qu'il y a dans notre Édition une cinquantaine de Pieces qui ne ſont pas dans celle de* Saint-Marc. *Nous euſſions pu, malgré cette augmentation, la réduire à un volume, en nous bornant aux Pieces renfermées dans le manuſcrit qui nous a ſervi de guide, & que nous avons ſcrupuleuſement ſuivi juſques dans les fautes de langue qu'il nous eût été facile de corriger; mais pour nous proportionner au goût de tous les eſprits, & ne pas donner lieu de regarder comme tronquée ou défectueuſe une Édition qui ne*

renfermeroit pas toutes les Poésies qui ont paru sous le nom de Chaulieu, *nous avons renvoyé à la fin du second volume les différens morceaux que M. de* Saint-Marc *a insérés dans la sienne. Par ce moyen on aura avec le vrai* Chaulieu, *quelques Pieces fugitives qui lui ont été attribuées, & que nous ne garantissons pas être de lui, mais qui cependant peuvent tenir place dans un Recueil.*





ŒUVRES DE CHAULIEU.

METTRE une Préface en forme à la tête de ſes Ouvrages, ſent un peu trop l'Auteur & le Poëte de profeſſion. Ce ſont des qualités dont un homme du monde doit faire peu de cas, & dont tous mes amis ſavent que j'ai tiré trop peu de vanité, pour que je veuille ici ſuivre cet exemple, & me ſervir de cette méthode. Les talens ſont des préſens gratuits de la Nature, dont nous ne nous devons ſavoir aucun gré : ce ſont des eſpeces de faveurs dont un honnête homme ne doit ni ſe glorifier, ni ſe van-

ter non plus que des faveurs de ſa maîtreſſe, quelque plaiſir ſecret qu'il ſente à les recevoir. La répugnance que tous ceux avec qui j'ai vécu, ſavent que j'ai eu à donner ou à dire de mes vers, & la retenue que j'ai toujours eu à ne les pas rendre publics, me ſerviront d'excuſe.

J'AI cru ſeulement devoir compte, & n'ai ſongé qu'à le rendre ici aux honnêtes gens qui auront aſſez de temps à perdre pour s'amuſer à lire mes folies, ou aſſez d'indulgence & de gaieté pour s'en divertir. Je n'ai pas voulu qu'ils puſſent être choqués d'un manquement apparent de bienſéance dont j'ai toujours été eſclave, ou qu'ils ſoupçonnaſſent de libertinage, des choſes que la chaleur d'une imagination trop vive m'a dictées, & que je n'ai jamais penſées. Ce que j'ai fait ne s'appelle point des Ouvrages; il m'en a trop peu coûté pour cela: c'eſt un amas confus des ſentimens de mon cœur, quand les différentes paſſions les ont fait naître, ou des caprices de mon imagina-

tion, quand elle s'allumoit par mon enjouement naturel, l'occaſion, la gaieté de la table, la galanterie, & plus que tout cela, par l'envie de plaire à des Princes, à tant d'illuſtres amis que j'ai eus, plus diſtingués par leur agrément & par leur eſprit que par leur naiſſance & leur dignité, & tous enſemble auſſi libertins que moi. L'applaudiſſement de tant de gens d'eſprit, & le malheureux amour-propre, dont il eſt impoſſible de ſe défendre, qui rehauſſe le prix de ce que nous poſſédons, me perſuada alors que je pouvois tenter tout ce que l'étendue d'une imagination brillante & féconde pouvoit mettre au jour : cette penſée me flatta. Je crus poſſéder quelque partie de ce tréſor ineſtimable : ſéduit par ces erreurs plutôt que guidé par la raiſon, je voulus faire quelque choſe de ſingulier ; je m'abandonnai tout entier à mon génie. Je penſai que l'imagination portée à un certain degré, pouvoit égayer ce qu'il y a de plus triſte, conſerver les ornemens

de la Poéſie parmi ce qu'il y a de plus ſérieux, & jetter des fleurs ſur ce qu'il y a de plus ſec & de plus aride.

C'eſt dans cette idée que j'ai composé les *Trois façons de penſer ſur la Mort.* Il faut plaire aux eſprits bienfaits, diſoit Monſieur Paſcal ; c'eſt à eux que je m'adreſſe ici, & je les conjure de ne me pas condamner ſur les apparences, & de n'aller pas prendre pour mes Opinions, ce qui n'étoit en effet que des Eſſais de Poéſie.

J'ai fait *la premiere façon de penſer ſur la Mort* dans les principes du Chriſtianiſme & de toute l'étendue de la miſéricorde de Dieu, ſeul aſyle des pécheurs comme nous ; & je l'ai faite ſans être par malheur dévot. J'ai fait *la ſeconde* dans les principes du pur Déïſme, ſans être Socinien ; *la troiſiéme* dans les principes d'Epicure, ſans être impie ni athée. C'eſt ainſi que j'ai chanté les Amours & le Vin, toujours voluptueux & jamais débauché. Ferme dans les principes de

ma Religion, je n'ai point prétendu dogmatiſer le libertinage; j'ai cherché ſeulement à faire voir juſqu'où l'abondance de la rime, la fécondité de l'imagination & la facilité du génie pouvoient aller.

Voilà le ſeul Chapitre ſur lequel je demanderai quelque grace au Lecteur; j'abandonne tout le reſte à la cenſure, & à la critique de tous ceux qui voudront prendre la peine de la faire. Je n'ai jamais prétendu tirer des louanges de mes vers; il ſeroit injuſte de me blâmer, s'ils ne ſont pas meilleurs: perſonne au moins, tels qu'ils ſont, ne dira qu'ils ne ſont pas tout-à-fait à moi. Je n'en ai trouvé le modele dans aucun de nos Poëtes anciens ni modernes. Je les ai lus tous depuis Villon juſqu'à la Motte excluſivement, & ma mémoire eſt ornée de tout ce qu'ils ont fait de beau; c'eſt ſur cela que, ſans toutefois les imiter ni les ſuivre, je me fis un genre de poéſie, qui du moins eut la grace de la

nouveauté & de la ſingularité, s'il n'en avoit d'autres. Plein de reconnoiſſance pour tant d'illuſtres Auteurs, je veux bien convenir que je leur dois tout, ſans leur avoir toutefois rien pris, & j'ai le plaiſir d'être riche de leur bien, ſans les avoir pillés. Eux ſeuls ont achevé ou réglé le génie que je ne dois qu'à la ſeule Nature. C'eſt dans ce nombre infini de vers que je ſais que j'ai puiſé cette quantité de rimes, que l'abondance rend ſi naturelle ſans le ſecours des épithetes, ſecours froid & infortuné de ceux qui ne ſont point nés Poëtes, & qui croyant s'élever au langage des Dieux, ne ſont tout au plus que des faiſeurs de bouts-rimés. J'atteſte cette vérité exacte dont j'ai toujours fait profeſſion, que jamais Dictionnaire de rimes n'eſt entré chez moi, & que je n'ai appris dans aucun livre les regles de la Poéſie.

Chapelle, à qui je dois ces premiers élémens, ce Maître qui me fait tant d'honneur, & à qui je crains d'en faire ſi peu,

ce Dieu de l'imagination, livré tout entier à ſon ſeul enthouſiaſme, tenta le premier les rimes redoublées. Il ne les pouſſa pas auſſi loin qu'elles peuvent aller; j'en ai cru entrevoir ou deviner la cauſe. Quelqu'élégant que ſoit ſon badinage, il ne l'a pas aſſez orné, aſſez ſoutenu de traits de morale, de maximes de philoſophie, de grands principes ou de réflexions, & par-là n'a pu donner aſſez d'étendue, ni ſoutenir aſſez long-temps un badinage qui a quelque choſe de trop frivole, s'il n'eſt enrichi ou rehauſſé par ces grands traits. Pour ne pas tomber dans le même inconvénient, j'ai cherché, à l'exemple d'Horace, que je trouve en cela merveilleux, à mêler les réflexions les plus ſérieuſes ſur la briéveté & ſur le néant de la vie, ſur les miſeres de la condition humaine, & ſur la fatale néceſſité de mourir, aux peintures & aux idées agréables de la molle volupté d'Épicure, & à cette jouiſſance du préſent que j'ai célébré

comme le ſeul bien dont la Providence nous laiſſe maîtres ici-bas. Mais ſi Chapelle, comme les autres Inventeurs des Arts, qui ne les perfectionnent jamais, n'a pas tiré des rimes redoublées tout ce qu'il pouvoit, nous lui avons au moins l'obligation d'avoir inventé un genre de vers qui corrige le plus grand défaut de notre Poéſie, en ôtant l'uniformité & la monotonie des deux rimes maſculines & féminines de nos vers alexandrins, que les Étrangers nous reprochent avec tant de raiſon, & qui véritablement rebutent, ou du moins fatiguent l'oreille. Ce n'eſt pas aſſez que les rimes redoublées corrigent ce défaut, elles ſeules donnent aux vers libres & irréguliers le nombre & l'harmonie, en quoi je ſuis convaincu que conſiſte le principal agrément de la verſification. Quoique pénétré déjà de la vérité de cette opinion, j'y ai été confirmé par un excellent livre latin, écrit par un Anglois, *de Rhythmo & Menſurâ :* il établit pour principe que la Poéſie

eſt une eſpece de muſique. Il eſt aiſé de conclure de-là que le nombre & les ſons harmonieux en doivent faire la perfection.

Mais quoi que lui & moi penſions là-deſſus, on ne peut donner de regle pour y parvenir, & nous n'avons de juge ſouverain en cela que la délicateſſe de l'oreille, préſent rare & précieux que nous devons à la ſeule Nature, quand elle veut bien être prodigue envers ceux en qui elle joint ce talent à la vivacité d'une imagination féconde & juſte. Je ne prétends ni ſoutenir mon opinion par des argumens, ni la prouver par des raiſons; ainſi je ne parle point à ceux à qui le ſentiment ne le perſuadera pas, & je ne m'adreſſe point à ceux à qui la délicateſſe de l'oreille ne fera point ſentir la différence du nombre & de l'harmonie des vers de Virgile & de Tibulle d'avec ceux de Lucrece & d'Ovide, ou dans notre langue, des belles ſtrophes de Malherbe, d'avec celles de tous nos Fai-

ſeurs d'Odes : j'avoue ingénûment que pénétré de ce ſentiment, il n'eſt point de ſoins que je n'aie pris, il n'eſt point d'études que je ne me ſois faites, pour n'employer que des mots juſtes & choiſis, qui font la délicateſſe de l'expreſſion : mais j'ai voulu encore qu'ils fuſſent ſonores, & j'ai tout ſacrifié pour tâcher à mettre du nombre & de l'harmonie dans mes vers ; j'ai évité non-ſeulement des mots durs qui ſe heurtaſſent déſagréablement les uns contre les autres, mais encore la colliſion, ou le choc des ſyllabes, & même des voyelles & des conſonnes, dont la rencontre produiſoit un ſon déſagréable : j'ai porté la délicateſſe & le ſcrupule juſqu'à ne pouvoir ſouffrir que le commencement d'un vers heurtât (1) déſagréablement la fin de celui qui le précédoit ; voilà la ſeule peine &

(1) Les mots *déſagréablement* & *déſagréable* reviennent trois fois en ſept lignes ; mais nous donnons Chaulieu.

le ſeul travail que m'ont coûté mes vers : je ne penſois que trop ; & mon imagination eut toujours plus de beſoin de frein que d'aiguillon.

Il ne me reſte qu'un mot à dire des licences que je me ſuis données quelquefois dans les rimes ; c'eſt l'effet d'une autre opinion dont je ſuis également convaincu, que c'eſt le ſeul ſon & non l'arrangement des lettres qui fait la rime ; que l'on en doit ſacrifier la richeſſe à la beauté de la penſée, & au tour heureux de l'expreſſion. Mais il faut bien obſerver au moins que le ſon ſoit également uniforme ; ainſi je ne ferois pas rimer *occaſion* & *raiſon*, le ſon de l'une étant *ion* & non pas *on* ; mais je ne ferai jamais de ſcrupule de rimer *valeur*, *malheur*, avec *honneur* & *faveur*, le même ſon frappant l'oreille, quoique la conſonne qui le précéde ſoit différente. Il eſt impoſſible que la recherche, & le trop d'exactitude dans la rime, n'ôtent

un air facile & naturel à la Poéſie, qui en fait la grande beauté.

En voilà trop pour un homme qui ne doit, ni ne veut faire de Préface : quoi qu'il en ſoit, dans tout ce que j'ai fait, je n'ai cherché qu'à divertir mes amis, ou à plaire à mes amies ; on me doit au moins ſavoir gré de l'intention ; & comme dit La Fontaine :

Si de leur agréer je n'emporte le prix,
J'aurai du moins l'honneur de l'avoir entrepris.



LES TROIS FAÇONS *DE PENSER* SUR LA MORT.

La premiere, dans les principes du Chriſtianiſme ; à M. le Marquis de La Fare.

La ſeconde, dans les principes du pur Déïſme ; au même.

La troiſiéme, dans les principes d'Épicure & de Lucrece ; à Son Alteſſe Madame la Ducheſſe de Bouillon.

A M. LE MARQUIS DE LA FARE,

en 1695. (1)

J'AI vu de près le Styx, j'ai vu les Euménides;
Déjà venoient frapper mes oreilles timides

(1) M. de S. Marc convient qu'il ignore les

Les affreux cris du chien de l'empire des Morts;
Et les noires vapeurs, & les brûlans transports
Alloient de ma raison offusquer la lumiere ;
C'est (1) lorsque j'ai senti mon ame toute entiere
Se ramenant en soi, faire un dernier effort
Pour braver les erreurs que l'on joint à la mort:
Ma raison m'a montré (tant qu'elle a pu paroître)
Que rien n'est en effet de ce qui ne peut être;
Que ces fantômes vains sont enfans de la peur,
Qu'une faible nourrice imprime en notre cœur,
Lorsque de loups-garoux, qu'elle-même elle pense,
De Démons & d'Enfer elle endort notre enfance.

Dans ce pénible état mon esprit abattu
Tâchoit de rappeller sa force & sa vertu;

---

dates de cette Piece & de la suivante auxquelles il donne le nom d'Odes, d'après une assez mauvaise raison qu'il tire du manuscrit de M. le Prince d'Auvergne, sur lequel il a fait son édition de Chaulieu. Quoique nous soyons convaincus que ce manuscrit n'est ni aussi complet, ni aussi exact que ceux dont nous nous servons; cependant nous mettrons scrupuleusement au bas des pages les différences qui se trouvent entre la leçon de ce manuscrit & la nôtre.

(1) *Quand j'ai senti mon ame toute entiere*
Se ramener en soi, faire un dernier effort,
Pour braver les horreurs que l'on sent à la mort.

Quand du bord de mon lit une voix menaçante,
Des volontés du ciel interprete (1) laſſante,
Tremble, m'a-t-elle dit, redoute, malheureux
Redoute un Dieu vengeur, un juge rigoureux;
Tes crimes ont déjà laſſé ſa patience;
Mais (2) ce Dieu vient enfin, & tes égaremens,
Mis dans ſon auſtere balance,
Vont bientôt éprouver, ſans grace & ſans clémence,
La rigueur de ſes jugemens.

Mon cœur à ce portrait ne connoît pas encore
Le Dieu que je chéris, ni celui que j'adore,
Ai-je dit: Eh! mon Dieu n'eſt point un Dieu cruel;
On ne voit point de ſang ruiſſeler ſon Autel;
C'eſt un Dieu bienfaiſant, c'eſt un Dieu pitoyable,
Qui jamais à mes cris ne fut inexorable.
Pardonne alors, Seigneur, ſi, plein de tes bontés,
Je n'ai pu concevoir que mes fragilités,
Ni tous ces vains plaiſirs qui paſſent comme un ſonge,
Puſſent être l'objet de tes ſévérités;
Et ſi j'ai pu penſer que tant de cruautés
Puniroient un peu trop la douceur (3) d'un menſonge.

---

(1) *Interprète effrayante.*
Quoique *Laſſé* revienne trois Vers au-deſſous, nous n'avons point fait difficulté de nous en tenir à la leçon de nos manuſcrits.

(2) *Il vient enfin ce Juge*, &c.

(3) *La douceur du menſonge.*

Eh quoi, difois-je, hélas! au fort de mes miferes,
Ce Dieu dont on me peint les jugemens féveres,
C'eft le Dieu d'Ifraël, c'eft le Dieu de nos peres,
Qui, toujours envers eux fi prodigue en bienfaits,
A pour les fecourir oublié leurs forfaits;
C'eft ce Dieu qui pour eux renverfa la Nature,
Et qui pour leurs foulagemens,
Força même les élémens
A rompre cet ordre qui dure
Depuis la naiffance des temps;
Et c'eft ce même Dieu de qui la main puiffante
De ma frêle machine ajufta (1) les refforts,
Et, dès-lors qu'elle eft chancelante,
Rallume mon efprit, & ranime mon corps:
Son fouffle ma tiré du fein de la matiere;
C'eft lui, qui chaque jour me prête fa lumiere;
Lui, dont, malgré mes maux, & l'état où je fuis,
Je compte les bienfaits par les jours que je vis:
En ce Dieu de pitié j'ai mis ma confiance;
Trop (2) sûr de fes bontés, je vis en affurance
Qu'un Dieu, qui par fon choix au jour m'a deftiné,
A des feux éternels ne m'a point condamné.

Voila par quels fecours mon ame (3) défendue
A banni les terreurs dont on l'a prévenue,

---

(1) *Ajufte les refforts.*
(2) *Certain de fes bontés.*
(3) *Mon ame foutenue.*

Et, sans vouloir braver le céleste pouvoir,
A fait céder la crainte aux douceurs de l'espoir.

Ami, de qui pour moi l'amitié tendre & sûre
Fit que pour toi mon cœur n'eut jamais de détours,
J'ai voulu te tracer la fidelle peinture
Des mouvemens de la Nature
Au moment (1) que j'ai cru voir terminer mes jours.
A ne rien déguiser cet (2) instant nous convie:
Et j'ai cru que c'étoit, Ami, te faire tort,
Si, ne t'ayant jamais rien caché de ma vie,
J'avois pu te cacher mes pensées sur la Mort.

---

(1) *Au moment où j'ai cru.*
(2) *Ce moment nous convie.*



AU MÊME.

en 1708.

PLUS j'approche du terme, & moins je le redoute
Sur des principes sûrs mon eſprit affermi,
Content, perſuadé, ne connoît plus (1) de doute :
Je ne ſuis libertin, ni dévot à demi.

Exempt des préjugés, j'affronte l'impoſture
Des vaines ſuperſtitions,
Et me ris des préventions
De ces foibles eſprits dont la riſte cenſure
Fait un crime à la Créature
De l'uſage des biens que lui fit ſon Auteur,
Et dont la pieuſe fureur
Oſe traiter de choſe impure
Le remede que la Nature
Offre à l'ardeur des paſſions,
Quand d'une amoureuſe piquure
Nous ſentons les émotons.

D'un Dieu, Maître de tout, j'adore la puiſſance;
La Foudre eſt en ſes mains; la Terre eſt à ſes pieds :
Les Elémens humiliés
M'annonçent ſa grandeur & ſa magnificence.

(1) *Ne connoît plus le doute.*

Mer (1) vaste, vous fuyez !
Et toi, Jourdain, pourquoi dans tes grottes profondes,
Retournant sur tes pas, vas-tu cacher tes ondes ?
Tu frémis à l'aspect, tu fuis devant les yeux
D'un Dieu qui sous ses pas fait abaisser les Cieux !

Mais, s'il est aux Mortels un Maître redoutable,
Est-il pour ses Enfans de Pere plus aimable ?
C'est lui qui se cachant sous cent noms différens,
S'insinuant partout, anime la Nature ;
Et dont la bonté sans mesure
Fait un cercle de biens de la course des ans ;
Lui, de qui la féconde haleine
Sous le nom des Zéphyrs rappelle le Printemps,
Ressuscite les Fleurs, & dans nos Bois ramene

---

(1) *Mers vastes, vous fuyez !*
Et toi, Jourdain, dans des grottes profondes,
Retournant sur tes pas, tu vas cacher tes ondes ;
Tu frémis à l'aspect, tu fuis devant les yeux
D'un Dieu qui devant lui fait abaisser les Cieux.

Il paroît que le Poëte a eu en vue ce passage du Pseau. 113. *Quid est tibi, mare quòd fugisti, & tu Jordanis quia conversus es retrorsum?* Il ne s'agit donc ici que de la Mer-Rouge, & non des Mers en général, comme S. Marc l'a entendu. Il ne faut que comparer ces Vers de l'Edit. de S. Marc, avec ceux de notre manuscrit pour sentir combien ils leur sont inférieurs.

Le ramage & l'amour de cent Oiſeaux divers ;
Qui de Chantres nouveaux (1) repeuple l'Univers.
De Mercure, tantôt empruntant le ſymbole,
Il dicte en ſes inſtructions
L'art d'entraîner les nations
Par le charme de la parole.

Sous le nom d'Apollon, il enſeigne les Arts ;
Pour aſſurer nos biens, & défendre nos Villes,
Il emprunte celui de Bellone & de Mars ;
Et pour rendre nos champs fertiles
Et faire jaunir (2) les Guérets,
Il ſe ſert des préſens & du nom de Cérès.

Après tant de bienfaits, quoi ! j'aurai l'inſolence,
Dans une mer d'erreurs plongé dès mon enfance
Par l'imbécile amas de (3) Femmes, de Dévôts,
A cet Être parfait d'imputer mes défauts ;
D'en faire un Dieu cruel, vindicatif, colere,
Capable de fureur, & même ſanguinaire ;
Changeant de volonté ; réprouvant aujourd'hui
Ce Peuple qui jadis ſeul par lui fut chéri !

---

(1) S. Marc fait rapporter ce Vers *aux Oiſeaux*. Dans les différens manuſcrits de Chaulieu, *repeuple* eſt au ſingulier.

(2) *Nos Guérets.*

(3) *Des Femmes, des Dévots.*

Je forme de cet Être une plus noble idée;
Sur le front du Soleil lui-même il l'a gravée;
Immenſe, tout-puiſſant, équitable, éternel,
Maître de tout, a-t-il beſoin de mon autel?
S'il eſt juſte, faut-il, pour le rendre propice,
Que j'aille teindre les ruiſſeaux,
Dans l'offrande d'un ſacrifice
Du ſang innocent des Taureaux?

Dans le fond de mon cœur je lui bâtis un Temple,
Proſterné devant lui, j'adore ſa bonté,
Et ne vas point ſuivre l'exemple
Des mortels inſenſés, de qui la vanité
Croit rendre aſſez d'honneurs (1) à la Divinité
Dans ces grands monumens de leur magnificence,
Témoins de leur extravagance
Bien plus que de leur piété.

Un eſprit conſtant, d'équité
Bannit loin de moi l'injuſtice;
Et jamais ma noire malice
N'a fait pâlir la Vérité,
Ou (1) par quelqu'indigne artifice
Rompu les doux liens de la ſociété.

---

(1) *Croit rendre aſſez d'honneur.*

(2) *Ni par quelqu'indigne artifice.*

Ainſi je ne crains point qu'un Dieu dans ſa colere
Me demande les biens ou le ſang de mon Frere,
Me reproche la Veuve (1) ou l'Orphelin pillé,
Le Pauvre par ma main de ſon champ dépouillé,
Le viol du dépôt, ou l'amitié trahie,
Ou par quelque forſait la fortune envahie.

Ainſi dans ce moment qui finira mes jours,
Qu'il faudra te quitter, LA FARE, & mes amours,
Mon ame n'ira point flottante, épouvantée,
Peu ſûre de ſa deſtinée,
D'Arnaud ou d'Eſcobar (2) mendier le ſecours;
Mais plein d'une douce eſpérance,
Je mourrai dans la confiance
De trouver, au ſortir de ce funeſte lieu,
Un aſyle aſſuré dans le ſein de mon Dieu.

---

(1) *Et l'Orphelin pillé.*
(2) *Implorer le ſecours.*



À S. A. MADAME

LA DUCHESSE DE BOUILLON,

en 1700.

PRINCESSE, en qui l'art de plaire,
Eſt un talent naturel ;
Toi, dont le nom immortel
Dans le Temple de Cythere
Aura toujours un Autel,
Tant qu'on y célébrera
L'eſprit, la grace & les charmes,
Et qu'Ovide y chantera
Les Beautés à qui Rome avoit rendu les armes ;
BOUILLON, je veux que ma Muſe,
Philoſophe en ſes Chanſons,
De ſes morales leçons
Et t'inſtruiſe & t'amuſe ;
Sur-tout que leur vérité,
Quoique parfois renfrognée,
Semble pourtant être née
Du ſein de la Volupté.

Apprends à mépriser le néant de la vie.
Songe qu'au moment que je veux
Enseigner l'art de vivre heureux,
Elle s'en va m'être ravie.
Les Dieux sans m'appeller ont commencé son cours :
Ils ont fixé sans moi le nombre de mes jours ;
Et quand leur haine m'a fait naître,
Leur (1) pitié ne me laisse maître
Que de l'instant présent dont j'ai droit de jouir.
Tandis que je m'en plains, il va s'évanouir ;
Mais (2) bien loin que la vîtesse.

---

(1) *Leur bonté ne m'a laissé maître.*

(2) Notre manuscrit porte cette correction.
Et c'est de cette vitesse
Dont s'écoulent nos beaux ans,
C'est de la fuite du temps,
Que doit tirer la sagesse
De la mort, de nos maux, &c.

Le manuscrit de S. Marc nous fournit une troisieme leçon.

Et c'est de cette vitesse
Dont s'écoulent nos beaux ans ;
C'est de la fuite du temps,
De la mort, de nos maux, & de notre foiblesse
Que doit tirer la sagesse
Les raisons de nous réjouir.

Dont

Dont s'écoulent nos beaux ans,
Soit un ſujet de triſteſſe ;
Il faut que notre ſageſſe
Tire de la fuite du Temps,
De la mort, de nos maux, & de notre foibleſſe,
Les raiſons de nous réjouir.

Aux penſers de la mort accoutume ton ame ;
Hors ſon nom ſeulement, elle n'a rien d'affreux.
Détachez-en l'horreur d'un ſéjour ténébreux,
De Démons, d'Enfer & de flamme,
Qu'aura-t-elle de douloureux ?
La mort eſt ſimplement le terme de la vie ;
De peines ni de biens elle n'eſt point ſuivie :
C'eſt un aſyle sûr, c'eſt la fin de nos maux,
C'eſt le commencement d'un éternel repos ;
Et pour s'en faire encore une plus douce image,
Ce n'eſt qu'un paiſible ſommeil,
Que, par une conduite ſage,
La Loi de l'Univers engage
A n'avoir jamais de réveil.

Nous ſortons ſans effort du ſein de la Nature ;
Par le même chemin retournons ſur nos pas :
Eh ! pourquoi s'aller faire une affreuſe peinture
D'un mal qu'aſſurément on ne ſent point là-bas ?
Que ces ſages réflexions
Soient le principe de ta joie ;
Goûte l'erreur des paſſions,

Mais n'en deviens jamais la proie ;
Prends-les pour des amuſemens,
Dont il faut égayer le temps
Que nous demeurons ſur la terre :
Ce ſont de ſecrets ennemis
Que la Nature en nous a mis
Exprès pour nous faire la guerre ;
Défendons-nous ſans la finir :
Ce ſont des Sujets peu fidelles ;
Mais ce ſont des Sujets rebelles
Que le bien de l'Etat empêche de punir.
Tranquille, attends que la Parque
Tranche, d'un coup de ciſeau,
Le fil du même fuſeau
Qui dévide les jours du Peuple & du Monarque.
Alors contens (1) du temps que nous aurons vécu,
Rendons graces à la Nature,
Et remettons-lui ſans murmure
Ce que nous en avons reçu.

Cependant jettons des roſes,
Je les vois avec les lis
Briller fraîchement écloſes
Sur le teint de ma Phylis.

---

(1) *Lors ſatisfaits du temps...* Chaulieu a effacé les deux premiers mots de ce Vers qu'il avoit d'abord fait ainſi, pour y ſubſtituer ceux qui ſe trouvent dans le texte.

Viens, Phylis, avec moi, viens paſſer la ſoirée ;
Qu'à table les Amours nous couronnent de fleurs ;
De myrte, comme toi, que leur Mere parée
Vienne de mon eſprit effacer (1) ces noirceurs :
Et toi, Pere de l'Alégreſſe,
Viens, à l'ardeur de ma tendreſſe,
Bacchus, joindre ton enjouement ;
Viens, ſur moi, d'une double yvreſſe,
Répandre tout l'enchantement.

A l'envi de tes yeux, vois comme ce vin brille :
Verſe-m'en, ma Phylis, & noie de ta main,
Dans ſa mouſſe qui pétille,
Les ſoucis du lendemain.

Ainſi l'on peut paſſer avec tranquillité
Les ans que nous départ l'aveugle Deſtinée,
Et goûter ſagement la molle oiſiveté
D'une pareſſe raiſonnée.

Princeſſe, puiſſiez-vous comprendre par ma voix
Un léger crayon des Loix
Que la prudente Nature
Dictoit en Grece autrefois
Par la bouche d'Epicure ;
Cet Eſprit élevé, qui, dans ſa noble ardeur,
S'envola pardelà les murailles du Monde,
Affranchit les mortels d'une indigne terreur,
Et bannit, le premier, de la Machine ronde,
Les Enfans de la Peur, le Menſonge & l'Erreur.

(1) *Effacer les noirceurs.*

SUR
LA PREMIERE ATTAQUE
DE GOUTTE
QUE J'EUS, EN 1695. (1)

Le deſtructeur impitoyable
Des (2) marbres & de l'airain,
Le Temps, ce tyran ſouverain
De la choſe la plus durable,
Sappe ſans bruit le fondement
De notre fragile machine ;
Et je ne vis plus un moment
Sans ſentir quelque changement
Qui m'avertit de ſa ruine.

(1) Je fis ces Vers ſur la premiere atteinte de goutte qui me prit au mois de Juin 1695, à Liancourt, où j'étois allé de Verſailles avec M. le Duc de la Rochefoucault, Grand-Maître de la Garde-robe, & grand Veneur de Louis XIV, dont il avoit toujours été une eſpece de Favori. *Chaulieu.*

(2) *Et des marbres*, S. Marc.
Dans nos trois manuſcrits ce Vers n'eſt que de trois pieds & demi.

Je touche aux derniers (1) momens
De mes plus belles années;
Et déja de mon printemps
Toutes les fleurs sont fanées.
Je (2) regarde, & n'envisage
Pour mon arriere-saison,
Que le malheur d'être sage,
Et l'inutile avantage
De connoître la raison.

Autrefois mon ignorance
Me fournissoit des plaisirs;
Les erreurs de l'Espérance
Faisoient naître mes desirs:
A présent l'Expérience
M'apprend que la jouissance
De nos biens les plus parfaits,
Ne vaut pas l'impatience,
Ni l'ardeur de nos souhaits.

La Fortune à ma jeunesse
Offrit l'éclat des grandeurs:
Comme un autre avec souplesse
J'aurois brigué ses faveurs;
Mais, sur le peu de mérite

(1) *Aux derniers instans.*
(2) *Je ne vois, & n'envisage.*

De ceux qu'elle a bien traités,
J'eus honte de la pourſuite
De ſes aveugles bontés;
Et je paſſai, quoi que donne
D'éclat & pourpre & couronne,
Du mépris de la perſonne
Aux mépris des dignités.

Aux ardeurs de mon bel âge
L'Amour joignit ſon flambeau;
Les Ans, de ce Dieu volage
M'ont arraché le bandeau:
J'ai vu toutes mes foibleſſes,
Et connu qu'entre les bras
Des plus fidelles Maîtreſſes,
Enivré de leurs careſſes,
Je ne les poſſédois pas.

Mais quoi! ma goutte eſt paſſée;
Mes chagrins ſont écartés:
Pourquoi noircir ma penſée
De ces triſtes vérités?
Laiſſons revenir en foule
Menſonge, erreurs, paſſions:
Sur ce peu de temps qui coule,
Faut-il des réflexions?
Que ſage eſt qui s'en défie!
J'en connois la vanité:

La (1) bonne ou mauvaiſe ſanté
Fait notre Philoſophie.

LA RETRAITE,

en 1698. (2)

La foule de Paris à préſent m'importune,
Les Ans m'ont détrompé des maneges de Cour ;
Je vois bien que j'y ſuis dupe de la Fortune,
Autant que (3) je le fus autrefois de l'Amour.

Je rends graces au Ciel que l'eſprit de retraite
Me preſſe chaque jour d'aller bientôt chercher
Celle que mes Aïeux plus ſages s'étoient faite,
D'où mes folles erreurs avoient ſu m'arracher.

C'eſt-là que, jouiſſant de mon indépendance,
Je ſerai mon Héros, mon Souverain, mon Roi ;
Et de ce que je vaux la flatteuſe ignorance
Ne me laiſſera voir rien audeſſus de moi.

(1) L'article *la* ne ſe trouve pas dans l'Edition de Saint Marc, & alors ce Vers eſt de trois pieds & demi comme les précédens ; mais nous avons ſuivi les manuſcrits de Chaulieu.

(2) Chaulieu avoit d'abord intitulé cette Pièce, *Stances ſur la Retraite*, en 1698.

(3) *Autant que je l'étois,*

Tour reſpire à la Cour l'erreur & l'impoſture :
Le Sage avant ſa mort doit voir la vérité.
Allons chercher des lieux où la ſimple Nature,
Riche (1) de ſes biens ſeuls, fait toute la beauté.

Là, pour ne point des Ans ignorer les injures,
Je conſulte ſouvent le cryſtal d'un ruiſſeau ;
Mes rides s'y font voir : par ces vérités dures
J'accoutume mes ſens à l'horreur du tombeau.

Cependant (2) quelquefois un reſte de foibleſſe
Rappellant à mon cœur quelques tendres deſirs,
En dépit des leçons que me fait la Vieilleſſe,
Me laiſſe encor jouir de l'ombre des plaiſirs.

Nos champs du ſiecle d'or conſervent l'innocence ;
Nous ne la devons point à la rigueur des Loix ;
La ſeule bonne foi nous met en aſſurance,
Et le guet ne fait point le calme de nos bois.

Ni (3) le marbre, ni l'or n'embellit nos fontaines ;

---

(1) *Sans le ſecours de l'Art.*

(2) *Malgré moi cependant un reſte de foibleſſe,*
Rappellant quelquefois de tendres ſouvenirs, &c.

(3) Cette Stance eſt ainſi dans les trois manuſcrits de Chaulieu qui ſont ſous nos yeux. Comme il ne s'y trouve aucune rature, il n'y a pas d'apparence que l'Auteur eût formé aucun projet de correction, ainſi que le prétend S. Marc.

De la mousse & des fleurs en font les ornemens;
Mais sur ces bords heureux, loin des soins & des peines,
Amarylle & Daphnis de leur sort sont contens.

Ma retraite aux neuf Sœurs est toujours consacrée;
Elles m'y font encor entrevoir quelquefois
Vénus dansant au frais, des Graces entourée,
Les Faunes, les Sylvains, & les Nymphes des bois.

Mais (1) je commence à voir que ma veine glacée

Cet Editeur qui n'a point voulu entendre ces quatre Vers, a fait une Note qui ne finit point pour prouver que le *mais* du troisieme Vers devroit commencer le second. Nous aimons mieux rapporter la Stance qu'il substitue à celle de Chaulieu, d'après le manuscrit du Prince d'Auvergne, que de nous amuser à le réfuter.

Ni le marbre, ni l'or ne borde nos fontaines;
La Nature de fleurs en émaille le tour:
Mais le Berger content, sans soucis & sans peines,
Au chant de sa Bergere y danse tout le jour.

(1) Ces Vers sont ainsi dans le premier de nos manuscrits.

Mais je connois bientôt que ma veine glacée
N'ose plus de la rime hazarder la prison.

Ils se trouvent effacés, dans le second, qui est d'accord avec le troisieme. Au lieu de ces deux Vers, Saint Marc prétend qu'il y avoit originairement ces

Doit enfin de la rime éviter la prison,
Cette foule d'esprits dont brilloit ma pensée,
Fait au plus maintenant un reste de raison.

Ainsi (1) pour éloigner ces vaines rêveries,
J'examine le cours & l'ordre des Saisons;
Et comment tous les ans à l'émail des prairies
Succedent les trésors des fruits & des moissons.

Je contemple (2) à loisir cet amas de lumiere,
Ce brillant tourbillon, ce globe radieux;
Et cherche s'il parcourt en effet sa carriere,
Ou si, sans s'émouvoir, il éclaire les Cieux.

Puis delà tout-à-coup élevant ma pensée
Vers cet Être, du Monde & Maître & Créateur,
Je me ris des erreurs d'une Secte insensée
Qui croit que le Hazard en peut être l'Auteur.

Ainsi coulent mes jours, sans soin, (3) loin de l'Envie:

---

deux-ci dans le manuscrit du Prince d'Auvergne.

Ce brillant, cet esprit, ce feu de ma pensée
N'est plus que du bon sens, & qu'un peu de raison.

Il n'y a rien dans nos manuscrits qui indique qu'ils aient été originairement ainsi.

(1) *Pour bannir loin de moi.*

(2) *Je contemple tantôt.*

(3) *Sans soins & sans envie.*

Je les vois commencer & je les vois finir.
Nul remords du passé n'empoisonne ma vie ;
Satisfait du présent, je crains peu l'avenir.

Heureux, qui méprisant l'opinion commune
Que notre vanité peut seule autoriser,
Croit, comme moi, que c'est avoir fait sa fortune,
Que d'avoir, comme moi, bien su la mépriser !

LETTRE
DE M. DE LA FAYE,
A MADAME D***,
SUR LA RETRAITE ET LA GOUTTE (1).

J'AI lu, MADAME, graces à vous, la Retraite & la Goutte de M. l'Abbé de Chaulieu ; j'ai trop

(1) Cette Lettre est de M. de la Faye, Gentilhomme ordinaire de Louis XIV, & depuis attaché à M. le Duc, comme Secrétaire des Etats de Bourgogne. C'étoit un homme à qui la Nature avoit donné de l'esprit, dont il eût pu faire un usage agréable, si le mauvais goût de son temps, & l'attachement servile aux opinions de la Mothe, qui n'eut jamais

admiré ; je m'y suis trop plû pour ne vous pas remercier. Que ne puis-je ici (pour vous rendre

---

d'autre talent pour être Auteur & Poëte, que l'envie de l'être, ne lui eût inspiré le mépris des Anciens & l'amour des Modernes, source de la corruption & de la décadence totale du Goût. Cette Lettre est adressée à Madame d'Aligre, femme en premieres noces du petit-fils du Chancelier de ce nom, & en secondes noces de M. de Chevilly, Capitaine aux Gardes. Elle étoit fille de M. de Saint-Clair Turgot, Doyen du Conseil. M. de la Bruyere l'a célébrée dans ses Caracteres sous le nom d'Arténice, & c'est pour elle que l'Amour m'a dicté une infinité de Vers que j'ai faits. C'étoit en effet une des plus jolies femmes que j'aie connues, qui joignoit à une figure très-aimable la douceur de l'humeur & tout le brillant de l'esprit. Personne n'a jamais écrit mieux qu'elle, & peu aussi bien. *Note de l'Auteur.*

Cette Lettre ne se trouve point dans l'édit. de St. M. Il en a pourtant eu connoissance, puisqu'elle est dans l'édit. de 1733, & que d'ailleurs il en parle dans une des Notes de la Piece précédente. On l'a attribuée à tort au Marquis de la Fare. Il suffisoit, pour être assuré du contraire, de lire la premiere ligne de cette Lettre, & de prendre garde aux dates des deux Pieces qui y ont donné lieu. La premiere est de 1695, & la seconde de 1698. Comment concevoir que la Fare, intime ami de Chaulieu depuis vingt ans, n'ait vû ces Pieces que plus de trois ans après qu'elles ont été faites ?

des graces qui conviennent au bienfait) diſpoſer comme lui des tréſors de l'Hélicon !

Le Dieu qui fait rimer l'a comblé de ſes dons ;
Une Muſe toujours à ſon ordre fidelle,
Lui prête pour chanter d'inimitables ſons ;
Mais moi, j'invoque envain un Dieu qui m'eſt rebelle,
Et ne veut m'inſpirer que de fades Chanſons.

Quelle élégance dans ſa Retraite ! Que de beau & que de vrai en Poëſie, tandis que les autres font du faux tout l'ornement de leurs Vers ! Parmi pluſieurs ſtances toutes belles, toutes admirables, toutes dignes d'être retenues, certaines entr'autres ſaiſiſſent l'eſprit & le goût; telle eſt celle où il dit qu'il conſultera le cryſtal d'un ruiſſeau pour accoutumer ſes ſens à l'horreur du tombeau (1). Cet Ouvrage eſt plein de belles choſes, où d'excellentes ne laiſſent pas de ſe faire diſtinguer. Qu'il parle dans une ſtance bien dignement du Soleil !

En (2) écrivant j'admire encore
Ce brillant tourbillon, ce globe radieux,
Et je pardonnerois au Peuple qui l'adore,
A ces ſuperbes noms d'ignorer d'autres Dieux.

---

(1) Il y avoit ici une comparaiſon géométrique que Chaulieu a impitoyablement rejettée.

(2) S. Marc, dans une Note ſur la Piece précédente, attribue ces quatre Vers à Chaulieu. On voit avec quel fondement.

Mais je ne citerai plus, ou il me faudroit copier tout l'Ouvrage. Que ne dirai-je point de sa Goutte! Quelle morale ! Quelle liberté d'esprit dans un corps gêné ! En la lisant, je n'ai pu m'empêcher de m'écrier :

Puisqu'inspiré par tes douleurs,
Comme du Maître du Parnasse,
Chaulieu, d'un Vers rempli de grace,
Dévoile si bien nos erreurs ;
Fille des Ans, affreuse Goutte,
Funeste suite des plaisirs,
Quelque chagrin que tu nous coûte,
Tu fais l'objet de mes desirs.

Oui, MADAME, ce n'est point un conte ; je souhaiterois de bon cœur avoir la Goutte comme lui, & savoir faire aussi bien des Vers. Vous m'allez sans doute objecter,

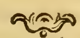
Que ce seroit acheter cher
Un talent qui n'enrichit guere ;
Mais à quoi bon me reprocher
Le triste état de ma misere ?
Je suis déja Poëte & mauvais :
Du métier dont j'ai l'indigence,
Puisqu'enfin j'en ai fait les frais,
Oui, je voudrois pour récompense
Dans un fauteuil par la Goutte cloué,
Rimer avec tant d'élégance,

De cet Abbé que je fuſſe avoué,
Au hazard d'être peu loué,
Graces à la vaſte ignorance
Dont notre bon ſiecle eſt doué.

Sans pourtant faire un ſouhait auſſi biſarre que celui d'avoir la Goutte, & que l'excellence de l'Ouvrage m'a inſpiré, pourroit-on, MADAME, en faire un autre, ſans vous offenſer ? Ne feroit-ce point dans vos yeux qu'il a puiſé cette maniere vive de penſer ? Et n'enflamment-ils point également le cœur & l'eſprit ? Ah ! ſi c'eſt là la ſource de tous ſes beaux Vers, avec l'envie d'être bon Poëte, que vous me connoiſſez, jugez, MADAME, de ce que j'ai à ſouhaiter.

Faire un ſouhait eſt choſe très-commune,
Par qui vous voit, auſſitôt il eſt fait ;
Le voir rempli feroit grande fortune,
Mais je ſais bien que votre choix eſt fait.

Se le papier me le permettoit, je vous expliquerois peut-être mon ſouhait plus au long ; car qui pourroit s'en tenir, MADAME.....



LES LOUANGES
DE LA VIE CHAMPÊTRE,

A Fontenay, ma maiſon de campagne, 1707.

DÉSERT, aimable ſolitude,
Séjour du calme & de la paix,
Aſyle, où n'entrerent jamais
Le tumulte & l'inquiétude.

Quoi, j'aurai tant de fois chanté
Aux tendres accords de ma lyre
Tout ce qu'on ſouffre ſous l'empire
De l'Amour & de la Beauté !

Et, plein de la reconnoiſſance
De tous les biens que tu m'as faits,
Je laiſſerai dans le ſilence
Tes agrémens & tes bienfaits!

C'eſt toi qui me rends à moi-même;
Tu calmes mon cœur agité,
Et de ma ſeule oiſiveté
Tu me fais un bonheur extrême.

S. M. donne à cette Piece un autre titre & une autre date. Sur Fontenay, en 1710.

Parmi ces Bois & ces Hameaux,
C'eſt là que je commence à vivre ;
Et j'empêcherai de m'y ſuivre
Le ſouvenir de tous mes maux.

Emplois, grandeurs tant deſirées,
J'ai connu vos illuſions ;
Je vis loin des préventions
Qui forgent vos chaînes dorées.

La Cour ne peut plus m'éblouir :
Libre de ſon joug le plus rude,
J'ignore ici la ſervitude
De louer qui je dois haïr.

Fils des Dieux, qui de flatteries
Repaiſſez votre Vanité,
Apprenez que la Vérité
Ne s'entend que dans nos prairies.

Grotte, d'où ſort ce clair ruiſſeau,
De mouſſe & de fleurs tapiſſée,
N'entretiens jamais ma penſée
Que du murmure de (1) ſon eau.

Banniſſons la flatteuſe idée
Des honneurs que m'avoient promis
Mon ſavoir-faire & mes Amis,
Tous deux maintenant en fumée.

(1) *Que du murmure de ton eau.*

Je trouve ici tous les plaiſirs
D'une condition commune ;
Avec l'état de ma fortune
Je mets de niveau mes deſirs.

Ah ! quelle riante peinture
Chaque jour ſe montre à mes yeux,
Des tréſors dont la main des Dieux
Se plaît d'enrichir la Nature !

Quel plaiſir de voir les troupeaux,
Quand le midi brûle l'herbette,
Rangés autour de la houlette,
Chercher (1) le frais ſous ces ormeaux !

Puis, ſur le ſoir à nos muſettes
Ouir répondre les côteaux,
Et retentir tous nos Hameaux
De hautbois & de chanſonnettes !

Mais, hélas ! ces paiſibles jours
Coulent avec trop de vîteſſe ;
Mon Indolence & ma pareſſe
N'en peuvent (2) ſuſpendre le cours.

Déja la Vieilleſſe s'avance ;
Et je verrai dans peu la mort

---

(1) *Chercher l'ombre ſous ces ormeaux !*
(2) *N'en peuvent arrêter le cours.*

Exécuter l'arrêt du Sort,
Qui m'y livre ſans eſpérance.

FONTENAY, lieu délicieux,
Où je vis d'abord la lumiere,
Bientôt au bout de ma carriere,
Chez toi je joindrai mes Aïeux.

Muſes, qui dans ce lieu champêtre
Avec ſoin me fîtes nourrir,
Beaux Arbres, qui m'avez vu naître,
Bientôt vous me verrez mourir !

Cependant du frais de votre ombre
Il faut ſagement profiter,
Sans regret, prêt à vous quitter,
Pour ce manoir terrible & ſombre,

Où (1) de ces arbres dont exprès,
Pour un doux & plus long uſage,
Mes mains ornerent ce bocage,
Nul ne me ſuivra qu'un Cyprès.

Mais je vois revenir Liſette,
Qui d'une coëffure de fleurs,
Avec ſon teint (2) à leurs couleurs,
Fait une nuance parfaite.

---

(1) *Où des arbres que tout exprès.*

(2) *Avec ſon teint & leurs couleurs.*

Egayons ce reſte de jours
Que la bonté des Dieux nous laiſſe ;
Parlons (1) a Liſette d'amours :
C'eſt le conſeil de la Sageſſe.

RÉFLEXION
SUR LA MAXIME D'ÉPICURE,
Sapiens non accedat ad Rempublicam.

A DAMON (2).

Je ſais que Partiſan d'une auſtere ſageſſe,
Que nourri de l'eſprit d'Epicure & Lucrece,

(1) *Parlons de plaiſirs & d'amours.*

(2) Le titre & les quinze premiers Vers de cette Piece manquent dans S. Marc qui ne l'a donnée, avec raiſon, que ſous le nom de Fragment. Cet Editeur l'a copiée d'après l'édit. de 1733, où elle ſe trouve à la fin de pluſieurs lambeaux de la ſeconde & troiſieme Epitres *ſur la Mort*, dont on s'eſt efforcé de faire un tout aſſez biſarre. Nous ne nous amuſerons donc point à relever les fautes du Devancier de S. Marc qui n'a été ici que Copiſte. Nous épargnerons cet ennui au Public, à qui nous n'avons promis que de rendre compte des différences de notre leçon d'avec celle du manuſcrit du Prince d'Auvergne, dans lequel nous ſommes aſſurés que cette Piece ne ſe trouvoit pas.

Tu penſes que le Sage avec tranquillité
Laiſſe couler en paix cette ſuite d'années
Dont nous font en naiſſant préſent les Deſtinées ;
Qu'il ne doit, occupé de ſon oiſiveté,
S'embarraſſer des ſoins de la Choſe publique,
Mais goûter à longs traits la molle Volupté
Loin du tourbillon politique.

Souffre, mon cher DAMON, qu'à tes préventions
J'oſe oppoſer ici quelques réflexions,
Et que mon amitié, contraire à ton ſyſtême,
T'impoſe une eſpece de loi,
En te faiſant ſentir ce que doit à ſoi-même,
Ce que doit à l'État un homme tel que toi.

Dès-lors (1) que né ſous d'heureux temps
Où le mérite & les talens
Ont une sûre récompenſe,
Sans qu'il en coûte d'innocence,
De manege ni de détour,
Sans l'indigne métier d'aller faire ſa cour ;
Un doux regard de la Fortune,
Après un long aveuglement,
D'une condition commune
Vous appelle au Gouvernement :
On ne doit plus ſouffrir que la Raiſon replique ;

---

(1) *A moins, mon cher Damon, que né ſous d'heureux temps, &c.* Edit. 1733.

Il faut pour ſon pays un entier dévouement ;
Et l'on doit rigoureuſement
Compte de ſes talens à la Choſe publique.
Adieu donc pour jamais, Calme, Tranquillité,
Enfans de mon indépendance,
Ne goûterai-je plus ma chere Liberté
Dans les bras de la Nonchalance?
Quitte, quite, DAMON, d'inutiles regrets
Qui doivent au plus être faits
Pour ces Eſprits bornés qui ne font rien ſans peine,
Et qui ſur leurs bureaux attachés à la chaîne,
Abymés dans un vil détail,
Mais privés des clartés que le Ciel leur dénie,
Croient (1) que la peine & le travail
Peuvent tenir lieu de génie.

Pour toi (2) de qui l'eſprit dans ſa vaſte étendue
Découvre tout d'un coup la fin & les moyens,

---

(1) *Attendent d'un âpre travail,*
Ce qu'on ne tient que du génie.

(2) *Pour toi, de qui l'eſprit, & délicat & fin,*
Prompt en expédiens, en reſſources fertile,
Découvre d'un coup d'œil les moyens & la fin,
Tu ne trouveras rien qui ne te ſoit facile,
Et tu verras tes agrémens
Rares aux Gens d'Etat, & pourtant néceſſaires,
Des plus épineuſes affaires.
Te faire des amuſemens.

Et fertile en expédiens,
En voit cent d'une feule vue;
Chaque jour tes heureux talens
Aux Gens d'État fi néceffaires,
Des plus épineufes affaires
Te feront des amufemens:
Ainfi parmi les mouvemens
Dont l'embarras paroît extrême;
Le Sage trouve des momens
Pour habiter avec lui-même.

Surtout que la grandeur n'enfle point ton courage;
Avec un efprit haut mêle un accueil fi doux
Que, qui de ta fortune auroit été jaloux
Te pardonne tout l'avantage
De ton odieufe fplendeur,
En faveur du modefte ufage
Que tu feras de ta grandeur.
Mais hélas! quoi qu'on puiffe faire,
La Prudence ne fert de rien:
La Fortune eft femme & légere,
Son caprice (1) feul la retient.
Des plus aimables maîtreffes
Elle a l'empreffement & la vivacité;
Mais fes infidelles careffes
Tiennent de leur légéreté.
Tremble donc au milieu de ta profpérité,

(1) *Son caprice eft fon feul lien.*

Quand du battement de ſes aîles
La volage Divinité
Portera ſes faveurs nouvelles
Chez un bien moins digne que toi.
Prêt à lui pardonner ſon manquement de foi,
Remets-lui les tréſors dont ſes mains infidelles
T'avoient ſi richement doté ;
Et foulant aux pieds ſes largeſſes,
Préfere à l'éclat des richeſſes,
Une honorable pauvreté.

C'eſt lors que tu verras la Troupe fugitive
De tous tes Complaiſans diſparoître à tes yeux,
Et leur amitié trop craintive,
Qui te cherchoit partout, t'éviter en tous lieux:
A ces adverſités oppoſe un front d'airain ;
Reçois d'un viſage ſerein
La nouvelle de ta défaite:
Fais une honorable retraite ;
Ne va point par des cris exhaler ta douleur,
D'aucun (1) emportement qu'elle ne ſoit ſuſpecte,
Et que ton ſilence reſpecte
L'injuſtice de ton malheur.
Étouffe dans ton cœur tout retour de tendreſſe
Vers un objet ingrat de ta tendre amitié,
Et chaſſe, comme une foibleſſe,
L'indigne ſentiment d'aller faire pitié;

---

(1) *Qu'elle ſoit ſage & circonſpecte.*

Va

Va plutôt, d'une ame hardie,
Suivre le sentier peu battu
De ceux qui, comme moi, bravent la perfidie
D'amis dont le cœur abattu
Laisse le Mensonge & l'Envie
Attaquer la plus belle vie,
Et faire injure à la Vertu.

ODE
CONTRE L'ESPRIT,
en 1708.

SOURCE intarissable d'erreurs,
Poison qui corromps la droiture
Des sentimens de la Nature,
Et la vérité de nos cœurs;
Feu follet, qui brille pour nuire,
Charme des Mortels insensés,
Esprit, je viens ici détruire
Les autels que l'on t'a dressés.

Et toi, fatale Poésie,
C'est lui, sous un nom spécieux,
Qui nomma *Langage des Dieux*
Les accès de ta frénésie;

Lui, dont tu pris l'autorité
D'aller consacrant le mensonge,
Et de traiter de vérité
La vaine illusion d'un songe.

Encor (1), si telle qu'autrefois
Toujours modeste en sa parure,
L'Eglogue faisoit la peinture
Des Bergers, des prés & des bois;
Ou qu'au bon siecle de Catulle,
Simple dans ses expressions,
Et de Virgile, & de Tibulle
Elle chantoit les passions.

Mais non, de quelque rime rare,
De pointes, de rafinemens
Tu cherches les vains ornemens
Dont une Coquette se pare;
Et suivant les égaremens
Où jette une verve insensée,
Tu négliges les sentimens
Pour faire briller la pensée.

Tel ne chantoit au bord des flots
Du Mincius, l'heureux Tityre,

---

(1) Cette strophe est autrement dans S. Marc, qui étoit fâché de n'avoir que partie de la correction que l'on voit ici. Il a suivi l'ancienne leçon, qui est médiocre.

Mais ſimplement faiſoit redire
Le nom d'Amarylle aux Echos ;
Et les Naïades attentives
Quittoient leurs joncs & leurs roſeaux
Pour venir danſer ſur (1) ſes rives
Au doux ſon de ſes chalumeaux.

Eſprit, tu ſéduis ; on t'admire ;
Mais rarement on t'aimera ;
Ce qui sûrement touchera,
C'eſt ce que le cœur nous fait dire :
C'eſt ce langage de nos cœurs
Qui ſaiſit l'ame & qui l'agite ;
Et de faire couler nos pleurs
Tu n'auras jamais le mérite.

Mais ſur ces frivoles ſujets
Pourquoi s'amuſer à ſe plaindre,
Quand de toi on a tout à craindre
Sur de plus importans objets ?
Dans les choſes les plus ſacrées,
Tu te plais à nous faire voir
Que, plus elles ſont révérées,
Et plus y brille ton pouvoir.

Dans la vérité ſimple & pure
D'une ſainte Religion,

(1) *Pour venir danſer ſur les rives.*

De quelle (1) ſuperſtition
N'y mêles-tu point l'impoſture ?
Le moyen de te pardonner
Ce que tu veux tirer de gloire
De nous apprendre à raiſonner,
Quand (2) il n'eſt queſtion que de croire ?

Que d'inutiles queſtions !
Que de diſtinctions frivoles !
Et combien, des mêmes paroles,
De contraires inductions !
Ah ! que le (3) Docteur Angélique
Nous eût épargné d'embarras,
De la ſomme théologique
S'il n'eût compilé le fatras !

Mais je veux que l'on t'abandonne
L'Empire des opinions :
Reſpecte au moins les paſſions
Et les goûts que Nature donne.
Pourquoi troubles-tu nos deſirs
Par mille craintes ridicules,
Et de nos innocens plaiſirs
Viens-tu nous faire des ſcrupules?

---

(1) *Eſt-il de ſuperſtition*
Dont tu n'y gliſſes l'impoſture ?

(2) *Quand il eſt queſtion de croire.*

(3) *Ah! que ce Docteur Angélique.*

Demande aux Hôtes de ces bois
Si la (1) guide la plus fidelle
N'eſt pas la pente naturelle,
Plus ſage que toutes les Loix;
Et ſi jamais dans leurs tanieres
Ils eurent la démangeaiſon
De venir chercher tes lumieres,
Ou t'emprunter de la raiſon?

Toi (2) ſeul, auteur de ces caprices
Par qui Vénus ſoutient ſa Cour,
Tu viens ſophiſtiquer l'amour
Par un attirail d'artifices.
Qui jamais oüit les oiſeaux,
Accablés de fers & de chaînes,
Étourdir rochers & ruiſſeaux
Du triſte récit de leurs peines?

---

(1) *Si le guide le plus fidele.*

(2) Cette Stance ſe trouve ainſi dans S. Marc.

Eſprit, ſource de ces caprices
Par où Vénus ſoutient ſa Cour
Par un attirail d'artifices,
Tu viens ſophiſtiquer l'amour.
Qui jamais oüit les oiſeaux
Se charger de fers & de chaînes?
S'ils chantent au doux bruit des eaux,
C'eſt leurs plaiſirs, & non leurs peines.

C'eſt toi (1) qui fais ces beaux Romans
Qui, toujours loin de la Nature,
Par leur vaine & folle lecture
Font tourner la tête aux Amans :
Les pigeons & les tourterelles
Savent ſe plaire & ſe charmer ;
Fut-il quelque Ovide pour elles
Qui fit jamais un Art d'aimer ?

C'eſt dans ce Livre déteſtable
Où paroît ta corruption
Qui, d'une douce paſſion,
A fait un Art abominable ;
Art d'où nous (2) vint en ſa fureur
Ce monſtre de coquetterie,
Et ce métier faux & trompeur
Qu'on appelle galanterie.

Mais (3) hélas ! inſenſiblement
Je ſuis un charme qui m'entraîne ;
Je ſens que j'oublierai ma haine,
Si j'écris encore un moment.
ESPRIT, que je hais & qu'on aime,
Avec douleur je m'apperçoi,
Pour écrire contre toi-même,
Qu'on ne peut ſe paſſer de toi !

---

(1) *De toi viennent tous ces Romans.*
(2) *Art d'où nous vient en ſa faveur.*
(3) *Finiſſons : inſenſiblement.*

ÉPITRE

DE

M. LE DUC DE NEVERS (1),

A

M. LE DUC DE VENDOME,

Demeuré malade de la petite-vérole à la Charité-ſur-Loire, lorſqu'il alloit prendre poſſeſſion de ſon Gouvernement de Provence, en 1680.

VOTRE Alteſſe Séréniſſime

(1) S. Marc a fait ici une Note que nous avons cru devoir rapporter.

M. le Duc de Vendôme, avant que de revenir à la Cour, après ſa petite vérole, alla paſſer l'hyver à Anet, où le Duc de Nevers lui écrivit pluſieurs Epitres ou Lettres en Vers, au nom d'un Provincial de ſes amis, nommé *Moriez*. C'eſt lui qu'il appelle le *Baron de l'Arſée*. Chapelle & l'abbé de Chaulieu qui tenoient compagnie à M. de Vendôme, firent pour lui différentes réponſes qu'on lira ci-après. S. *Marc*.

Me recevroit en Hermotime (1),
Si, comme lui, je pouvois au dehors
Développer mon ame de mon corps,
Et l'envoyer, errante & vagabonde,
Se promener par tous les coins du monde,
Vous l'auriez vue, en vérité,
Apparoître à la Charité,
En parure d'esprit, en aimable fantôme,
Pour égayer les sens du malade VENDÔME,
Et lui rendre dans les besoins
Mille devoirs & mille soins.
Mais l'ame (2) dans le corps est trop embarrassée,
Et ne peut par son hôte être ainsi délaissée,
A moins que le fatal ciseau,

Le changement fait par notre Auteur à l'endroit où est nommé le *Baron de l'Arsée*, auroit pu donner le change au Lecteur. En effet, il ne reste rien dans l'Epitre telle que nous l'imprimons, qui dénote que le Duc de Nevers écrivoit sous le nom d'un autre.

(1) Magicien, à qui les Habitans de Clazomene rendirent des honneurs divins.

(2) Ces Vers corrigés par Chaulieu, étoient ainsi dans l'original.

Mais l'ame dans le corps est trop embarrassée
Chez le Baron de l'Arsée;
Et n'en sauroit sortir que le fatal ciseau
Sans retour, &c.

Sans retour ne l'envoie en la nuit du tombeau ;
Mais treve de ce mot qui fait peur aux malades :
Parlons de jeux, de mascarades,
De fêtes, de tournois, de bals & de balets,
De gais festins, d'Amours folets.
Ici l'on vous attend avec impatience,
Plus sain, plus vigoureux, plus fringuant que jamais,
Chargé des riches dons de la belle Provence ;
En état de goûter un sort tout plein d'attraits,
De choisir les plaisirs dans l'aise & l'abondance,
Et de courir à tout moment
De divertissement en divertissement :
Le jeu, la chasse & la musique,
Le repas clandestin, le repas Mosaïque,
L'Amour même en sera, si ses transports pressans
Font jouer à la fin vos ressorts impuissans.
En (1) attendant l'effet de cet augure,
Et que votre air charmant, votre blonde figure,
Vous redonne un plaisir parfait,

---

(1) Entre ce Vers & le précédent, il y en avoit cinq que Chaulieu a retranchés.

Peut-être dérouillés & changeant de nature,
Leur vertu productrice en votre sang s'épure ;
Et, coulant dans vos nerfs avec activité,
Vous rendra quatre-vingt à la postérité,
Tel qu'un autre Scilure.

Ne ſongez qu'à vous faire une ſanté qui dure;
Dorlotez-vous ſur le tendre duvet,
Du profond Rabelais écoutant la lecture
Qu'explique (1) à votre chevet
Epicure Chapelle, & Chapelle Epicure.

SONNET
DU MÊME.
Envoyé à Monſieur le Duc DE VENDÔME *dans la même Lettre.*

QUE Céſarion ſoit le bien reſſuſcité,
Sans manne, ni ſéné, ni pomme d'Ellébore!
S'il a d'un Péliſſon l'épiderme croûté,
En quelqu'état qu'il ſoit, il nous charme, on l'adore.

Pour (2) lui rendre bientôt des ſignes de ſanté,

(1) Ce verbe eſt au pluriel dans S. Marc, & alors le Vers eſt de quatre pieds.

(2) S. Marc a ſuivi la leçon de l'original dans lequel ces quatre Vers étoient ainſi:

Pour remettre en ſes nerfs des ſignes de ſanté,
Je ſacrifie un Coq au Talbot d'Epidaure;
Et du Maurier, Héros de la lubricité,
Le grand Dieu de Lampſaque en ſa faveur implore.

Je facrifie un Coq au Talbot d'Epidaure (1),
Et pour avoir de lui quelque poftérité ,
Le grand Dieu de Lampfaque (2) en fa faveur implore.

Mais quand le verrons-nous de retour en ce lieu
Le bon Chaulieu-Vendôme & Vendôme-Chaulieu ?
Paris fera charmé , la Cour fera ravie.

Moi, je verrai combler mes plus ardens defirs :
C'eft un autre moi-même ; il fait goûter la vie ,
En pareffeux fenfé qui pond fur (3) les plaifirs.

Notre Poëte nous a laiffé ignorer pourquoi il s'eft permis ces différens changemens dans des Pieces qui ne font pas de lui. Ce *du Maurier* ainfi que l'a imprimé S. Marc, eft fans contredit le même que le *Baron de l'Arfée* qu'il écrit *Moriez* dans fa Note fur la Piece précédente. Nos manufcrits portoient *du Morier*.

(1) Ville du Péloponnefe, fameufe par fon Temple d'Efculape.

(2) Ville de l'Afie mineure, fur la Propontide, où Priape étoit honoré d'une maniere particuliere.

(3) *Qui pond fur fes plaifirs.*



RÉPONSE

A M. LE DUC DE NEVERS,

PAR M. L'ABBÉ DE CHAULIEU,

en 1680.

EXCUSE, grand Nevers, la lenteur de ma veine.
L'hiver a glacé l'Hippocrene :
Pégafe ne peut plus marcher,
Et la divine Melpomene
En (1) Lipare s'en va chercher
Brontes (2) pour le ferrer à glace ;
Car tu croiras facilement
Qu'on ne trouve que rarement
Un Maréchal fur le Parnaffe,
Où jamais d'Artifan groffier
De grimper n'auroit eu l'audace,
Si, pour te plaire, près d'Horace

(1) Les Ifles de Lipari, anciennement *Infulæ æoliæ*, *Vulcaniæ*. On en compte fept, dont la principale eft *Lipara* ou *Lipari*, qui avoit autrefois un volcan fameux par fes éruptions.

(2) Cyclope qui forgeoit les foudres de Jupiter, avec Stérope & Pyracmon.

Apollon n'avoit donné place
A Maître (1) Adam ton Menuiſier.
Grace à cet heureux ſacrifice
Que d'un Coq à propos tu fis,
Nous avons toujours eu propice
Le docte Fils de (2) Coronis :
Cette (3) peſte, malgré ſa rage,
A reſpecté notre (4) Adonis;
Tu trouveras même embellis
Tous les traits de ſon beau viſage ;
Car la Nature bonne & ſage
A mêlé quelques roſes à des fagots de lis ;
Et par un ſi prudent mêlange
A fait, ſans le ſecours du fard,
D'un VENDÔME un peu trop blafard,
Un VENDÔME plus beau qu'un Ange.
Sa Santé revient à grands pas ;

---

(1) Adam Billaut, Menuiſier à Nevers, plus connu ſous le nom de Maître Adam. Le Cardinal de Richelieu lui donna une penſion. On l'appelloit communément le *Virgile au Rabot :* ainſi Chaulieu a dû le placer près d'Horace.

(2) Eſculape, fils d'Apollon & de la Nymphe Coronis.

(3) Il y avoit d'abord *la vérole*, ainſi que l'a fait imprimer S. Marc.

(4) Le Duc de Vendôme étoit alors âgé de 26 ans.

Et si la Faim, qui la devance,
Augmente ainsi qu'elle commence,
Les hâlles n'y suffiront pas;
Et bien que chez toi l'Abondance,
Si familiere en tes repas,
Y fournisse cinquante plats
Des mets les plus exquis de France,
Tu verras ce Prince glouton
Rendre facilement croyable
Tout ce que nous conte la Fable
Du famélique Eréfichthon (1):
Avec combien d'impatience
Attendons-nous ce jour heureux,
Où de cet appétit fameux
Tu souffriras l'expérience!
Et (2) pour rendre encor plus pompeux

(1) Ou Erifichthon, étoit un des principaux Habitans de Thessalie. Pour avoir abattu une forêt consacrée à Cérès, il fut tourmenté d'une faim si cruelle, qu'après avoir mangé tout son bien, & vendu plusieurs fois, sous différentes formes, sa propre fille Métra, à qui Neptune avoit accordé le pouvoir de se métamorphoser, il fut enfin réduit à se dévorer lui-même.

(2) A la place des trois Vers qui suivent, S. Marc a mis après ces deux-ci:

Si tu veux qu'il ne manque rien
A cette célébre journée, &c.

L'éclat de si belle journée,
Si tu veux qu'il ne manque rien,
Et que ta cave soit ornée
De Saint Laurent & de Verdée,
De Falerne & de Formien,
Immole au pere (1) Bromien
De (2) ton pauvre Baron la victime empestée.

---

(1) Bromius étoit un surnom de Bacchus.

(2) Chaulieu avoit mis d'abord *ton pauvre Baron de l'Arsée*: S. Marc a suivi cette leçon. Ce changement & ceux que nous avons vus dans les Pieces précédentes, nous porteroient à croire que notre Poëte n'étoit pas ami de M. le Baron.



RÉPONSE

DE

M. LE DUC DE NEVERS,

A M. L'ABBÉ DE CHAULIEU.

VRAIMENT vos Vers ſont bons; ils ſemblent fabriqués
Sur la montagne à double cime ;
Par les Experts ils ſeront colloqués
Dans le degré le plus ſublime ;
Et, quoiqu'ils ne ſoient que croqués,
J'y reconnois pourtant de ſavans coups de lime,
Des traits de Maître bien marqués,
Un air de Virelai, s'égayant (1) ſur la rime.
Mais venons au Séréniſſime :
De ſes beaux jours par la Parque attaqués,
La trame ſe reprend, la vigueur ſe ranime :
Nous les verrons à loiſirs chroniqués
Par plus d'un exploit magnanime.
Ses aimables attraits ne ſont plus offuſqués ;
Il n'eſt plus ſur ſon teint de phlegmoneuſe phime ;
Là des Cinabres vifs, comme mouches, plaqués,
L'éclat nouveau ſur l'albâtre s'imprime ;
Et bientôt de Vénus tous les cœurs extorqués,

(1) *S'égayant de la rime.*

A l'aimer feront appliqués,
S'il eft beau comme Adon, & nerveux comme Euthyme(1).
Qu'il vienne donc ce Prince boniffime,
A fon aife, en Seigneur opime.
Tous les vins de liqueur déja font débarqués;
Mille & mille flacons en ordre font braqués;
Tout l'art des Cuifiniers en fa faveur s'efcrime;
Tout gibier volatile, terreftre & maritime
S'offre pour affouvir fa faim gloutonniffime.
Nous tous, d'un accord unanime,
Par les vapeurs du vin nos efprits provoqués,
Au bruit harmonieux de cent verres choqués,
Nous crierons à l'envi : *ferme, trinquons, trinquez,*
Que la fobriété, la regle, le régime
Paffent pour un énorme crime.
Ecartons loin de nous ces pâles efflanqués !
Que tout fobre pufillanime
Soit, une pierre au col, jetté dans un abyme !
Que les Dieux de la joie, au feftin invoqués,
Nous comblent de douceurs ! que Bacchus toujours prime !
Là, pour un digne hommage à fa puiffance optime,

---

(1) Euthyme, brave & fameux Athlete qui vainquit à Témeffe le Génie de Lybas, contre lequel il ofa combattre. Le fruit de fa victoire fut de délivrer cette Ville du facrifice annuel d'une jeune fille, qu'elle étoit obligée de faire aux mânes de ce Lybas.

Chaulieu, Chapelle, en Mimallons (1) masqués,
Parmi les bonds joyeux du mime & pantomime,
Sur les autels d'un doux parfum musqués,
Selon l'antique maxime,
Immoleront d'un Bouc (2) la paillarde victime.
Venez donc, car sans vous le chagrin nous opprime;
Nos commerces sont détraqués;
Bethune par la goutte a les pieds disloqués,
Ce convive excellentissime.
Je finis : nos cerveaux se sont alambiqués
A vous tracer ces Vers un peu trop tôt risqués :
Sans doute ils seront critiqués
Comme un ouvrage cacochyme.
La veine du Baron est au bas, & périme;
Mais quoique ses transports se soient mal expliqués,
Agréez toutefois & le zele & l'estime
De votre Valet le plus ime.

(1) Mimallon, ou Mimallonide. On donnoit aux Thyades, Ménades ou Bacchantes le nom de Mimallones ou Mimallonides de Mimas, montagne de l'Asie mineure, où les Orgies se célébroient avec un grand appareil.

(2) Dans l'édit. de S. Marc, Il y a seulement,

Immoleront la paillarde victime.

Et pour suppléer à l'inexactitude de son texte, cet Editeur met en note *un Coq*. Il eut beaucoup mieux fait de ne rien dire. Il est le premier sans doute, qui ait ainsi déshonoré cet oiseau consacré au Dieu Mars. Il est clair qu'il n'a point voulu endre le texte.

ÉPITRE (1)

A

M. LE DUC DE NEVERS,

Sur des Vers de CHAPELLE, *dans les ſeules rimes d'*age *& d'*if, *qui rendoient cet Ouvrage un peu forcé & languiſſant, écrite d'Anet, en 1680.*

J'AI (2) vu, du paiſible rivage,

(1) Entre cette Piece & la précédente, S. Marc en place cinq autres qui ſont du Duc de Nevers & de Chapelle. Comme elles ne ſe trouvent dans aucun de nos manuſcrits, nous les renvoyons à la fin du volume, pour ceux qui veulent tout avoir & qui ont le temps de tout lire. S. Marc a changé très-mal-à-propos le titre de cette Piece, pour y en ſubſtituer un qui démontre que cet Editeur n'avoit nulle eſpece de critique. Il faudroit des pages entieres pour relever toutes les fautes dans leſquelles il eſt ici viſiblement tombé. Il nous dit, par exemple, que cette Epitre de Chaulieu eſt en réponſe à celle du Duc de Nevers ſur les rimes d'*age* & d'*if*, tandis qu'il eſt clair, comme le jour, que l'Epitre

Enfoncer le fragile esquif
Que Chapelle & d'*age* & d'*if*
Avoit lefté pour fon voyage.
Mais par un vent fuperlatif,
Sa métaphore a fait naufrage;
Je l'ai laiffé, fauvant à nage
Sur le rocher du Château d'If,
Sa Mufe & tout fon équipage:
Moi, d'un ftyle plus libertin,
Et d'une verve moins prifée,
Par la Pareffe autorifée,
Sans m'en réveiller plus matin,
Je vais griffonner ma penfée;
Car ce n'eft pour moi chofe aifée
De mettre ainfi dans la prifon
D'une rime tant épuifée,
Le peu que tu fais de raifon
Que la Nature m'a laiffée.
Si tu connoiffois chaque jour

---

du Duc eft une Réponfe à celles de Chapelle & de Chaulieu Il nous dit qu'il n'a pu recouvrer certaine Epitre du Duc de Nevers, tandis qu'il vient de nous la donner, &c.

(2) L'Editeur de 1733 nous dit que les premiers Vers font de M. le Grand Prieur de Vendôme, qui commença la plaifanterie, & que Chaulieu l'acheva. Il n'y a rien dans nos manufcrits, qui conftate ce fait.

Avec combien d'impatience
Nous voyons que Phébus commence
Et finit ſon oblique tour,
Sans que ton aimable préſence
Vienne embellir notre (1) ſéjour ;
Bientôt Vilpreux & Garanciere
Verroient tes vîtes Poſtillons,
De leurs fertiles ſillons
Faire voler la pouſſiere ;
Tel qu'après les froids rigoureux
Des Hivers qui nous font la guerre,
Tu quittes (2) ce climat heureux
Qu'habiterent jadis les Maîtres de la terre ;
Et, partant avec les Zéphyrs,
Dont tu devances la vîteſſe,
Tu ramenes la politeſſe
Dans (3) nos repas & nos plaiſirs.
Qui donc à S. Germain t'arrête ?
Es-tu prié de quelque fête
Que donne ce Seigneur courtois (4),
Qui, toujours entouré d'anchois,

---

(1) *Vienne embellir ce beau ſéjour.*

(2) *Tu laiſſes ce climat heureux.*

(3) *En nos repas & nos plaiſirs.*

(4) M. le Marquis de Bethune, Ambaſſadeur en Pologne, où M. l'Abbé de Chaulieu avoit été avec lui. *Note du manuſcrit.*

Pendant sa podagre passée,
D'un grand fromage Polonois (1)
Faisoit une chaise percée ;
Mais que je voyois autrefois,
Dans ces glaciales contrées,
Donner un sage contrepoids
Aux Puissances Hyperborées ;
Lui, dont l'esprit plein de ressorts
Forma les importans accords
Entre le Turc & le Sarmate,
Et dont la pacifique voix
A fait pendre au croc les carquois,
De l'Océan jusqu'à l'Euphrate.

---

(1) *D'un grand fromage Boulonnois.*



ÉPITRE
A
M. LE MARQUIS DANGEAU,

Qui m'avoit traité de Poëte, en m'envoyant à Anet deux cents billets blancs de la loterie du Roi, qui avoit été tirée à Saint Germain, en 1680.

QUELQUE faveur que l'on me faſſe,
Jamais d'un aſſez long ſommeil
Je n'ai dormi ſur le Parnaſſe,
Pour me trouver à mon réveil
Salué du nom de Poëte ;
Moi, qui ne me ſerois vanté
Que d'en avoir eu la manchette,
La marotte ou la pauvreté,
Mais, puiſque tant obligeamment
Tu (1) me le dis & m'en aſſure,
Je ſuis Poëte (2) aſſurément ;
Car je ſais bien qu'une impoſture,

(1) *Tu le dis, cela m'en aſſure.*
(2) *Je ſuis Poëte abſolument.*

En chofe de cette nature,
Tu (1) ne ferois légérement.
Et puis, nourri dès ton enfance
Parmi les Aonides chœurs,
Tu fais tout ce que dit & penfe
La chafte troupe des neufs Sœurs;
Et tu n'aurois pas l'imprudence
D'initier à leurs chanfons
Un Prophane, par l'ignorance
Eloigné de toute apparence
D'être un jour de leurs Nourriffons;
Je me (2) vais donc, fur ta parole,
Hazarder à faire des Vers,
Pour te peindre ce grand revers
Qui trompa notre efpoir frivole,
Et mit nos projets a l'envers.

Déja du Dieu de la lumiere
L'inégale Sœur, par deux fois,
Avoit achevé (3) fa carriere
Dont le cours partage les mois,
Depuis que la douce Efpérance
Employoit fon flatteur pouvoir
A calmer notre impatience
Par l'attente d'un billet noir.

---

(1) *N'échappe pas légérement.*
(2) *Je m'en vais donc, fur ta parole.*
(3) *Avoit achevé la carriere.*

Cependant, du haut de nos (1) tours,
Nous regardions tous les jours,
Pour voir si notre Destinée
Qui tant nous tenoit en suspense,
En caracteres noirs ou blancs
Par les Dieux mêmes crayonnée,
Et par leur ordre souverain
A (2) deux cents billets consignée.
N'arrivoit pas de S. Germain.

Telle en foule dessus le Port
Athene attendoit ce Navire,
Dont les voiles devoient prédire
Le triste ou le glorieux sort
Du Héros que l'Amour en Crete
Sauva d'une sûre défaite ;
Dont le destin seroit plus beau,
Si sa trop fatale méprise,
Au retour de son entreprise,
N'avoit mis son pere au tombeau.
Après une si longue attente,

---

(1) L'Editeur de 1733, & d'après lui, S. Marc, mettent en Note, *les tours du Temple ;* ce qui ne peut pas être, puisque Chaulieu étoit à Anet, ainsi que le disent & le titre de cette Piece, & la fin de la Réponse de M. le Marquis Dangeau, que l'on va voir.

(2) *En deux cents billets consignée.*

Dont nous sommes très-mal payés,
Par toi de billets envoyés
J'ai vu la troupe blanchissante :
Jamais il ne fut plus certain,
Et jamais preuve plus solide
Ne montra que rien de ta main
Ne peut sortir que de *Candide*.
Mais tu t'étonneras peut-être
De voir rimer si longuement
Un Poëte, qu'en un moment
Ta seule autorité fit naître.
Pour finir ton étonnement,
Reconnois la main secourable
D'une Muse (1) plus favorable,
Que l'on auroit vue autrefois,
Malgré Phébus & sa Neuvaine,
Plus dignement que Melpomene,
Au Parnasse donner des loix.

(1) Madame la Duchesse de Bouillon.



RÉPONSE
DE
M. LE MARQUIS DANGEAU,
A M. L'ABBÉ DE CHAULIEU,
De S. Germain, (1) en 1680.

VOTRE veine eſt toujours digne d'être admirée,
Toujours noblement inſpirée ;
Soit que, comme autrefois l'heureux dormeur (2) d'Aſcrée,
Vous vous trouviez Savant pour avoir ſommeillé
Sur la croupe jumelle à Phébus conſacrée ;
Soit que votre ame auſſi, par l'étude éclairée,
Ait dans un long travail obſtinément veillé ;
L'écrit que je reçois me paroît émaillé
Des plus riches couleurs dont la docte contrée
Par les neuf Sœurs eſt diaprée ;
Et de ſon triſte oubli la Fable retirée,

(1) Le plus ancien de nos manuſcrits porte la date du 9 Mars.

(2) Héſiode, enlevé par les Muſes pendant qu'il faiſoit paître des brebis ſur l'Hélicon, étoit d'Aſcra, chétif Village & non *Bourg*, ſitué au pied de l'Hélicon & non du *Parnaſſe*, comme le dit S. Marc.

Y rend à chaque pas l'esprit émerveillé.
J'ai longtemps gardé le silence,
Et vous devez l'interpréter
Comme une juste défiance
D'un homme qui n'osoit, Abbé, vous riposter;
Car, en un mot, sans complaisance,
Sans vouloir ici vous flatter,
Je serois trop heureux de pouvoir imiter
Ce tour harmonieux, cette noble cadence
De vos Vers qu'on m'entend à toute heure vanter.
Que vous me plaisez dans ces plaintes,
Dans ces alarmes si bien peintes,
Dans cette impatience, & cet espoir trompé!
Quand je vois dans vos Vers vos desirs & vos craintes,
J'éprouve, comme vous, de sensibles atteintes,
Et des mêmes transports mon cœur est occupé.

La Fortune eut grand tort sans doute
De trahir cet espoir dont vous étiez charmé,
Mais la Déesse ne voit goute;
Contr'elle, sans raison, vous seriez animé.
Chaulieu, si quelque jour cette aveugle volage
De ses yeux peut avoir l'usage,
Tenez-vous assuré d'un traitement plus doux:
Entre tous les Amans qui lui rendent hommage,
Entre tous les Abbés qui briguent son suffrage,
Elle ne choisira que vous.
Faites de son humeur une épreuve nouvelle:
Après avoir été cruelle,

Elle pourra ſe corriger.
Une autre loterie & plus grande & plus belle,
A tenter le Deſtin devroit vous obliger :
Toutes les plaines le ſavent
Que l'Inde & l'Euphrate lavent.
Nous voyons accourir les Peuples réjouis,
Qui tendent l'hameçon à cette riche proie :
Dans des projets flatteurs leurs cœurs épanouis,
Attendent que pour eux le gros lot ſe déploie ;
Et quoique la Fortune à la fin leur envoie,
Ces penſers qu'elle accorde à ces cœurs éblouis,
Sont toujours un bien qu'elle octroie ;
Et, juſqu'au jour fatal que l'Eſpoir & la Joie,
A l'aſpect du Néant ſeront évanouis,
Chacun roule à ſouhait ſur dix mille louis.

Mais de vos billets blancs retouchons l'aventure.
Je trouve dans vos Vers certain air de murmure ;
Et, comme ſi j'avois réglé l'événement,
Vous vous plaignez diſcrétement ;
Vous louez ma *candeur* aſſez malignement ;
Vous ſavez en louange habiller une injure.
Quoi qu'il en ſoit, Abbé charmant,
Pour continuer la figure,
Et m'en ſervir plus juſtement,
Je vous aime *candidement.*
D'une amitié ſincere & vraie
Vous recevrez chez moi le fidele ſecours ;
Et, quoique la *candeur* à préſent vous effraie

Quoique des billets blancs récente ſoit la plaie ;
Si de votre deſtin ma main régloit le cours,
De la plus pure & blanche craie
Elle marqueroit tous vos jours.

Mais n'en avez-vous pas qui doivent faire envie ?
Ces jours que vous paſſez dans Anet, dans Evreux,
Ne ſont-ce pas les plus heureux
Qu'on puiſſe paſſer dans la vie ?
Le charmant (1) Prince qu'on y voit,
Mene avec lui toujours la Joie & l'Alégreſſe ;
C'eſt à lui que la France doit
Le retour du bon Goût & de la Politeſſe.
Il eſt le digne Chef de la noble Jeuneſſe ;
Il a l'eſprit & le cœur droit ;
Et ſon courage & ſon adreſſe,
Par-tout, en quelque lieu qu'il ſoit,
Le diſtinguent bien mieux que le titre d'Alteſſe.
Que ne dirai-je point de l'aimable (2) Princeſſe
Qui répand les clartés que votre eſprit reçoit ?
Elle qui, ſur le bout du doigt,
Sait tout ce que ſavoient Rome & l'ancienne Grece,
Qui pourroit aux neuf Sœurs enlever de plein droit
L'Empire d'Hélicon, & des eaux du Permeſſe,
Et que Cypre & Paphos prendroient pour leur Déeſſe?

---

(1) M. de Vendôme.

(2) Madame la Ducheſſe de Bouillon.

Abbé, votre bonheur eſt plus grand qu'on ne croit.
Si le Deſtin n'eſt pas propice en votre endroit,
A vos moindres chagrins chacun d'eux s'intéreſſe :
Vous vivez avec eux dans un commerce étroit ;
Ils vous aiment : enfin, vous les voyez ſans ceſſe ;
Abbé, votre bonheur eſt plus grand qu'on ne croit.

ÉPITRE (1)

A

M. LE MARQUIS DANGEAU,

Qui m'avoit renvoyé autres cent billets blancs de la ſeconde loterie du Roi.

Je m'étois ſeulement flatté
Qu'à la Cour ma champêtre Muſe
Auroit reçu de ta bonté
Un accueil qui ſervît d'excuſe
Du moins à ſa témérité ;

(1) Le titre de cette Piece eſt ainſi dans S. Marc. Au même, qui lui avoit envoyé une ſeconde fois des billets blancs de la ſeconde loterie du Roi, en 1680, pour ſervir, en même-temps, de réponſe à la précédente.

Mais je n'aurois jamais compté
Que cette plume consacrée
Par autant d'Ouvrages divers
Au service de Cythérée,
S'amusât à louer mes Vers.

Plût au Ciel, Marquis, que jamais
Des bagatelles que je fais
Je n'eusse connu l'importance,
Et que sans m'apprendre un succès
Qui passe trop mon espérance,
Tu m'eusses laissé vivre en paix
Dans une juste défiance!

Que c'est un dangereux poison
Qu'une délicate louange!
Hélas! qu'aisément il dérange
Le peu que l'on a de raison!
Et qu'avec un plaisir extrême
On laisse, quand on est Auteur,
Endormir à ce bruit flatteur,
La connoissance de soi-même!

Contre un si doux enchantement,
Je sens que la Philosophie
Ne me défend que foiblement;
Et comme raisonnablement
De la mienne je me défie,
J'ai juré solemnellement

De ne t'écrire de ma vie :
Mais on quitte mal-aiſément,
Cela peut s'avouer ſans honte,
Un commerce, ou ſi finement
L'amour-propre trouve ſon compte.
Tu ſais même en flatterie
Si bien tourner la dureté
De l'aveugle Divinité
Qui préſide à la loterie,
Que contre ſa malignité
Je n'ai pu garder de rancune ;
Et tu m'as inſenſiblement
Engagé, je ne ſais comment,
A pardonner à la Fortune.

Tel qu'un pauvre Amant maltraité
Que ſon cœur entraîne ſans ceſſe
Vers une volage Beauté,
J'ai de cette ingrate Maîtreſſe,
Que je ſers depuis ſi longtemps,
Par de nouveaux empreſſemens,
Voulu réchauffer la tendreſſe ;
Mais tu ſais beaucoup mieux que moi
Que rarement une infidelle,
Quelque penchant qu'on ait pour elle,
Revient à nous de bonne foi.

Auſſi ſon injuſte rigueur,
De la plus légere faveur

N'a payé ma perſévérance;
Et j'ai vu ſon indifférence
De rechef entre mes Rivaux
Par une aveugle préférence,
Partager juſqu'aux moindres lots.

A ce rigoureux traitement
Ne crains pas que ma vertu cede;
Dans mon déſintéreſſement
J'en ſais bien trouver le remede.
Heureux, (1) & trop chéri des Cieux,
A qui des favorables Dieux
La main ſagement ménagere,
En donnant de modiques biens,
Donne en même temps les moyens
Et l'eſprit de s'en ſatisfaire!

---

(1) *Heureux, & quatre fois heureux.*



A

S. A. S. MADAME LA PRINCESSE

DE CONTI,

FILLE DU ROI,

Sur ce qu'elle s'amufoit avec Monfeigneur, pendant les voyages de Meudon, à parler en Rebus, en 1703.

Cessez d'affecter un langage
Où regne tant d'obfcurité,
Vous dont l'efprit eut en partage
Les graces, la jufteffe & la vivacité.
Déjà le Dieu de l'Éloquence
En a porté fa plainte aux Cieux;
Minerve (1) & le pere des Dieux

(1) Ces deux Vers font ainfi dans S. Marc.

Minerve au fouverain des Dieux
Demande raifon de l'offenfe.

Nous ne balancefions pas à les préférer à ceux que l'on voit dans le texte, fi nous avions quelque preuve que cette correction eft de notre Auteur; mais nos trois manufcrits qui font d'accord avec

Avec juſtice s'en offenſe,
Elle dont vous tenez la perſuaſion,
Qu'elle plaça ſur votre bouche,
Et cet agrément qui nous touche
Dans votre converſation.
On s'en plaint au Parnaſſe, on murmure à Cythere;
Les Muſes, les Amours grondent également,
Et diſent partout hautement
Que, lorſqu'en ſes diſcours on a le don de plaire,
Il ne faut que parler tout naturellement:
Princeſſe, quittez donc Logogriphe & Rébus,
Ce ſont les vains effors des eſprits de bibus.
Sachez qu'en vous la parole
Ne doit être ſimplement
Que le gracieux ſymbole
De ce que vous penſez ſi délicatement:
Et comme cent rares merveilles
Charmeront tous les yeux dès que l'on vous verra,
Vous enchanterez les oreilles
De quiconque vous entendra.

---

celui du Prince d'Auvergne, portent la leçon que nous ſuivons.

Cette Epitre étoit originairement plus longue; elle contenoit de plus ſept ou huit lignes de proſe, & une vingtaine de vers; mais Chaulieu les ayant ſupprimés, nous n'avons pas cru devoir les reſtituer, à l'imitation de S. M. qui n'y a pas été autoriſé par ſon manuſcrit, dans lequel cette Piece eſt telle qu'on la donne ici.

RONDEAU, (1)

Sur la traduction des Métamorphoses d'Ovide de BENSERADE, *& par lui mises en Rondeaux.*

POUR des Rondeaux, Chant-Royal & Balade,
Le temps n'est plus ; avec la Vertugade
On a perdu la veine de Clément :
C'étoit un Maître ; il rimoit aisément ;
Point ne donnoit à ses Vers l'estrapade.

(1) A propos de ce Rondeau, ou, pour mieux dire, de M. de Benserade, voici une Note de Chaulieu que nous trouvons sur une feuille volante, écrite de sa propre main.

RONDEAU sur la Traduction des Métamorphoses d'Ovide, par M. de Benserade.

M. de Benserade étoit un Gentilhomme de Normandie vers le pays de * Neuf-châtel, de l'Académie Françoise, qui avoit eu une grande vogue à la Cour pendant la Régence d'Anne d'Autriche, & les premiers temps de la jeunesse & des amours.

* Il étoit de la Ville de Lions, à quatre lieues de Gournai, & non de Neufchâtel qui n'est point un *Pays*, mais une Ville du Pays de Bray.

Il ne faut point de brillante tirade,
De jeu de mots, ni d'équivoque fade,
Mais un facile & ſimple arrangement
Pour des Rondeaux.

Cela poſé, notre ami Benſerade,
N'eût-il pas fait beaucoup plus ſagement
De s'en tenir à la pantalonade,

---

de Louis XIV. Il faiſoit les Vers de ſes Ballets, & ſur ceux qui les danſoient avec le Roi, à quoi il réuſſiſſoit bien. Un grand air du monde, aſſez d'eſprit, beaucoup d'effronterie lui donnant la liberté d'y mêler beaucoup de plaiſanteries, qu'il manioit aſſez bien, & des brocards ſur-tout, beaucoup de pointes, de turlupinades & de jeux de mots dont il fut partiſan outré. Il mit toutes les Métamorphoſes d'Ovide en Rondeaux, & il fit une grande dépenſe de belles planches & de beaux caracteres pour imprimer cet Ouvrage, qui ne réuſſit point pour deux raiſons: l'une qu'il ôta la contexture & l'arrangement des Métamorphoſes d'Ovide, qui en fait une des principales beautés: la ſeconde, que contre la naïveté & la ſimplicité du Rondeau, il farcit les ſiens de jeux de mots & de pointes. Tel eſt le Rondeau qu'il fit ſur le Déluge, qui commence,

Dieu lava bien la tête à ſon image,

qui me donna occaſion de faire ce Rondeau ſur ceux de M. de Benſerade, qui lui en attira bien d'autres;

Que (1) de donner au Public hardiment
Maint quolibet, mainte turlupinade,
Pour des Rondeaux?

Chapelle, Lafontaine qui étoient mes amis, en ayant fait de leur côté, & beaucoup d'autres gens d'eſprit. Comme je fis ce Rondeau là fort jeune *, on trouva fort mauvais à la Cour où je ne faiſois qu'arriver, qu'un Poëte naiſſant osât attaquer un homme auſſi accrédité qu'étoit M. de Benſerade; mais la juſteſſe du Rondeau me fit plus d'honneur que la cenſure des vieux Courtiſans ne me fit de tort.

---

(1) *Que de venir nous donner hardiment.*

* En 1676. L'Abbé de Chaulieu étoit alors âgé de près de 40 ans. La raiſon venoit à pas lents dans le dix-ſeptieme ſiecle. On n'y voyoit point des Orphées de vingt ans. Il n'étoit permis que d'être Héros à cet âge. Que les temps ſont changés!



LETTRE
A
MADAME LA DUCHESSE
DE MAZARIN,
ET
A M. DE S. ÉVREMONT,

En leur envoyant en Angleterre le Voyage de l'Amour & de l'Amitié, & d'autres de mes Vers que Madame la Duchesse de Bouillon m'avoit demandés pour eux, en 1696.

La divine Bouillon, cette adorable Sœur
Qui partage avec vous l'empire de Cythere,
Et qui, par cent moyens de plaire,
Séduit & l'esprit & le cœur;
Malgré * ce que j'ai pu faire,

* Ce Vers pris de S. M. n'est dans aucun de nos manuscrits. Il paroît que c'est une correction de l'Editeur de 1731.

Veut aujourd'hui que mes Vers,
Au hazard de vous déplaire,
Aillent traverser les mers.
A cet insensé projet
Ma raison s'est opposée :
Je vais devenir l'objet,
Ai-je dit, de la risée
De cet homme si fameux,
De (1) qui le goût seul décide
Du bon & du merveilleux,
Et qui, plus galant qu'Ovide,
Est comme lui malheureux ;
Ce sage qui se confie
Au seul secours du bon sens,
Et dont la Philosophie,
Bravant l'injure des Ans,
Pour suspendre la Vieillesse
Par de doux enchantemens,
Sait l'art d'y mêler sans cesse
Mille & mille amusemens,
Et même les enjouemens
De la plus vive jeunesse :
Ce Critique tant vanté,
Qui, (2) pour sa délicatesse,
Des Ouvrages de la Grece

(1) *En qui le goût seul décide.*

(2) *Qui, par sa délicatesse.*

Auroit été redouté,
Ne ſaura jamais peut-être
Que ces Vers m'ont peu coûté.
Enfans de l'Oiſiveté,
L'Amour ſeul les a fait naître;
Et ſans vous ma vanité
Leur défendroit de paroître.
Daignez donc, divine Hortenſe,
Par un regard de ces yeux
Qui déſarmeroient des Dieux
La colere & la vengeance,
Obtenir quelque indulgence;
Et d'un accueil gracieux
Payez (1) mon obéiſſance.

(1) *Payer mon obéiſſance.*



RÉPONSE
DE
M. DE S. ÉVREMONT.

Je n'ai point, comme Cenſeur,
Examiné votre Ouvrage;
Mais, comme bon Connoiſſeur,
Je lui donne l'avantage
Sur les plus galants écrits
Qui nous viennent de Paris,
Diſons, qu'on ait vus en France;
Et Voiture & Sarrazin
Vous cedent dans l'excellence
Du goût délicat & fin:
Nous ajouterons qu'Hortenſe,
Notre Sapho Mazarin,
Vous donne la préférence
Sur-tout Grec & tout Latin.

Madame de Mazarin n'a fait que dire ce que j'ai penſé; car vous mettre au-deſſus de Voiture & de Sarrazin dans les choſes galantes & ingénieuſes, c'eſt vous mettre au-deſſus de tous les Anciens. Il n'y a point de comparaiſon qui ne vous déſoblige; il n'y en a point d'avantageuſe

que je puisse raisonnablement prétendre. Celle d'Ovide ne me convient point. Ovide étoit le plus spirituel homme de son temps, & le plus malheureux; il fut rélégué chez des (1) Barbares, où il faisoit de beaux Vers, mais si tristes & si douloureux, qu'il (2) ne donnoit pas moins de mépris pour sa foiblesse, que de compassion pour son infortune. Dans le pays où je suis, je vois Madame de Mazarin tous les jours; je vis avec des gens sociables, qui ont beaucoup de mérite & beaucoup d'esprit; j'y (3) fais d'assez méchans Vers, mais si enjoués, qu'ils font envier mon humeur, quand ils font mépriser ma Poésie. J'ai très-peu d'argent, mais j'aime à vivre dans un pays où il y en a: d'ailleurs, il me manque avec la vie; & la considération du plus grand mal est une espece de remede contre le moindre. Voilà bien des avantages que j'ai sur Ovide. A la vérité, il fut plus heureux à Rome avec Julie, que je n'ai été à Londres avec Madame de Mazarin. (4) Cependant les faveurs de Julie furent cause de sa misere, & les rigueurs de Madame de Mazarin n'incommodent pas un Vieillard.

---

(1) *les*

(2) *qu'ils ne donnoient.*

(3) *je fais.*

(4) *mais.*

Quels sentimens, direz-vous, sont les vôtres ?
En cet état, dirai-je, où je me voi,
Je ne demande autre grace pour moi
Que la rigueur qu'on aura pour les autres,
Et j'ai sujet d'être content.

C'est à Madame de Mazarin à finir ma lettre; quand je vous aurai dit qu'il ne manque rien ici que Madame de Bouillon & vous, Monsieur, que je voudrois voir avec du vin de Champagne, avant que de mourir.

Je (1) ne fais point de Vers, mais je m'y connois assez pour vous pouvoir dire sûrement, Monsieur, que les vôtres sont les plus agréables qu'on puisse voir. Au reste on me compare à Sapho mal-a-propos; je ne suis point Lesbienne, ni capable de faire son voyage de Sicile.

(1) Cette apostille est de Madame de Mazarin.



ODE (1)

DE

M. LE MARQUIS DE LA FARE,

A LA LOUANGE DE LA PARESSE,

A

M. L'ABBÉ DE CHAULIEU.

POUR avoir fécoué le joug de quelque vice,
Qu'avec peu de raifon l'homme s'enorgueillit!
Il vit frugalement; mais c'eft par avarice;
S'il fuit les voluptés, hélas! c'eft qu'il vieillit.

Pour moi, par une longue & trifte expérience,
De cette illufion j'ai reconnu l'abus;
Je fais, fans me flatter d'une vaine apparence,
Que c'eft à mes défauts que je dois mes vertus.

(1) Cette Ode qui fe trouve dans le petit volume des Poéfies de la Fare, n'a point été imprimée dans les Œuvres de Chaulieu de l'édition de S. Marc. Nous la donnons ici, parce qu'elle eft dans le manufcrit de notre Auteur.

Je chante tes bienfaits, favorable Pareſſe,
Toi ſeule, dans mon cœur as rétabli la paix :
C'eſt par toi que j'eſpere une douce (1) vieilleſſe,
Tu vas me devenir plus chere que jamais.

Ah ! de combien d'erreurs & de fauſſes idées
Détrompes-tu celui qui s'abandonne à toi !
De l'amour du repos les ames poſſédées,
Ne peuvent reconnoître & ſuivre (2) d'autre loi.

Tu fais régner le calme au milieu de l'orage,
Tu mets un juſte frein aux plus folles ardeurs ;
Tu peux même élever le plus (3) noble courage,
Par le digne mépris que tu fais des grandeurs.

Le nom de ce Romain qui vainquit Mithridate,
Par ſes travaux guerriers a bien moins éclaté,
Que par la volupté tranquille & délicate
Que lui fit ſavourer la molle Oiſiveté.

Rome eût toujours été la Maîtreſſe du monde,
Si ſon ſein n'eût produit que de pareils enfans,
Satisfaits de vieillir dans une paix profonde,
Après avoir été tant de fois triomphans.

Que Jule eût épargné de pleurs à ſa Patrie,
Si, Vainqueur des Gaulois, par d'injuſtes projets,

(1) *Une heureuſe vieilleſſe.*
(2) *Et ſuivre une autre loi.*
(3) *Le plus ferme courage.*

De ſes rares vertus la gloire il n'eût flétrie,
Et qu'il eût aux travaux ſu préférer la paix !

De la tranquillité compagne inſéparable,
Pareſſe, néceſſaire au bonheur des Mortels,
Le beſoin que l'Europe a d'un repos durable,
Te devroit attirer un Temple & des Autels.

Ainſi l'on vit jadis le Chantre d'Épicure
Demander à Vénus, qu'avec tous ſes appas
Elle amollît de Mars l'humeur farouche & dure,
Lorſqu'elle le tiendroit enchanté dans ſes bras.

L'ardeur des vains deſirs n'eſt jamais ſatisfaite,
Leur vol rapide & prompt ne ſe peut arrêter ;
Celui qui dans ſon ſein porte une ame inquiete
Au milieu des plaiſirs, ne les ſauroit goûter.

Ami, dont le cœur haut, les talens, l'eſpérance,
Le don d'imaginer avec facilité,
Pourroient encor, malgré ta propre expérience,
Rallumer les eſprits & la vivacité.

Laiſſe-toi gouverner à cette Enchantereſſe
Qui ſeule peut du cœur calmer l'émotion,
Et préfere, crois-moi, les dons de la Pareſſe
Aux offres d'une vaine & folle Ambition.



ÉPITRE

ÉPITRE
A
M. LE MARQUIS DE LA FARE,

Étant à Fontainebleau, en 1701.

DEPUIS votre départ de la bonne Ville, un enchaînement de plaisirs m'a bien laissé le temps de penser à vous, mais non pas celui de vous écrire. Vous croyez peut-être, parce que depuis la destruction du Paganisme, vous avez pris la place de Comus, & le faites adorer sous le nom de la Fare, qu'il ne nous étoit pas permis, en l'absence du Dieu des Festins & de la Joie, de faire des soupers agréables : nous en avons fait, ne vous en déplaise, les meilleurs & les plus délicieux qu'on puisse faire, chez M. le Duc de Nevers; la compagnie exquise & peu nombreuse, qui rejoignoit seulement les graces de Mortemar à l'imagination de Mancini; tout eût été parfait, si le luxe & la magnificence de ces repas n'eût été indigne du goût des Convives. Il a fallu tout leur enjouement, pour m'empêcher de sentir le dégoût de l'Abondance; malgré tout cela, je n'ai pu m'empêcher de m'écrier, en pensant à vous :

Quand verrai-je ma pauvreté,
Honorable & voluptueuſe,
Te donner avec liberté
Un ſouper où la propreté
Fait, loin d'une foule ennuyeuſe,
Une chere délicieuſe
De beaucoup de frugalité ?

Là le nombre & l'éclat de cent verres bien nets,
Répare par les yeux la diſette des mets;
Et la mouſſe pétillante
D'un vin délicat & frais,
D'une fortune brillante
Cache à mon ſouvenir les fragiles attraits.

Quelle injure à l'Abondance,
Lorſqu'avec volupté ton appétit glouton
Borne ton intempérance
A l'épaule de mouton;
Et qu'avec des cris de joie
On voit toujours ſur le tard
Venir l'omelette au lard,
Qu'au ſecours de ta faim le Ciel propice envoie!

Alors l'imagination,
Par ce nouveau mets éguiſée,
De mainte nouvelle penſée
Orne la converſation.
A des maximes de ſageſſe

On mêle de joyeux propos ;
Et l'on jette fur quelques mots
Ce fel que produifoit la Grèce,
Qui nous fait la terreur des fots.

Mais, hélas ! le Temps fuit avec tant de vîteffe,
Que parmi ces (1) difcours de Morale & d'Amour,
Nous attrapons bientôt la naiffance du Jour.
L'Aurore, pour nous voir, prend fa face riante ;
Elle rougit, de peur de troubler nos plaifirs ;
Et, pour plaire à nos yeux, met fa robe éclatante,
Faite des mains de Flore & des jeunes Zéphirs.

Pour honorer la Déeffe
Nous n'allons point femer des fleurs fur fon chemin ;
Mais chacun avec allégreffe
Court pour y répandre du vin :
On voit ces jours là le Soleil
Sortir plus brillant de l'onde ;
Et la Rofe, aux yeux du monde
En a le teint plus vermeil ;
Le Lys quitte fa face blême,
La Violette elle-même

(1) *Que parmi ces propos.*

Il y a quelques autres différences entre la leçon de S. Marc & celle-ci, mais fi légeres, que nous n'avons pas cru devoir les indiquer.

En a perdu ſa pâleur ;
Et cette liqueur divine
Ne fait plus germer de fleur
Que de couleur purpurine.

N'eſt-il pas vrai que cela ſe paſſe ainſi ſouvent au Temple ? Meſſieurs les Poëtes de la Cour, vous devriez répondre à de pauvres Poëtes de la Ville : voilà un cartel que je vous envoie de la part de tous mes Confreres. Adieu, Monſieur le Marquis, aimez-moi toujours, & ne me faites point de réponſe, ſi vous ne voulez.

RÉPONSE
DE
M. LE MARQUIS DE LA FARE

Vous inſultez, maître fripon,
Au peu d'imagination
Que la Nature m'a donnée :
Ces traits brillans, la fiction
Dont votre lettre eſt tant ornée,
Vont à ma veine infortunée
Faire abandonner Apollon.

A mon esprit ce Dieu n'inspire
Que de tristes moralités,
C'est avec vous qu'il aime à rire:
Il est toujours à vos côtés;
Et sur-tout lorsque vous bûvez.
Là prendrez votre temps, beau-Sire,
Et pour moi lui demanderez
Le don d'égayer la Satyre,
De ce (1) sel que vous possédez:
Me l'accordant, je pourrai dire
D'assez plaisantes Vérités
Au Public, qui se les attire;
Mais jusques-là, sans me flatter,
Je sens, sur ma foi, qu'au Parnasse
J'aurois de la peine à monter;
Je perds haleine, & je me lasse:
Puis Pégase, sans hésiter,
Considérant ma lourde masse,
Sans un ordre, & sans cette grace,
Refuseroit de (2) m'y porter.

Je vous suis très-obligé, mon cher ami, de m'avoir tiré d'une espece de léthargie où j'étois, & dont je crains que ces Vers ne se ressentent encore. Pour les vôtres, ils sont charmans; je

(1) *De ce sel que vous y jettez.*

(2) *Refuseroit de me porter.*

viens de les montrer à M. le Duc d'Orléans, à Madame de Chatillon, & à beaucoup d'autres Dames, avec qui nous venons de dîner; on a bu à votre ſanté; on vous a loué; on vous a deſiré: n'eſt-ce pas là tout ce que nous pouvions faire? Le Roi a été incommodé un jour, mais ce n'eſt plus rien. Adieu, mon cher ami, *Vale & bibe.*



MONSEIGNEUR fit une Maſcarade au Carnaval de 1701, à Marly, dont étoient M. le Duc d'Orléans, M. le Grand-Prieur, & pluſieurs autres Courtiſans : elle repréſentoit le Sultan dans ſa Cour, allant voir ſa Menagerie ; ce qui donna occaſion d'y mettre toutes ſortes de bêtes, repréſentées par des Courtiſans. Monſeigneur (1) *nous chargea, M. de la Fare & moi, de faire parler deux perroquets, dont on mit le Dialogue en Muſique.*

TÔT tôt, tôt tôt, tôt tôt,
Du rôt, du rôt, du rôt;
Holà, holà, Laquais,
Du vin aux Perroquets.

Le vin qui monte à la tête,
Fait (2) jaſer le Perroquet;

(1) Il y avoit d'abord, *Monſeigneur &* Monſieur *le Duc d'Orléans nous chargerent*, &c.

(2) *Fait cauſer le Perroquet.*

Ce n'eſt pas la ſeule bête
Dont le vin fait le caquet.

Paix ! crois-moi, ne parle guere ;
J'en ſais qui, ſans dire mot,
N'ont pas mal-fait leur affaire ;
Et ce n'eſt pas le plus ſot
Que celui qui ſait ſe taire.
A force de jaſer, les Muets aujourd'hui
Pourroient bien t'envoyer jaſer dans la riviere,
Fi fi, fi fi, fi fi, fi.

Mignon, ne ſongeons qu'à rire ;
Parlons tout le long du jour,
Sans rien penſer, ſans rien dire :
C'eſt comme on parle à la Cour.

De ceux que notre Fête attire,
Nous ne ſommes pas les plus fous ;
De cent parleurs qu'on admire,
Trente parlent comme nous.

Tais-toi, le Sultan s'apprête
A voir faire quelques tours.
Ça, pour honorer la Fête,
Gambadez, Meſſieurs les Ours.

Perroquet de bonne mine,
Qui ſait & rire & chanter,
Quant il eſt d'humeur badine,
Eſt en droit de plaiſanter.

ÉPIGRAMME (1)

Sur les Courtisans, qui voulurent nous faire une affaire là-dessus, prétendant que nous avions voulu tourner la Cour en ridicule.

Au bon vieux temps, où le gentil Ésope,
Pour débiter maint bon enseignement,
Des Animaux se fit le truchement,
Point ne fut lors si parfait Misantrope,
Qui ne louât un tel amusement.
Aujourd'hui donc que notre Cour (2) abonde
En discoureurs, qui n'ont que du caquet;
Pourquoi faut-il contre nous qu'elle gronde,
Pour avoir fait parler un Perroquet?

---

(1) On trouve le titre ainsi arrangé dans le second de nos manuscrits.

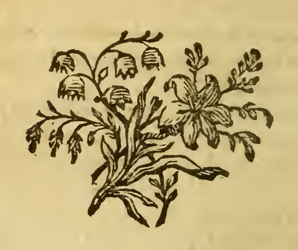
Les sots Courtisans, dont le nombre l'emporte sur les autres, prétendirent que nous avions voulu tourner la Cour en ridicule, & nous voulurent faire une affaire; sur quoi l'Abbé de Chaulieu fit cette Epigramme en vieux langage.

(2) Au lieu de *Cour*, l'édition de S. Marc porte *Cœur*, faute qui ne peut être rejettée sur l'Editeur.

ÉPIGRAMME
DE
M. LE MARQUIS DE LA FARE,

Sur le même ſujet.

AUTREFOIS la raillerie
Étoit permiſe à la Cour ;
On en bannit en ce jour
Même la plaiſanterie.
Ah ! ſi ce Peuple important,
Qui ſemble avoir peur de rire,
Méritoit moins la Satyre,
Il ne la craindroit pas tant.



LETTRE

DE

M. LE CHEVALIER DE BOUILLON,

A

M. L'ABBÉ DE CHAULIEU,

Étant à Fontenay, en 1711.

MALGRÉ votre peu d'attention pour moi, je ne puis (1) m'empêcher, mon cher Abbé, de vous assurer que vous n'avez point d'ami qui regrette si fort votre absence, & qui soit plus sensible à votre retour. Quand on a eu le plaisir de vivre avec vous, toutes les autres compagnies paroissent fort insipides ; je ne trouve (2) presque partout où je vais, que de languissantes conversations & de froides plaisanteries, bien éloignées de ce sel que répandoit la Grece, qui vous rend la terreur des sots. Je fus voir hier, à quatre heures après midi, M. (3) le Marquis de la Fare, en son nom

(1) *Me dispenser.*

(2) *Quasi.*

(3) *M. de la Cochoniere, croyant.*

de guerre, M. de la Cochoniere, croyant que c'étoit une heure propre à rendre une visite sérieuse; mais je fus bien étonné d'entendre, dès la cour, des (1) ris immodérés, & toutes les marques d'une Bacchanale complette. Je (2) poussai jusqu'à son cabinet, & je le trouvai en chemise, sans bonnet, entre son *Rémora* & une autre personne de quinze ans, son fils l'Abbé versant des rasades à deux inconnus, des verres cassés, plusieurs cervelats sur la table, & lui assez chaud de vin. Je voulus, comme son serviteur, lui en faire quelque remontrance; je n'en tirai d'autre réponse que, ou buvez avez nous, ou allez (3) vous promener. Il ne parla pas tout-à-fait si modestement. J'acceptai le premier parti, & en sortis à six heures du soir quasi yvre mort. Si vous l'aimez, vous reviendrez incessamment voir, s'il n'y a pas moyen d'y mettre quelqu'ordre : entre vous & moi, je le crois totalement perdu. Il me lut votre lettre en pleine table, (4) que je trouvai remplie d'un badinage, d'une philosophie & d'une fermeté contre les malheurs, qui (5) m'enchanta &

(1) *Des cris.*
(2) *Je passai.*
(3) *Ou allez..... j'acceptai le premier parti, &c.*
(4) *Je la trouvai.*
(5) *Qui m'enchantent & qui m'engagent.*

qui m'engagea plus que jamais à être votre Diſciple, & avec autant de fidélité que Damis en a eu pour Apollonius de Thiane. Revenez donc, mon cher Maître. Vous trouverez mon hermitage prêt à vous recevoir ; & là, parmi les pots, & avec des minois gracieux, nous tiendrons des propos ſur toutes ſortes de chapitres ; & je vous remercierai encore de m'avoir mis en état de jouir des plaiſirs ſans remords, & d'eſſuyer les malheurs ſans foibleſſe. Mes complimens à M. de Chaulieu, & croyez, (1) &c.

---

(1) *Que perſonne au monde n'eſt ſi abſolument à vous que moi. Le Chevalier de Bouillon.* St. Marc.

Chaulieu eſt l'Auteur de tous les petits changemens que l'on a remarqués dans cette Lettre. Nous les trouvons écrits de ſa main dans le ſecond de ſes manuſcrits.



RÉPONSE

A

M. LE CHEVALIER

DE BOUILLON,

LE beau (1) tableau de Ténieres que vous m'avez envoyé, Monſeigneur, qu'il eſt bien peint, & qu'il eſt vrai !

Dans cette peinture charmante
J'ai reconnu l'Auteur de certaine Chanſon,
Qui de maniere ſi galante
Affubla Bertrand & Raton ;
Que cette paire malfaiſante
N'a, depuis ce jour-là, repris,
Par (2) Epigramme ou Vaudeville,
Les ridicules de Paris :
Ce qui fait que l'eſſor ont pris

(1) *Que vous m'avez envoyé, Monſeigneur, un beau tableau de Tenieres! qu'il eſt vrai! qu'il eſt bien peint!* St. Marc.

(2) *Dans Epigramme ou Vaudeville.*

Tous les fats de la bonne Ville,
Si haut, & de telle façon,
Qu'il faudra bien que d'Argenſon,
Ce ſavant Maître de Police,
Dans chaque quartier (1) retabliſſe
Bureaux où l'on faſſe Chanſon,
Le tout (2) pour corriger le vice.

Des Bureaux qu'on établira,
Le premier, au bord de la Seine,
A l'Hôtel de Bouillon ſera;
Et quatre fois (3) de la ſemaine
Pour le bien public s'ouvrira;
Et (4) là, d'une facile veine
Le (5) Chevalier chanſonnera

---

(1) *Dans chaque quartier établiſſe.*

Il y avoit d'abord *établiſſe*, ainſi que l'a mis S. Marc; mais Chaulieu a ajouté une *R* dans le ſecond de nos manuſcrits, qui eſt corrigé de ſa main. Il a conſervé cette correction dans le troiſieme qu'il a fait faire ſous ſes yeux, d'après ſes autres manuſcrits. D'ailleurs ce qui précede démontre la néceſſité de ce changement.

(2) *Qui ſerve à corriger le vice.*

(3) *Et quatre fois dans la ſemaine.*
Et quatre jours de la ſemaine.

(4) Ce Vers manque dans S. Marc.

(5) *Le Commandeur chanſonnera.*

Quiconque le méritera ;
Et fera Vers fur la bedaine
Du Céladon de (1) l'Opéra,
Si qu'enfin le corrigera ;
Mais je crois plutôt que fa peine,
Et que fon temps il y perdra.

Le fecond Bureau fe tiendra
Bute S. Roch, dans une rue
Que maint Vaudeville a rendue
Très-fameufe fur ce point-là.
C'eft dans cette aimable boutique
Que revient l'efprit qui pinça
La Fare, & qui rendit publique
L'aventure tragi-comique
De la Belle qu'il écrafa.
Là (2) toujours cet efprit viendra,
Et toujours avec lui fera
Mufe goguenarde & cauftique,
Qui, (3) tandis que fats il fera,
Sans ceffe les chanfonnera.

---

(1) *Du Céladon de Rémora.*

(2) *En bonne & faine politique*
Toujours cet efprit reviendra.

(3) Il y avoit ici quatre Vers que Chaulieu a retranchés avec raifon, pour y fubftituer les deux qui fuivent. S. Marc n'a pas été auffi févere que

Si (1) vous ne trouvez pas aſſez de Bureaux établis pour la correction du grand nombre de

notre Auteur ; il les a imprimés : mais avec des points qui les rendent tronqués, obſcurs & inintelligibles.

(1) S. Marc nous fournit une leçon toute différente de la nôtre. On ne peut douter que celle que nous avons ſuivie, ne ſoit de Chaulieu, puiſqu'elle ſe trouve dans ſes manuſcrits. D'un autre côté, on ne peut former ici de doute raiſonnable ſur l'authenticité de la leçon qu'a ſuivie S. Marc, puiſqu'il a donné ſon édition, d'après le manuſcrit du Prince d'Auvergne à qui la Lettre originale étoit adreſſée. D'où provient donc cette différence ? Nous croyons que Chaulieu ayant dédaigné ou n'ayant pas eu le temps de faire tirer copie de la proſe qui terminoit ſa Lettre, y a ſuppléé par ce qu'on vient de lire. S. Marc a mis en remarque ce que nous donnons en texte, & en texte ce que nous donnons ici en variante.

„ Je ne vous parle point, Monſeigneur, du détail de l'établiſſement des autres Bureaux. Cela ſeroit trop long. On verra ſeulement les quartiers qui en auront beſoin, par la quantité des ſots qui s'y trouveront ; à-peu-près de la même façon qu'on envoie des Miſſions dans les pays les plus corrompus de débauche ou de Janſéniſme. Je doute fort que ces Miſſions ſoient plus utiles au Public & à l'édification du Prochain, que l'établiſſement de nos Bureaux. „

„ Je finis, Monſeigneur, car mon Secrétaire

fats qui inondent Paris, dont il nous eſt venu une nuée du côté des bords du Lignon, il faudra bien

---

étouffe de rire, & croit que je ſuis entiérement tombé dans le *radotiſme.* Il pourroit bien avoir raiſon; mais il vaut mieux ſe réjouir, *quam ſapere & ringi.* „

„ Il me reſte au moins encore aſſez de raiſon, pour ſacrifier le reſte de mon luminaire pour aſſurer de mes reſpects ma charmante Princeſſe, à qui je vous prie de montrer mes folies, parce qu'elle les excuſera, & qu'elles la réjouiront, & lui feront plus de bien que ſon quinquina. Je ſuis en peine pourquoi elle le prend. Je vous avertis que je renonce à l'amitié dont vous m'honorez, & à 1 celle d'être votre Maître en Epicure, ſi je n'ai le plaiſir de philoſopher avec vous, huit jours ici au mois de Septembre, & 2 M. de la Cochoniere, qui ſe veautre dans le bourbier des vices, *ſicut amica luto ſus.* „

„ Je vous prie de parler un peu de moi avec M. de la Feuillade, en buvant, & de boire. 3 Je ſuis, Monſeigneur, avec reſpect & tendreſſe, le plus fidele de tous vos ſerviteurs,

l'Abbé DE CHAULIEU.

A Fontenay, ce 28 Juin.

Je vous prie, au nom de Dieu, de ne pas aller faire courir ces folies-là, qui ne ſont faites que pour nous divertir entre nous; car je ne veux d'affaire avec perſonne, BERTRAND & autres. „

1, 2 & 3. On s'apperçoit aiſément que Chaulieu

dans notre Marais, & vers la rue . . . établir aussi quelque Bureau, &, en cas de besoin, nous en établirons un dans le Temple même. Je ne sais pas bien qui sera le Chansonnier qui y fera sa résidence; mais la place ne sera pas vacante long-temps, & il se trouvera toujours quelqu'homme de bien, quelque bonne ame, qui, par le seul zèle du bien public, fera quelques petits couplets de Chansons, le tout pour l'édification du Prochain. Voilà, je crois, M. le Chevalier, un établissement nouveau, qui ne sera point à la charge du Public, mais bien à l'extirpation du *fatuisme*; chose qui, je crois, sera de votre goût, & de celui de M. d'Argenson, qui le hait autant que nous.

---

n'eut pas le temps de relire cette Lettre, & encore moins d'en faire tirer copie; cela confirme nos conjectures sur la différence du texte de nos manuscrits, & de celui dont S. Marc a fait usage.



LETTRE
A
MADAME LA MARQUISE
DE LASSAY,

De Fontenay, le premier jour de Mai, 1705. (1)

Loin de la foule & du bruit,
Je suis dans mon Château, comme vous dans le vôtre,
Car ne se peut prendre pour autre
Que pour Château, votre réduit,
Et croiriez une baliverne,
Si, sur la foi d'une lanterne,
Qui par l'ordre d'Argenson luit,
Vous pensiez qu'être aux Incurables,
Entre gens un peu raisonnables,
Ce soit demeurer à Paris.

(1) Cette Piece n'étoit pas dans le manuscrit du Prince d'Auvergne. S. Marc n'en dit rien; mais il est aisé de voir qu'il l'a copiée sur l'édition de 1733: aussi se garde-t-il bien de faire des Remarques, & encore moins d'invectiver l'Editeur.

Entre nous autres beaux Esprits,
Qu'il faut bien que dans nos Ecrits,
Toujours la justesse accompagne ;
Vous demeurez à la Campagne,
Et pour moi, maintenant j'y suis.

C'est-là, que plus touché d'un ruisseau qui murmure,
Que de tous ces vains ornemens,
Fils de l'Art & de l'Imposture,
Je me fais des amusemens
De tout ce qu'à mes yeux présente la Nature.
Quel plaisir de la voir rajeunir chaque jour !
Elle rit dans nos prés, verdit dans nos bocages,
Fleurit dans nos jardins ; & dans les doux ramages
Des oiseaux de nos bois elle parle d'amour.
Hélas ! pourquoi faut-il, par une loi trop dure,
Que la jeunesse des Saisons,
Qui rend la verte chevelure
A nos arbres, à nos buissons,
Ne puisse ranimer notre machine usée ;
Rendre à mon sang glacé son ancienne chaleur,
A mon corps, à mes sens leur premiere vigueur,
Et d'esprits tout nouveaux réchauffer ma pensée ;
Sur-tout, rendre à mon cœur ces tendres sentimens,
Ces transports, ces fureurs, ces précieuses larmes,
Qui de nos jours sont l'unique printemps,
Et dont mon cœur usé ne connoît plus les charmes !
Alors vous me verriez cent fois à vos genoux,
Vous redire combien vous me semblez aimable ;

Vous jurer que le Ciel me fit exprès pour vous,
Que mon attachement feroit tendre & durable ;
Que dans l'imagination
Quelque chofe de fympathique
Prépare entre nous l'union
Par où l'amour au cœur fouvent fe communique :
Enfin, fans vous chercher cent autres agrémens,
Que vous avez tous les talens
Que je fens qu'il faut pour me plaire :
Ainfi je parlerois dans ces bienheureux temps,
Mais je dois maintenant me taire.

LETTRE

Pour Madame la Marquife DE LASSAY, *à S. A. S. Madame la Ducheffe, qui l'appelloit* RUSON, *& l'avoit laiffée à Paris pour lui mander des nouvelles à Marly.* (1)

AH ! ceffez, par vos Vers, adorable Princeffe,
D'infulter à l'ennui de la pauvre Rufon ;
Loin de vous, je n'ai plus ni rime ni raifon ;

(1) C'étoit pendant l'hyver de 1701. S. Marc eft encore ici le Copifte de l'Editeur de 1733.

Sans vous j'invoque envain les Nymphes du Permeſſe.
De vous dire un ſeul mot, je n'ai pas le pouvoir ;
Je ſens tarir ma veine, & mes ſens ſe confondre.
Votre abſence, en m'ôtant le plaiſir de vous voir,
M'ôte l'eſprit de vous répondre.
Quand j'aurois de l'eſprit, il n'eſt point d'aventures
Qui vaillent vous entretenir.
On dit que le bon ſens ici va revenir ;
Paris cede à la mode, & change ſes parures.
Ce peuple imitateur, ce ſinge de la Cour
A commencé depuis un jour
D'humilier enfin l'orgueil de ſes coëffures.
Mainte courte Beauté s'en plaint, gronde, tempête,
Et pour ſe ralonger, conſultant les (1) Devins,
Apprend d'eux qu'on retrouve, en hauſſant ſes patins,
La taille que l'on perd en abaiſſant ſa tête.
Voilà le changement extrême
Qui met en mouvement nos femmes de Paris :
Pour la coëffure des maris,
Elle eſt toujours ici la même.

(1) . . . . *Conſultant les Deſtins*,
Apprend d'eux que l'on trouve, en hauſſant ſes patins



LETTRE A MADAME LA MARQUISE DE LASSAY,

Qui m'avoit demandé des Croquets de Rheims.

VOILA (1), Madame des Croquets de Rheims que je vous envoie, qu'un Ange y apporta à Clovis pour sa collation, dans le temps qu'un autre lui apporta la Sainte Ampoule pour son sacre, & les fleurs de Lys pour ses armes. Depuis ce temps-là toute la Famille Royale aime les Croquets, & l'on a même remarqué que plus les Princesses de cette Maison sont aimables, plus elles ont de goût pour ces sortes de pains d'épice. Voilà une Tradition constante dans l'Église de Rheims, dont j'ai l'honneur d'être Archidiacre depuis vingt ans :

Et puis on lit, près de la Sacristie,
Sur un vieux marbre enchâssé dans le mur,

(1) S. Marc continue à copier l'Editeur de 1733.

En

En vieux Gaulois, certaine Prophétie
Dont vous rendrez l'accompliſſement sûr,
Si vouliez bien croire à la Centurie

Que voici :

Lorſqu'à S. Maur on remettra
Croquets de Rheims dans les mains de Julie,
Deux choſes lors très-ſagement fera ;
La premiere eſt qu'elle les croquera,
Puis en après avoir fait chere lie,
S'elle fait bien, à par ſoi ſe dira ;
Cil qui me fait ce petit préſent là,
De me croquer longtemps a fantaiſie ;
Et toutefois que croquer me pourra,
Très-bien je ſais que lors (1) me donnera
Tout ſon avoir, même ſa propre vie :
Rien que plaiſirs il ne m'en coûtera ;
Par quoi ſeroit à moi grande folie
De refuſer, à qui tant m'aimera,
Croquets que j'ai, dont il a tant d'envie.

(1) . . . . *Qu'à l'inſtant me voûra.*



LETTRE

A

MADAME LA MARQUISE

DE LASSAY.

M. de la Fare m'apprit hier que la Fortune vouloit m'engager à lui pardonner de m'avoir fait aller trois fois chez vous, sans vous y rencontrer; que pour cela elle faisoit naître une occasion de faire une chose qui pouvoit vous être agréable. Quelle que soit l'éloquence de votre Chancelier, il n'a pu m'expliquer de quoi il s'agissoit. Cela ne me surprend point. Malgré l'envie que j'ai eue longtemps d'avoir une Charge dans votre Maison, j'aurois refusé l'emploi de votre Chancelier, de peur d'altérer quelque chose au tour singulier de vos expressions, & à la finesse de vos pensées.

Vous voyez bien que je n'ai pas perdu encore l'habitude ni l'envie de vous louer. Quoi qu'il en soit, j'aurois été moi-même recevoir vos ordres si la goutte ne m'avoit repris à l'autre pied. Je suis réduit à vous supplier très - humblement de me les donner. Envoyez-moi simplement le Mémoire de ce que vous desirez; n'y ajoutez ni recom

mandation, ni promesse de reconnoissance. Le plaisir de faire une chose qui puisse vous plaire, est si sensible à mon cœur, qu'il porte avec lui sa recommandation & ma récompense. Que vous dire de plus ? Rien, je crois ; sinon que voilà les sentimens de respect & d'attachement que je conserverai éternellement pour vous.

RÉPONSE
DE
M. LE MARQUIS DE LA FARE,
AU NOM
DE MADAME DE LASSAY.

Onques ne vis un si poli goutteux,
Prêt à tout heure à galamment écrire,
Mieux vous valez, quand êtes souffreteux :
Très-bien vous sied quelque peu de martyre.
Trop de santé, trop (1) de soins vous attire,

(1) *Tant de soins vous attire,*
Tant de desirs à votre cœur inspire,
Qu'en trop d'endroits vous fait porter vos vœux.

Trop de desirs à votre cœur inspire,
En trop d'endroits vous fait porter vos vœux;
Mais à présent qu'êtes gissant, beau Sire,
Onques ne vis un si poli goutteux.
Que la douleur sur vous prend peu d'empire!
Vous n'en quittez l'air serein ni la Lyre,
N'en querellez le Ciel trop rigoureux,
Ni n'en avez l'esprit plus langoureux;
Mais ne pensez qu'à flatter & bien dire:
Onques ne vis un si poli goutteux.

RÉPONSE (1)

A

MADAME LA MARQUISE DE LASSAY.

POUR recevoir Écrits si gracieux
Point ne me plains, quelque mal qu'il m'en coûte,
Et je consens de pardonner aux Dieux,
Quand à ce prix me donneront la goutte.

Pour vous louer, suffit la vérité;

(1) Il paroît que toutes ces Pieces n'étoient pas dans le manuscrit de S. Marc qui continue à copier, & toujours sans en rien dire.

A mon égard uſez de flatterie :
C'eſt mal répondre à ma ſimplicité
Que d'y mêler de la coquetterie.

Quand pour vous plaire encor je n'ai rien fait,
Vous me donnez ſi douce récompenſe ;
Aurez en moi ſerviteur très-parfait,
Quand voudrez bien payer ainſi d'avance.

Je n'ai beſoin pour affermir mon cœur,
De rappeller aucun dogme ſtoïque ;
Vous avez l'art d'endormir ma douleur
Au doux jargon de Muſe Marotique.

Onques ne fut ſi fortuné goutteux.
Vous en ferez refrein de ma Ballade,
Quand le voudrez ; car, fuſſé-je piteux,
De corps peu ſain, & d'eſprit langoureux,
Venez me voir, plus ne ſerai malade ;
Et dans mes maux content & trop heureux,
Je chanterai, faiſant une gambade,
Onques ne fut plus fortuné goutteux.



LETTRE
DE
M. LE DUC DE NEVERS, (1)

De Lyon, où il étoit avec Madame la Ducheſſe DE BOUILLON, *en 1702.*

PAR Saint Cir !
De plaiſir
J'euſſe été
Tranſporté,
Si Chaulieu
Dans ce lieu
Fût venu.
Il eût vu
Les Penons,
Gens très-bons ;
Il eût fait
A ſouhait,
Des repas

(1) S. Marc a mis le titre ainſi, *Epitre du Duc de Nevers & de Madame la Ducheſſe de Bouillon, à l'Abbé de Chaulieu. De Lyòn.*

Maigre (1) & gras;
Eût (2) mangé,
Dévoré
Des ſaumons,
Des chapons,
D'excellens
Ortolans,
Mets exquis!
Des perdrix,
Des canards,
Des guignards;
Il eût bu,
Bien repu,
De ces vins
Les plus fins;
Mais Paris,
Lieu ſans prix
Et ſans pair,
Fait filer
Ses beaux jours
Aux Amours;

---

(1) *Maigres, gras.*

(2) S. Marc a retranché ces deux vers du texte; il les a mis dans ſes Remarques, où l'on a placé mal-à-propos le ſecond avant le premier. Ces deux Vers n'étoient pas dans ſon manuſcrit, où l'on a ſubſtitué *de* à *des* dans toute la phraſe.

Quoiqu'encor
De Saint Maur
Ses eſprits
Soient épris,
Que charmé,
Qu'enflammé
De Phébus,
De Bacchus,
Force fruits
Soient produits
Par Clion,
Le Baron
De ce lieu
Demi-Dieu,
Mécénas
Plein d'appas
Le lança,
Le plaça
D'un plein ſaut
Au plus haut
D'Hélicon.
Que ſon nom
Si vanté
Soit chanté
En beaux Vers
Sur des airs
Du (1) Levant

(1) *D'Orient.*

Au Couchant!
Revenons
Aux Penons,
Bonnes gens,
Complaiſans,
Généreux;
Contens d'eux,
Nous partons,
Et quittons
Ce pays
Pour Paris.
Un Abbé
Abſorbé
Dans Comus,
Dans Vénus,
Tout charmant,
Eſt l'aimant
Qui nous fait
Sans regret
Me (1) hâter
De quitter
Ce beau lieu,
Pour Chaulieu.

---

(1) *Nous hâter.* Tous nos manuſcrits portent la leçon qu'on voit dans le texte.

RÉPONSE
DE
M. L'ABBÉ DE CHAULIEU. (1)

GRAND Nevers
Si les Vers (2)
Découloient,
Jailliſſoient
De mon (3) fond,
Comme ils font
De ton chef;
Derechef
J'aurais ja

(1) Cette Lettre & la précédente ſont ſans dates dans S. Marc. L'Editeur de 1733 les place en Octobre 1703. Il aſſigne au 13 de ce mois, celle de la premiere. Nos manuſcrits portent tous, en Octobre 1702.

(2) *Aiſément.*
Preſtement.

Ces deux Vers ne ſont dans aucun de nos manuſcrits.

(3) *De mon front.*

De pieça
Répondu.
Confondu
Je me ſens
Et me rends.
J'ai frotté,
J'ai gratté
Occiput,
Sinciput;
Ma foi rien
Ne me vient:
Comme toi,
Près de moi
Si j'avois,
Ou (1) tenois
Dans mes bras
Les appas
De ta ſœur
Dompte-cœur (2),
Enchanté,
Tranſporté,
Rimerois,

---

(1) *Et tenois.*
(2) *Dont les yeux*
Sont mes Dieux.

Ces deux Vers ne ſe trouvent dans aucun de nos manuſcrits.

Chanterois
Rime en *on*
De Bouillon ;
Doux (1) aimant!
Nom charmant,
Tu me peux,
Si tu veux
Rajeunir
Sans bouillir
Comme Éfon !
Un garçon
Fort gaillard
D'un Vieillard
Tu (2) feras,
Et rendras
A l'Amour
Un Soyecour ;
Et ce dont
Befoin ont
Mes Cloris

---

(1) S. Marc a tranfpofé ces deux Vers, & au lieu de *Soyecour* écrit *Saucour*, orthographe contraire à celle de nos manufcrits.

(2) *Tu ferois.*
Et rendrois
A l'Amour
Un Saucour.

A Paris,
Pres de qui,
Dieu merci,
Tes brocards
Goguenards
M'ont tondu,
M'ont (1) perdu.
Cependant (2)
En ſervant
Ma Cypris,
Mal j'ai pris,
Dont le pied
Dolent j'ai.
Muſe, holà!
Briſons là,
Et venons
Aux Penons,
Bonnes gens,
Excellens
Pour un mois;
Mais pour trois,
Serviteur.
Leur bonheur
Nous rend tous
Trop jaloux.

---

(2) *Mais pourtant.*

Revenez,
Ramenez
Les (1) plaisirs
A Paris.
Quand serez,
Y ferez
De ce lieu
Un Chaulieu (2).
Revenez donc promptement,
Revenez, couple adorable;
Cédez à l'empressement
Qu'on a de se voir à table
Avec vous passer des jours,
Qui, filés d'or & de soie,
Font toujours naître la joie
Et badiner les Amours.
On sent la vapeur légere
Déjà de maint vin nouveau,

---

(1) *Jeux & ris.*

(2) S. Marc place ici cette citation d'Horace
Pictoribus atque Poetis
Quidlibet audendi concessa est æqua potestas.

Il fait une Note pour nous dire qu'il faut *semper fuit* au lieu de *concessa est.* Nous croyons que Chaulieu n'a rien cité, car nos manuscrits n'en font nulle mention. Ainsi tout ce qu'il nous dit à ce sujet est au moins déplacé.

Qui, tout sortant du berceau,
Pétille dans la fougere,
Et menace le cerveau;
Et l'on m'écrit qu'à Surene,
Au cabaret on a vu
La Fare & le bon Silene,
Qui, pour en avoir trop bu,
Retrouvoient la porte à peine
D'un lieu qu'ils ont tant connu.



ÉPITRE
DE
M. L'ABBÉ COURTIN,
A
M. L'ABBÉ DE CHAULIEU,
en 1703.

TU veux, Chaulieu, que je faſſe des Vers,
Pour mieux parler, qu'en proſe je rimaille;
J'en vais donc faire ici, vaille que vaille,
Non, comme toi, qui voles dans les airs;
Mais puiſqu'enfin en ton nom je travaille,
J'en (1) ferai mieux que le Duc de Nevers:
Ma Muſe, holà! ne ſois point (2) ſatyrique.
Trop jeune encor pour faire la Critique,
N'attaque point un enfant d'Apollon,
Frere d'ailleurs de l'aimable Bouillon.
Chante plutôt ſon eſprit & ſa grace;
C'eſt le chemin pour monter au Parnaſſe:
Jamais Phébus ne fut ſourd à ce nom;

(1) *Je marcherai ſur les pas de Nevers.*
(2) . . . . *Ne ſois point ironique.*

Mais pour chanter cette charmante Sœur,
Je suis encor trop indigne Rimeur:
A toi, Chaulieu, en appartient la gloire.
Son nom par toi transmis à la mémoire,
Par tes beaux Vers célébré mille fois,
Dédaigneroit une si foible voix.
Partout la tienne emporte la victoire:
Qui mieux que toi d'un vol audacieux
Peut célébrer nos Héros & nos Dieux?
Qui mieux que toi peut chanter une belle?
Te souvient-il, Abbé, de ces beaux yeux
Dont trop long-temps tu fus Amant fidelle?
C'étoit pourtant une simple mortelle,
Et par tes vers tu l'élevois aux Cieux.
Libre à présent, & sans inquiétude,
Tu vis content, & tu fais ton étude
De la tranquille & sage Volupté.
Heureux Abbé, jouis de ta sagesse;
Et d'un ami si tu plains la foiblesse,
N'insulte point à sa fragilité.
Aide plutôt cet ami malheureux,
Par (1) les conseils de ta philosophie;

(1) S. Marc & son Devancier qu'il continue à copier, mettent ce Vers avant celui qui le précede. La regle des rimes est pour eux, mais la raison de nos manuscrits est pour nous. Nous laissons donc subsister ces deux Vers masculins de rimes différentes à côté l'un de l'autre.

Tends-lui la main, quand ſa raiſon s'oublie,
Pour le ſauver d'un écueil dangereux,
Qu'il a trouvé dans les yeux de Silvie.
Quand tu verras, cher Abbé, ſes beaux yeux,
Prends garde alors qu'imitant ma folie,
Malgré toi mon Rival, tu n'en ſois amoureux.
Mais non, je connois la droiture
De ton eſprit & de ton cœur.
Fidele ami, fidele à ton Maître Epicure,
Dans le parfait repos mettant tout ton bonheur,
Tu ſuis les Loix de la ſage Nature,
Et braves les périls ſans connoître la peur :
Ainſi tu la verras, Abbé, d'un œil tranquille;
Et (1) ta ſeule raiſon te ſervira d'aſyle
Pour te ſauver d'un regard enchanteur.
C'eſt de cette raiſon que j'attends mon ſecours.
Dis-moi cent fois que dans mes plus beaux jours,
Dans ma plus brillante jeuneſſe,
Je ne trouvois dans ma Maîtreſſe
Que des dehors trompeurs, que de lâches détours;
Qu'après en avoir fait le triſte apprentiſſage,
Pourquoi d'un faux eſpoir me flattant à mon âge,
De nouveau m'embarquer dans de folles amours ?

---

(1) S. Marc & ſon guide arrangent ainſi cet endroit, à cauſe ſans doute des deux rimes maſculines,

Pour te ſauver d'un regard enchanteur,
La raiſon ſera ton aſyle.

Je ſuis à peine échappé d'un naufrage
Que je cherche (1) à courir à de nouveaux dangers,
A peine encor ſorti de l'eſclavage
Dont l'infidelle Iris avec d'indignes fers
Avoit aſſervi mon courage :
C'eſt trop voyager ſur ces mers ;
La raiſon m'en défend l'uſage.
Sans ceſſe je l'entends me crier, *tu te perds.*
C'eſt par toi, cher Abbé, par ta voix ſecourable
Qu'elle vient éclairer mes eſprits (2) égarés.
Ah ! fuyons déſormais ces volages beautés ;
Et dans un doux loiſir, dans un repos durable,
Cherchons d'autres félicités.
Heureux d'aimer tous deux le plaiſir de la table !
Où (3) mêlant à ton gré l'utile au déleçtable,
Tu rends de tes propos tes amis enchantés :
Là, dès ce ſoir, de ta douce morale,
Philoſophe voluptueux,

---

(1) Ils n'ont ici que quatre Vers au lieu des ſix de l'original.

Que je cherche à courir ſur de nouvelles mers
A peine ſorti d'eſclavage,
Que je reprends de nouveaux fers ;
La Raiſon m'en défend l'uſage.

(2) . . . . *Mes eſprits écartés.*

(3) Ce Vers manque dans S. Marc & dans l'édition de 1733.

Qu'en mots choisis ton éloquence étale,
Viens nous développer les trésors précieux.
Périgny s'y rendra plein de propos joyeux ;
La Fare t'attendra tranquille dans sa chaise ;
Et, pour moraliser tous ensemble à notre aise,
Sonning nous fera boire un vin délicieux.

RÉPONSE (1)

DE

M. L'ABBÉ DE CHAULIEU,

A

M. L'ABBÉ COURTIN.

ABBÉ, dont le discours flatteur,
Qu'avec grace ta Muse étale,
Vient par un murmure enchanteur
Tâcher d'endormir ma morale ;

(1) Cette Epitre avoit toujours été intitulée, *Réponse aux deux Lettres de l'Abbé Courtin*, savoir, à celle qui précede, & à celle que l'on va voir. Nous ignorons pourquoi Chaulieu l'a placée entre les deux & en a changé le titre.

Tu crois qu'avec avidité,
Déjà l'amour-propre enchanté
Avale la délicateſſe
D'un poiſon ſi bien apprêté :
Je ſens, malgré ma vanité,
Que je dois à ta politeſſe
Beaucoup plus qu'à la vérité.
Il faut avouer ſa (1) foibleſſe,
J'en conviens puiſque tu le veux.
Né ſenſible & voluptueux,
Source où tous mes défauts ont pris leur origine,
Soit bien traité, ſoit malheureux,
J'ai vécu ſouvent amoureux ;
Toujours d'humeur ſi libertine
Dans l'engagement que j'ai pris,
Qu'au mépris des Paſteurs fidelles
Mon amour eut toujours des aîles
Auſſi bonnes du moins que celui de Cloris.
Ovide, que je pris pour Maître,
M'apprit qu'il faut être frippon ;
Abbé, c'eſt le ſeul moyen d'être
Autant aimé que fut Naſon :
Catulle m'en fit la leçon.
Pour Tibulle, il étoit ſi bon
Que je crois qu'il auroit dû naître
Sur les rivages du Lignon ;

(1) *Il faut avouer ma foibleſſe.*

Et là, qu'on l'eût placé peut-être
Entre la Fare & Céladon.
L'Amour fut-il jamais fait pour être durable ?
C'eſt le feu d'un éclair, un peu ſolide bien ;
C'eſt un ſonge enchanteur, un fragile lien
Que ne forme & ne rompt rien qui ſoit raiſonnable.
Le Pere des Héros, ce Dieu ſi redoutable
Que la Victoire ſuit par-tout dans les combats,
Avoit beau paroître eſtimable,
Sa Maîtreſſe ne laiſſa pas
De découvrir à nud ſes plus ſecrets appas
Au Berger qui parut aimable
A la femme de Ménélas.
Chez moi tous les amuſemens
Ont encor une libre entrée ;
Mais fut-ce une chaîne dorée,
J'en hais tous les attachemens.
Pour toi, qu'un teint vif & fleuri
Et la perruque bien poudrée,
Flattent d'être le favori
Encor de quelque migeorée ;
Goûte l'erreur des paſſions,
Étends tout au plus loin les bornes du bel âge :
La moindre de tes actions
Vaudra bien mieux que la plus ſage
De toutes mes réflexions.
Moi, qui ſens qu'à grands pas la Vieilleſſe s'avance,
Et qui, par mille changemens,

Connois déjà la décadence
Qu'apporte le nombre des ans;
Dans une douce nonchalance
Je jouis du printemps, du ſoleil, d'un beau jour;
Je vis pour moi, content que ma ſeule indolence
Me tienne lieu de biens, de fortune & de Cour.
Si (1) j'ai du goût pour quelque Belle,
J'y trouve du plaiſir, & n'en crains point de maux;
Je ne veux que boire avec elle,
Et me moquer de mes Rivaux.
Revenu des erreurs, après de longs détours,
Comme moi, vous aurez recours
Quelque jour aux leçons de la philoſophie,
Qui ne déçut jamais le ſage qui s'y fie,
Et dont j'ai ſi ſouvent éprouvé le ſecours.
C'eſt elle qui me fait avec tranquillité
Regarder fixement le terme de la vie.
Occupé ſeulement du ſoin de ma ſanté,
De (2) goûter à longs traits ma chere liberté
Qu'une foule d'erreurs m'a ſi long-temps ravie;
L'Avenir ſur mon front n'excite aucun nuage,
Et bien loin de craindre la mort,

(1) *Si je vois encor quelque Belle.*

(2) Il y avoit originairement.
Jaloux juſques à la folie
Des douceurs de ma liberté.

S. Marc a ſuivi cette leçon à laquelle Chaulieu a ſubſtitué les Vers qu'on lit dans le texte.

Tant de fois battu par l'orage,
Je la regarde comme un port
Où je n'eſſuierai plus tempête ni naufrage.

SECONDE ÉPITRE
DE
M. L'ABBÉ COURTIN,
en vieux langage.

A bien parler nul plus que vous n'excelle;
Nul ne ſait mieux étaler en beaux dits
Diſcours moraux & propos de ruelle,
Et mieux encore (1) mêlez dans vos Écrits
Le ſérieux avec la bagatelle;
Tout eſt enfin chez vous au plus haut prix:
Vous poſſédez vieux & nouveau langage.
Veut-on parler comme au temps d'Amadis?
Qui mieux que vous en ſais le badinage?
Maître Clément ne parloit mieux jadis;
Mais vous parlez ſi peu, que c'eſt dommage.
Or me direz, à quoi tend ce diſcours?
Voudrois-je point, avec ce préambule,
Faire avec vous la patte de velours,

(1) *Et mieux encor mêler dans vos Ecrits.*

Et, comme on dit, vous dorer la pillule ?
De moi n'ayez un pareil ſentiment ;
Et je ferois par trop mauvaiſe affaire,
Picard groſſier, contre matois Normand.
Point ne me frotte à ſi fort Adverſaire.
Venons au fait ; parlons confidemment,
Car entre amis on parle avec franchiſe,
Vertu ſans prix, dont l'uſage perdu
Peut ſe trouver encor parmi l'Égliſe ;
Non pas en tous, le zèle eſt morfondu
Dans bien des cœurs ; on ne voit que grimace ;
Plus d'amitié ; feinte regne en ſa place,
Diſcours trompeurs. Le monde eſt aujourd'hui
Rempli de fraude ; & la Vertu bannie
Ne trouvant plus d'aſyle ni d'appui,
Bien qu'à regret, d'ici-bas eſt partie.
Toi, qui toujours confiant, naturel,
Malgré les lieux où tu pris la naiſſance,
N'as point ſuccé dans le lait maternel
Ce triſte abus qui flétrit l'innocence ;
Apprends-moi quel heureux ſecours
D'une ſi maligne influence
A juſqu'ici ſauvé tes jours.
Si tu fus ſage en ta jeuneſſe,
Parmi l'éclat & les grandeurs ;
Avec une égale ſageſſe
On te vit, Abbé, ſans baſſeſſe,
Mépriſer les appas trompeurs

De cette volage Déesse,
Qui sembla t'offrir ses faveurs;
Et tu vis sage en ta vieillesse.
Heureux qui tôt ou tard peut s'en désabuser,
Et qui, de son esprit fixant l'inquiétude,
Fait sa premiere & principale étude
Du peu qui reste à vivre, & sait bien en user!
Mais, sans pousser plus avant la morale,
Profitons du présent; peut-être dès demain
Nous descendrons tous deux sur la rive infernale,
Et passerons tous deux sans peur l'onde fatale.
De-là, par le plus court chemin,
Mercure, avec son Caducée,
Nous prenant tous deux par la main,
Nous conduira dans l'Élysée,
Où déjà ta place est marquée
Auprès de ce fameux Romain
Qui chanta les travaux d'Énée.



Invitation de M. l'Abbé Courtin, à M. l'Abbé de Chaulieu, pour le prier à le venir voir dans sa nouvelle maison.

Abbé très-cher, quand viendras-tu chez moi
Faire un essai de ta convalescence?
Choisis le jour; je te jure ma foi,
Que je l'attends avec impatience;
Pour t'éprouver de plus d'une façon,
Ami, j'aurai de quoi te satisfaire,
Et sur ce point n'ai besoin de leçon;
Viens (1) à choisir Brunes faites pour plaire,
Au doux parler, au maintien gracieux,
Propres sur-tout à l'amoureux mystere,
Même un peu trop, Abbé, pour un goutteux;
Plus n'en dirai, le reste est ton affaire.

(1) *Vins à choisir, Brune faite pour plaire.*



RÉPONSE
DE
M. L'ABBÉ DE CHAULIEU,
en même ſtyle.

BIEN connoiſſois d'officieux talens,
Que ſur ta bonne & facile nature
Avoit enté, dès tes plus jeunes ans,
Ce gentil Dieu qu'on appelle Mercure;
Dieu des fripons, des ribleurs & ribauds,
Dieu, qui mieux eſt, d'autres Rimes en *aux*;
Dont je faiſois autrefois grande miſe;
Mais qu'entre Abbés je n'oſe plus nommer,
Tant par reſpect que l'on doit à l'Égliſe
Que (1) pour raiſon que de leur entremiſe
N'ai le beſoin qui me les fit aimer.
Ce Dieu qui fait que tu cherches à plaire
A tes amis, t'a montré la façon
Dont convenoit de meubler ta maiſon,
Et tout ainſi qu'on les meuble à Cythere;

(1) *Que par raiſon que de leur entremiſe.* Il y avoit d'abord *par*, mais Chaulieu y a ſubſtitué *pour*.

Canapé large, amples & bons carreaux,
Sophas douillets, force lits de repos,
Dont plût à Dieu que puſſe faire uſage
Auſſi fréquent que le voudroit mon cœur!
Que ſi n'ai plus ma premiere vigueur;
Ce qui m'en reſte, & beaucoup de courage
Me peut encor tirer avec honneur
D'un mauvais pas, où mon penchant m'engage.
De plus, en moi l'Amour eſt beau parleur;
Maître (1) paſſé je ſuis en ſon langage,
Et ſais très-bien d'un tendre badinage
L'amuſement & le tour enchanteur:
Parquoi bien loin, dans le penchant de l'âge,
D'en éviter la fatale douceur,
Puiſſé-je (2) encor trouver quelque charme vainqueur
Dont le pouvoir me rattache à la vie,
Et malgré moi remette dans mon cœur

---

(1) *Maître je ſuis encor en ſon langage.* S. Marc
Ce Vers étoit en effet de Chaulieu.

(2) *Je veux chercher quelque charme vainqueur,*
Pour renouer ma trame déſunie,
Et m'inſpirer une nouvelle ardeur
Qui me ranime & m'attache à la vie.

Les cinq Vers du texte ne ſont point une mauvaiſe correction, comme le veut S. Marc; ils ſont dans tous les manuſcrits de Chaulieu. Ce ſont les quatre qu'il y a ſubſtitués d'après le manuſcrit du Prince d'Auvergne, qui ſont d'une autre main.

Ce battement, cette douce chaleur
Qui ſans pitié par les Ans m'eſt ravie.
Malheureux, qui bannit une ſi douce erreur,
Et que la peur du ridicule
Aſſervit aux leçons d'un triſte raiſonneur,
Dont (1) tout le beau ſermon d'un moment ne recule
L'inſtant où l'Achéron nous attend ſur ſes bords;
Et qui de ſes plaiſirs ſe faiſant un ſcrupule,
Meurt déchiré de cent remords!

Ah! que (2) Deſyveteaux la gloire de notre âge,

(1) *Dont tout le ſot jargon. . . .*

(2) S. Marc qui n'omet rien pour décrier l'Edition de 1733, mais qui a preſque toujours le malheur de ſe tromper, prétend que ces Vers ſur Deſyveteaux ont été défigurés. Il les renvoie dans ſes Remarques & les remplace par les Vers ſuivans, tirés du manuſcrit du Prince d'Auvergne.

AH! que ce fameux perſonnage
Qui ne connut de loix que celles du bon ſens,
Deſyveteaux, en notre temps
Penſa d'une maniere & plus haute & plus ſage!
Juſques à la fin de ſes jours,
Il porta conſtamment panetiere & houlette,
Et dans les bras de ſes Amours,
Expira mollement au ſon de la muſette.

C'EST lui qui, par de doux accords,
Pour deſcendre chez les morts,
Sut ſe faire une route aiſée;
Et, ſenſible aux plaiſirs, à ſon dernier ſoupir

Et l'Épicure de ſon temps,
Connut bien mieux quel eſt l'uſage
Que doit faire de ſes momens
Le parfait Philoſophe, & l'homme vraiment ſage!
Juſques au dernier de ſes jours
Il porta conſtamment panetiere & houlette,
Et dans les bras de ſes Amours
Expira mollement au ſon de la muſette,
Cherchant parmi ces doux accords,
Prêt à deſcendre chez les Morts,
A ſe faire une route aiſée.
Voluptueux, même en ſa fin,
Il ſema de fleurs le chemin
Qui le mena dans l'Élyſée.

Mais ſans (1) vouloir tant raiſonner,
Quand trouverai corps gentil & cœur tendre
Qui voudra bien la goutte me donner,
Je ſuis, Abbé, tout prêt à la reprendre.

Fit d'un affreux moment un moment de plaiſir
Qui le mena dans l'Elyſée.

Quoi qu'en diſe S. Marc, nous croyons que les Connoiſſeurs trouveront les Vers du texte préférables à ceux-ci, qui ne ſont d'ailleurs dans aucun de nos manuſcrits.

Ceux qui ne connoîtroient pas Deſyveteaux, pourront conſulter ſon article dans le Dictionnaire de l'Advocat.

(1) *Mais ſans aller tant raiſonner.*

BILLET
POUR ÉTRENNES,
DE
M. L'ABBÉ COURTIN,
A
M. L'ABBÉ DE CHAULIEU,

le premier jour de l'an 1707.

LE premier jour de l'an mil sept cent sept,
Salut en Vers un tien ami t'envoie.
Puissent tes jours filés d'or & de soie
Dans celui-ci couler à ton souhait,
Sans qu'on te paie en billets de monnoie!
Cela posé, je te dirai tout net
Ce que de toi je veux par ce Billet.

De Virgouleuse une demi-douzaine,
Nombre pareil du plus beau S. Germain:
Fais mieux encor: une corbeille pleine
De fruits choisis & rangés de ta main,
Fort à propos me viendroit pour demain,
Et devers moi te tiendroit lieu d'étrenne.

Tu me diras sans doute avec raison,
Qu'en (1) nos présens point de comparaison ;
Tes fruits sont bons, mes Vers ne valent guere :
Or ne va point le prendre sur ce ton ;
J'en suis d'accord, & voudrois en mieux faire.

Que si par-là ne puis te satisfaire,
Faut essayer de quelqu'autre façon,
A te mander chose qui puisse plaire ;
Et le voici. Me vint hier un dindon
Du bon pays d'où trois fois la semaine
Les Coquetiers arrivent à foison
Sur certain Quai, près la Samaritaine.
A ce dindon sont jointes deux perdrix,
Rouges, s'entend, & d'un fumet exquis ;
Pour les manger, prends jour avec la Fare.
Quatre serons, sans plus ; tu m'entends bien ?
Lors fusses-tu de tes fruits plus avare,
Tu conviendras qu'il y va plus du mien ;
Car bien je sais quel sort je me prépare,
Et qu'en tel cas, tous deux ne valez rien.

---

(1) Ce Vers manque dans Saint Marc, qui continue à mettre à contribution l'édition de 1733, toujours sans en rien dire.



RÉPONSE

DE

M. L'ABBÉ DE CHAULIEU.

REÇOIS mes fruits, qu'avec toi je partage,
Pour régaler ces petits Dieux badins
Qui dans tes Vers viennent me rendre hommage,
En me prenant pour le Dieu des jardins.

Et plût à Dieu que ta gente pucelle
Me (1) voulût prendre aussi pour ce Dieu là !
Point ne réponds lors de t'être fidelle ;
Car (2) trop bien sais qu'Amour même en rira.

Jamais (3) ce Dieu ne connut de morale.
Ce qui me plaît peut me rendre fripon.
Des gens (4) de bien petite est la cabale,
Depuis la mort du pauvre Céladon.

Or (5) en ce fait, tout ce qui me console,
Et qui me doit excuser près de toi,

(1) *Ainsi comme eux, me prit pour ce Dieu là !*
(2) *Car sais trop bien.*
(3) *Ce Dieu jamais.*
(4) *Des gens d'honneur.*
(5) *Or en ce point.*

C'eſt que du moins ſi ne vaux une obole,
La Fare encor certes vaut moins que moi.

LETTRE
DE M. L'ABBÉ DE CHAULIEU,
A M. ROUSSEAU,
ſur le Rien (1).

POINT n'avez l'art de parler ſans rien dire;
Commun pourtant eſt cet art ennuyeux;
Mais ſur un Rien, d'un tour (2) ingénieux,
Avez celui de badiner & rire;
Et ſur ce Rien, ce que j'aime encor mieux,
A vos amis ſi galamment écrire,
Que j'ai priſé votre Ecrit autant qu'or;
Car bien ſavons qu'*in tenui labor.*
Ce Rien qu'avez, eſt ce rien précieux,
Ce Rien brillant, que vint jadis Mercure,

(1) S. Marc, d'accord avec l'éditeur de 1733, adreſſe cette Piece au Poëte Ferrand. C'eſt une erreur. Cette Lettre eſt une réponſe au grand Rouſſeau, qui en écrivant à l'Abbé de Chaulieu, avoit pris le nom de M. *l'Abbé des Riens.*

(2) *D'un ton ingénieux.*

Entre deux vins dépêché par les Dieux,
Comme la pomme apporter à Voiture,
Dont hérita ſon ami Sarrazin,
Et qu'avons vu prendre forme nouvelle,
Avec un tour agréable & badin,
Dans le Voyage & l'eſprit de Chapelle;
Ce Rien que n'eut l'Auteur de la Pucelle,
Ni ces Meſſieurs les Quarante à Paris,
Que le Badaud appelle beaux Eſprits,
Mais qu'Apollon ainſi jamais n'appelle.
Mieux & plutôt vous aurois répondu;
Mais je n'ai plus cet ami tant aimable,
Dont m'eût été la Muſe ſecourable.
Depuis deux jours, hélas! je l'ai perdu,
Du Nonchaloir ce Héros adorable.
Mais à propos, (1) me ſouvient qu'un Proverbe
Très-ſagement dit que trop gratter cuit,
Que trop parler & trop écrire nuit:
Laiſſons donc là le nom, pronom, l'adverbe;
C'en eſt aſſez, bon ſoir, & bonne nuit.

Je vous demande pardon, Monſieur, du petit grain de ſel qui m'a échappé (2) ſur Meſſieurs de l'Académie; je (3) ſais que les gens charitables,

---

(1) *Me ſouviens.*

(2) S. Marc a omis les quatre mots ſuivans.

(3) *Je ne ſais que . . . . qui haïſſent.*

comme vous, envers leur prochain, haïssent ces sortes de traits-là; mais je n'ai pu me résoudre à laisser partir une lettre, de laquelle vous puissiez dire, *in toto nusquam corpore mica salis.* Vous jouissez présentement de M. de la Fare. Je vous l'envie bien; (1) son absence empoisonne la tranquillité & le goût de ma solitude. Je m'étois apprivoisé à sa bonté, & je commençois à (2) sucer son indulgence. Que n'est-il resté? Il eût peut-être fait auprès de moi une mission plus utile au Public, que ne l'a été celle de M. Maigrot, & du Légat de Tournon à la Chine, qui ont voulu honnir nos amis de la Société, que j'aime & révere. Adieu, Monsieur, *Vale & nugare*, c'est-à-dire, affublez de quelque (3) petite Epigramme, quelque Nonnain ou autre, si le cas y écheoit; le tout, *ad majorem Dei gloriam*, l'édification & correction du Prochain.

---

(1) *Car son absence.*
(2) *A goûter.*
(3) *De quelque Epigramme.*

ÉPIGRAMME
DE M. ROUSSEAU,
*servant de Réponse à la précédente Lettre.**

MAÎTRE Vincent, le grand faiseur de Lettres,
Si bien que vous n'eût su prosaïser ;
Maître Clément, ce grand faiseur de Metres,
Si doucement n'eût su poétiser :
Phébus adonc va se désabuser
De son amour pour la docte Fontaine,
Et connoîtra que pour bons Vers puiser,
Vin Champenois vaut mieux qu'eau d'Hipocrene.

* Cette Réponse, comme on le sent bien, ne se trouve pas dans S. Marc, la lettre qui y a donné lieu, étant adressée à Ferrand.



LETTRE*

De Mrs. le Marquis DE LA FARE, *l'Abbe* COURTIN *&* ROUSSEAU, *de Neuilli le 19 Juillet 1707.*

Du bord paiſible où la Seine,
Laſſe du bruit de Paris,
Ses ondes lentes promene
Dans des prés verds & fleuris;
De ces lieux que tu chéris,
Que de la docte Neuvaine
Fréquentent les favoris,
Et qui des fruits de ta veine
Reçoivent un nouveau prix,
Cher Abbé, je t'avertis
Que les figues par douzaine,
Les melons les plus exquis
Vont rafraîchir ma bedaine;
Et qu'ainſi le temps préfix
Auquel doit finir la peine
Où ton abſence m'a mis,
Etant expiré du dix,
Je compte que la ſemaine

* Cette Lettre n'eſt pas non plus dans S. Marc.

Mettra fin à mes ennuis.
C'en eſt aſſez d'une haleine ;
Courtin prend la plume, & puis
Rouſſeau fermera la ſcene.

Entre deux fameux Poëtes,
Tels que la Fare & Rouſſeau,
Faut-il mêler les ſornettes
Qui partent de mon cerveau,
Et qu'au nombre des cadettes
Ma Muſe encor au berceau,
S'oſe mettre de niveau
Pour vous chanter vos goguettes ?
Ma foi vivent les Sonnings,
A la Ville, à la Campagne,
Où les plaiſirs, les bons vins,
Le Morachet, le Champagne,
Tour à tour dans leurs feſtins,
Cher Abbé, les accompagne ;
Et même ces Dieux badins
Dont tu connois bien la Mere,
Et que juſqu'en ſes confins
Bouillon mene de Cythere ;
N'eſt-ce pas t'en dire aſſez ?
Que ſi tu veux davantage
De ces Vers entrelaſſés,
Rouſſeau va finir l'Ouvrage.

Tant (1) qu'a duré l'influence
D'un Aſtre propice & doux ;
J'ai (2) ſenti de ton abſence
Plus d'ennui que de courroux.

Je diſois : je lui pardonne
De préférer les beautés
De Palès & de Pomone
Au tumulte des Cités.

Ainſi l'Amant de Glicere,
Epris d'un repos obſcur,
Cherchoit l'ombre ſolitaire
Des rivages de Tibur.

Mais, aujourd'hui qu'en nos plaines
Le chien brûlant de Procris,

(1) Nous avons cru faire plaiſir au Public en lui donnant cette Piece telle qu'elle eſt ſortie des mains de l'Auteur. On y verra avec quelle facilité travailloit ce grand Poëte, qui, près des gens de goût & de bonne foi, paſſera toujours pour un des plus beaux génies que la France ait eus, & ſans contredit pour le premier de ſes Poëtes Lyriques. On ne ſera ſans doute pas fâché de trouver ici les changemens qui ont été faits depuis par Rouſſeau, lorſqu'il a donné cette Piece au Public.

(2) *Malgré moi, de ton abſence*
J'ai ſupporté les dégoûts.

De Flore aux douces haleines
Desseche les dons chéris. :

Veux-tu d'un astre perfide
Risquer les âpres chaleurs,
Et dans ton jardin aride
Sécher ainsi que tes fleurs ?

Crois-moi, suis le (1) doux exemple
De tes amis Casaniers,
Et reviens chercher (2) au Temple
L'ombre de tes marronniers.

(*)

Là nous trouverons sans peine,
Avec toi le verre en main,
Cet (3) homme que Diogene
Chercha si long-tems envain ;

Et dans la douce allégresse
Dont tu sais nous abreuver,

---

(1) *Suis plutôt l'exemple.*

(2) *Et reviens goûter.*

(*) Cette strophe a été ajoutée depuis par l'Auteur.

Dans ce sallon pacifique
Où président les neuf Sœurs,
Un loisir philosophique
T'offre encor d'autres douceurs.

(3) *L'homme après qui Diogene*
Courut si long-temps en vain

Nous puiserons la sagesse,
Qu'il (1) cherchoit, sans la trouver. (2)

LETTRE
A M. SONNING (3),
servant de Reponse à la Lettre de ces Messieurs, le 20 Juillet 1707.

Avez-vous oublié que vous m'avez promis à souper le soir que j'arriverois ? Si vous l'avez oublié, pour moi, je n'en ai pas fait de même. *Messer Gaster*, en langage de bons Pantagruélistes, ou, si mieux aimez, en celui de Rome, *ingenii largitor Venter*, ne me laisse pas sortir de la mémoire chose si agréable : je serai donc Dimanche au soir, vingt-quatrieme de ce mois, à Neuilly, si vous y êtes ; à Paris, si vous y soupez. Je ne vous dis rien de la Compagnie ; mais, si vous voulez m'en croire sur l'ordre de ce repas ;

(1) *Qu'il chercha.*

(2) Nous ignorons pourquoi S. Marc n'a pas daigné faire usage de cette Piece, qui est dans l'édition de 1733.

(3) Dans S. Marc, on trouve seulement, *à M. Sonning*, & au bas, *de Fontenay le 20 Juillet 1707.*

La Fare y conduira, ſous le nom de Comus,
Là bonne chere & l'allégreſſe ;
La divine Bouillon, ſous celui de Vénus,
L'eſprit, les enjouemens, & ce que la Déeſſe
Qui fait aimer, traîne ſans ceſſe
Après elle de jeux, de ris & d'agrémens.
Si tu veux à nos paſſe-temps
Donner l'air de fête complette,
Rouſſeau les Muſes menera ;
Notre Abbé les cajolera :
Très-bien ſavez que la fleurette
Volontiers il débitera ;
Et (1) quoique ces neuf belles Fées
Soient peut-être un peu ſurannées,
Notre ami leur en contera ;
Car (2) notre ami très-cher aura
Toujours vol pour la migeorée,
Collet très-bien tiré, perruque bien poudrée ;
Et toujours il coquetera.
Regnier (3) aux Vins préſidera,

---

(1) Ce Vers & les deux ſuivans ne ſont pas dans S. Marc.

(2) *Car mon ami très-cher aura.*

(3) Ou *Renier* ainſi que l'a imprimé S. Marc. On trouve à ſon ſujet la Note ſuivante qui eſt de l'Editeur de Chaulieu de 1733.

Renier avoit été élevé par Lulli. Il chantoit & s'accompagnoit du luth avec tout le goût poſſible ;

Cet Eleve (1) altéré d'Orphée
Avec les Graces chantera.
Alors grand'merveille sera
De voir flûter vin de Champagne.
Déja de cent Chansons tout Neuilli retentit :
Pour moi, rouillé de ma Campagne,
Je n'apporterai rien qu'un fort grand appétit.

---

il joignoit à ces talens tous ceux d'un convive aimable. Il mourut en 1725, chez M. de Vendôme, Grand-Prieur de France, qui lui donnoit un logement, sa table, un carrosse entretenu, & mille francs de pension.

(1) *Et ce digne Eleve d'Orphée.*



COUPLETS DE CHANSON,

Faits à un ſouper chez M. Sonning, ſur un air des Fragmens de Lully, en 1703.

QUE ce réduit eſt agréable !
Mille plaiſirs, nulle façon ;
L'Hôteſſe en eſt toujours aimable ;
Et le nom
De notre cher Architriclin
Rime au bon Vin.

Amis, buvons à la Nature,
Dont nous ſuivons les douces loix.
Diſciple aimable d'Epicure,
Duc de Foix,
Bois, Anacréon de nos jours,
A tes Amours.

Périgny, bois à ta Maîtreſſe ;
Porte, au ſortir de ce repas,
Les faveurs d'une double ivreſſe
Dans ſes bras ;
Imprime aux roſes de ſon teint
L'odeur du vin.

Pour toi, Pere de la molesse,
Arbitre de la volupté,
La Fare, Eleve de Lucrece,
Ta santé
Vole aux deux bouts de l'Univers,
Avec tes Vers.

Avec la mine & le courage,
Grand Prieur, du Dieu des combats,
Qu'il est doux d'avoir en partage
Les appas
De celle de qui les beaux yeux
Charment les Dieux!

Mais ce qui te rend plus aimable,
C'est ton amitié pour le vin;
Et que, toujours charmant a table,
Le matin
Te trouve entre les Ris, les Jeux,
Plus badin qu'eux.



COUPLETS DE CHANSON,

Faits à un Souper chez Madame DE LA SABLIERE.

LE beau Duc de Foix nous réveille :
Chantons Vénus & Cupidon ;
Chantons l'Iris & la Bouteille
Du Disciple d'Anacréon.

Vénus l'accompagne sans cesse,
Les Graces, les Ris & les Jeux.
Qu'il est doux d'être la Maîtresse
De ce Jeune voluptueux !

Verse du vin, jette des roses,
Ne songeons qu'à nous réjouir,
Et laissons-là le soin des choses
Que nous cache un long avenir.

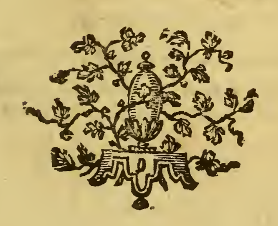


CHANSON,

Sur l'Air : des Flons Flons

NE ſortons pas encore
D'un repas ſi charmant;
Que la naiſſante Aurore
Nous retrouve chantant
Flon, Flon.

Profitons de la vie :
Ça, verſe-moi du vin;
Et qui ſait, ma Silvie,
Si nous ferons demain
Flon, Flon ?



LETTRE
A M. ROUSSEAU, (1)

Pour lui apprendre le temps de mon retour, qu'il n'avoit pu deviner.

POUR un Vaticinateur
Que plus d'une Muse inſpire,
Et que tient ſous ſon empire
Phébus le Divinateur,
Aſſez peu de connoiſſance
Des choſes de l'avenir,
Ma paroît dans l'ignorance
Où je vois votre Prudence
Du temps qui fera finir

(1) L'Editeur de 1733, & d'après lui S. Marc, adreſſent encore cette Piece à *Ferrand*. Cette faute répétée en ſi peu de temps, nous feroit ſoupçonner qu'il y a plus que de la mépriſe. Il leur eût été d'autant plus aiſé de ſe corriger, que *Ferrand* étoit jeune alors, & ne devoit pas jouir d'une réputation aſſez bien établie pour mériter les juſtes éloges que donne au grand Rouſſeau un Poëte tel que Chaulieu, qui étoit & ſon Maître & ſon ami.

Vos souhaits & mon absence.
Pourquoi donc tant consulter
Cabalistes, Massorettes (1),
Et ces Diseurs de sornettes
Qu'un Démon vient transporter ?
Et quoi ! nous autres Poëtes,
Parmi nos illusions,
Valons-nous pas des Prophetes
Dans leurs saintes visions ?
Que si, pour l'air de miracle,
Vous voulez (2) un autre Oracle,
Rablais vous y conduira,
Sans vous donner la torture ;
Et Frere Jean vous dira :
» Consultez sur l'aventure
». Des gens de cette nature
» La Sybille de (3) Pansoust.
Mais Dieux ! où vais-je me mettre ?
Phébus même Forge-metre

(1) *Massorets*, Interprêtes & Glossateurs entre les Hébreux.

(2) *Vous voulez ouir un Oracle.*

(3) C'étoit une Dame de Pansoust, proche Chinon, qui ne fut point mariée, & ne vouloit point l'être, laquelle néanmoins étoit conviée de le faire par ses amis pendant qu'elle fut en age de cela : elle mourut fort agée. *Alphabet de Rabelais.*

N'oseroit pas se promettre
De trouver de rime en *oust.*

Ainsi brisons là. Cependant je n'ai pas oublié que je me suis obligé de vous apprendre la réponse de l'Oracle de la Sybille de Pansoust. Pasques (1) de Solles ! la voilà telle qu'elle l'a rendue.

Lorsqu'on mangera melons,
Que figues seront venues,
Verrez Neustriens gloutons,
Au milieu de vos repues,
Soudainement apparoir ;
Et débarquer dans Lutece
Cil que la sainte Paresse
Retenoit dans son manoir.

Vous savez à présent que répondre à ceux qui vous demanderont quand je reviendrai.

Vous voulez bien que j'embrasse
Les la Fares, les Courtins,
Et qu'autant ici j'en fasse
A tous Messieurs les Sonnings.

Ils sont trop aimables pour ne les pas mettre au pluriel, & ce n'est pas assez qu'il n'y en ait qu'un de chaque espece.

---

(1) *Jurement de Panurge.*

LETTRE A M. ROUSSEAU,

Sur la Direction que M. de Chamillart *lui avoit donnée dans les Finances, à Fontainebleau, en 1707.*

Qu'avec plaisir du Parnasse
Je te vois descendre au Bureau !
Dans un an, qu'il sera beau
Voir le Nourrisson d'Horace
Dresser état, bordereau,
Et tirer de place en place !
La Fortune en ses changemens
Semble à ses aveuglemens
Mêler quelque connoissance ;
Car mon amitié dès long-temps
Ne voit qu'avec impatience
Qu'il ne manque à tes agrémens,
Rousseau, qu'un peu plus d'abondance ;
Mais il est honteux à la France
Que ton esprit & tes talens
Ne la doivent qu'à la Finance.
Jouis, quoi qu'il en soit, de ta félicité :
Mais sur-tout que la soif d'augmenter ta chevance

Ne te dérobe pas à ton oisiveté;
Et souviens-toi que la Richesse
Que donne l'assiduité,
Ne vaut pas la sainte Paresse
Qu'un sage Libertin professe
Avec joyeuse pauvreté.
Ainsi sans changer de maxime,
Suis exactement le régime,
Où la Fare & moi t'avons mis.
Fais lever matin tes Commis;
Pour toi, passe les nuits à table,
Entre Bacchus & tes amis.
Sans quitter ce train que tu pris,
Moins utile que délectable,
Tu verras pourtant de louis
Une quantité raisonnable,
Faire d'un (1) Poëte aimable
Un Bourvalais à juste prix.
Dans cette douce espérance
Qu'en conçoit déja mon cœur,
Adieu, Monsieur le Directeur;
Non Directeur de consciences,
Dont je suis bien moins serviteur
Que d'un Directeur de Finances.

---

(1) *Faire d'un Poëte agréable.*

Dans nos trois manuscrits, ce Vers est de trois pieds & demi, ainsi qu'on le voit dans le texte.

RÉPONSE
DE M. ROUSSEAU.

PAR tes conſeils & ton exemple
Ce que j'ai de vertu fut trop bien cimenté,
Cher Abbé, dans la pureté
Des innocens banquets du Temple :
De raiſon & de fermeté,
J'ai fait une moiſſon trop ample,
Pour être jamais infeſté
D'une ſordide avidité.
Quelle honte, bon Dieu ! quel ſcandale au Parnaſſe
De voir un de ſes Candidats
Employer la plume d'Horace
A liquider un compte, ou dreſſer des états !
J'ai vu, diroit Marot, en faiſant la grimace,
J'ai vu l'Eleve de Clio
Sedentem in telonio,
Calculer, (1) ſupputer, nombrer, chiffrer, rabattre,
Et dans les intérêts d'un prêt au denier quatre,
Renchérir ſur Amonio.

---

(1) *Je l'ai vû calculer, nombrer, chiffrer, rabattre,*
Et d'un produit au denier quatre
Diſcourir mieux qu'Amonio.

Dure, dure plutôt l'honorable indigence
Dont j'ai ſi long-temps eſſayé.
Je ſais quel eſt le prix d'une honnête abondance
Que ſuit la joie & l'innocence;
Et qu'un Philoſophe étayé
D'un peu de richeſſe & d'aiſance,
Dans le chemin de Sapience
Marche plus ferme de moitié.
Mais j'aime mieux un Sage à pied,
Content de ſon indépendance,
Qu'un Riche indignement noyé
Dans une ſervile opulence,
Qui ſacrifiant tout, honneur, joie, amitié,
Au ſoin d'augmenter ſa finance,
Eſt lui-même ſacrifié
A des biens, dont jamais il n'a la jouiſſance.
Nourri par Apollon, cultivé par tes ſoins,
Cher Abbé, ne crains pas que je me timpaniſe
Par l'odieuſe convoitiſe
D'un bien plus grand que mes beſoins.
Une ame libre & dégagée
Des préjugés contagieux,
Une fortune un peu rangée,
Un corps ſain, un eſprit joyeux,
Et quelque Proſe mêlangée
De Vers badins ou ſérieux,
Me feront trouver l'apogée
De la félicité des Dieux.

C'eſt par ces maximes qu'ignore
Tout riche Juif, Arabe ou More,
Que j'ai ſu plaire dès long-temps
A des Protecteurs que j'honore,
Et c'eſt ainſi que je prétends
Trouver l'art de leur plaire encore.
C'eſt dans ce bon eſprit Gaulois
Que le gentil Maître François
Appelle Pantagruéliſme,
Q'u'à Neuilly la Fare & Sonning
Puiſent cet enjoûment benin
Dont (1) ſe forme leur Atticiſme.
Abbé, c'eſt-là le Catéchiſme
Que les Muſes m'ont enſeigné;
Et voilà le vrai Quiétiſme
Que Rome n'a point condamné.

(1) *Qui compoſe leur Atticiſme.*



LETTRE

DE

M. LE COMTE D'HAMILTON,

Sous le nom de Madame la Comteſſe DE STAFFORD (1), *qui m'avoit dit qu'elle haïſſoit mortellement les Vers.*

Vous allez être dans un bel étonnement, non-ſeulement de ce que je vous écris, mais de ce que je fais des Vers pour vous. Il ne tiendroit qu'à moi de vous dire, que n'ayant pu vous laiſſer dans l'erreur où vous êtes de mon averſion pour la Poëſie, j'ai voulu me juſtifier par une preuve convaincante du contraire ; mais j'ai trop de ſincérité pour ne vous pas avouer que j'avois tant vu de miſérables Vers ſur toutes ſortes de ſujets, que je déſeſpérois d'en voir jamais de bons, & que j'avois pris le parti de renoncer à cette lecture : eh ! comment n'y aurois-je pas renoncé ? Vous êtes ſi rétif, quand il eſt queſtion des vôtres, qu'il faut être de S. Maur ou de l'Hôtel de Bouillon, pour avoir le plaiſir d'en

(2) Les mots qui ſuivent ne ſont pas dans S. Marc.

voir. Cependant vous me voyez raccommodée avec la Poëſie tout d'un coup; & voici de quelle maniere. Je m'étois miſe à rêver, il y a trois ou quatre jours, dans l'endroit le plus écarté du jardin, lorſque je vis ſubitement paroître une figure qui me ſurprit d'abord. Son habillement ne convenoit point aux lieux où nous étions : cependant je crus la reconnoître ; & dans le temps que j'ouvrois la bouche pour lui demander ce qu'elle faiſoit à Pontcallier dans ſon habit d'Opéra :

Non, je ne ſuis point la Maupin,
Dit-elle ; je ſuis cette Muſe,
Qui pour le Berger Flammarin
Fit rimer l'illuſtre la Suze.

Fi, Mademoiſelle, ou qui que vous ſoyez, lui dis-je! retirez-vous, s'il vous plaît, avec vos Elégies éternelles & ces longues fadeurs dont . . . Quoi ! Madame, dit-elle, en m'interrompant, ſon exemple ne vous donne point d'émulation Vous avez plus d'eſprit qu'il n'en faut pour vous ſignaler ſur les traces des Saphos modernes dont les Ecrits rempliſſent depuis peu vos Théâtres (1),

(1) On avoit alors repréſenté des Pieces de Madame Deshoulieres, de Mademoiſelle Bernard, de Madame de Gomès, de Madame de Saintonge, & de l'Abbé Pellegrin, ſous le nom de Madame Barbier. *Note de S. Marc.*

ſont les délices des Princes & des Princeſſes le plus éclairés, & qui, de l'aveu d'une célebre Académie, remportent le prix de tous les Vers (1) Imitez-les ; allez a l'immortalité par la même route je vous réponds du ſuccès.

Qui moi ! je ſerois de ces Folles,
Lui dis-je, qui par l'Univers
Sement leurs caprices divers
Dans un tas d'Ouvrages frivoles;
Et qui, rimant quelques paroles
Où le bon ſens eſt à l'envers,
S'imaginent faire des Vers?
Vous ne ſavez ce que vous faites,
Vous, & votre Maître Apollon,
De donner cours à leurs Sornettes.
Paſſe encore pour des Chanſonnettes;
On peut les ſouffrir ſur ce ton :
Mais que le Cothurne en cornettes
Retentiſſe au ſacré Vallon !

(2) Mademoiſelle Deshoulieres remporta le prix de Poéſie à l'Académie Françoiſe en 1687, & Mademoiſelle Bernard en 1691, 1693 & 1697. Cette derniere avoit auſſi remporté trois prix à l'Académie des Jeux Floraux; mais on peut légitimement douter que les fleurs de Toulouſe faſſent beaucoup d'honneur. Je ne connois que Marſeille, où l'on couronne de plus mauvaiſes Pieces. *Note de S. Marc.*

Vous (1) ne ſavez ce que vous faites,
Vous, & votre Maître Apollon.

Je vis bien que la liberté que je prenois, déplaiſoit à la Muſe. Je ne ſais même ſi elle ne fut point tenté de m'abandonner à mon ignorance; mais comme ces ſortes de Déeſſes ne veulent pas avoir le démenti dans ce qu'elles entreprennent, elle me préſenta du papier, de l'encre; & m'ayant mis la plume à la main, malgré toute ma réſiſtance, voici ce qu'elle me dit:

A mes ordres il faut ſe rendre;
Ecrivez (2), vous réuſſirez.
Je ſuis ici pour vous apprendre
Du Parnaſſe tous les ſecrets.
L'amuſement a des attraits;
Et pour peu qu'on ait l'eſprit tendre,
On fait des Vers à peu de frais.
Vous avez beau vous en défendre,
Bon gré (3), malgré vous en ferez:
Mais, dans quelque lieu qu'il puiſſe être,
Sur vos Vers conſultez Chaulieu;
Il vous redreſſera peut-être,

---

(1) Ces deux Vers ſont tranſpoſés dans S. Marc.
(2) Ce Vers manque dans S. Marc.
(3) *Vous en ferez avec ſuccès.*
Nos manuſcrits portent tous la leçon du texte.

Car il a les talens du Dieu
Qui des Poëtes eſt le Maître.

Vous voyez mes inſtructions, & la néceſſité où je ſuis de m'adreſſer à vous : ainſi j'eſpere que vous voudrez bien m'écrire pour me former au bon goût des Vers. Je vous en demande inſtamment, Monſieur, & je vous prie de croire que je ſuis,

la Comteſſe DE STAFFORD.

A Pontcallier le 23 Juin 1704.



RÉPONSE
A
MADAME LA COMTESSE
DE STAFFORD.

AVEZ-vous bien le courage, Madame, de me demander des Vers, vous qui d'un ſeul mot m'avez fait renoncer à en faire de mes jours, en m'apprenant que vous les haïſſez mortellement, & que jamais vous ne choiſiſſez cette lecture pour vous amuſer ?

Semblable à cette parole
Qui débrouilla le cahos,
Lâcha les Enfans d'Eole,
Et fonda le Mont Athos;
Un mot a glacé ma veine,
Et fait tarir la fontaine
Dont ſous ces beaux arbres verds,
Il faut boire à taſſe pleine
Quand on veut faire des Vers.
Ce mot a fait d'abord diſparoître à ma vue
Ce Mont, & ſon double ſommet

Qui se (1) va cacher dans la nue,
Et sur qui Virgile dormoit.
Pour ces neuf vieilles Précieuses,
Qui, malgré l'or de leurs haillons,
Ne furent jamais que des gueuses,
J'ai renvoyé ces malheureuses
Troquer avec des Revendeuses
Leur Cothurne & leurs guenillons.

Vous vous étonnerez peut-être
Que ces merveilleux changemens
Ne coûtent à vos agrémens
Que le temps de faire connoître
Ce que vous choisissez pour vos amusemens;
Mais vous seriez moins étonnée,
Et vous en (2) penseriez bien mieux,
Si, comme moi persuadée,
Vous saviez, comme moi, le pouvoir de vos yeux.

Avec cette façon de penser, & de la maniere dont je viens de traiter ces pauvres Muses à qui je sacrifiois, avant que j'eusse eu l'honneur de vous voir, vous croyez bien que ce n'est pas moi qui ai fait ces Vers : il falloit en mettre quelques-uns dans une Lettre, pour répondre à celles que

(1) *Qui s'alloit cacher dans la nue.*

(2) *Et vous en jugerez bien mieux.*

vous m'avez fait l'honneur de m'écrire. J'ai envoyé chercher au coin de la rue un garçon Poëte, qui copioit mes Vers autrefois, quand j'en faisois; & comme les méchantes choses se retiennent aisément, il a appris par malheur à en faire. Vous verrez même bien que c'est lui qui a fait ceux que vous venez de lire.

Pour moi, dont la métamorphose
Me rend, graces à vous, à la simplicité;
Je vais désormais de la Prose
Emprunter la naïveté,
Pour mêler avec autre chose
Quelque galante vérité.

Fille d'une illustre Comtesse (1)
Qui sut par de si doux accords,
Allier aux graces du corps
La force de l'esprit, & la délicatesse;
Vous n'aurez jamais besoin
De Muse qui vous anime,
Ni qu'Apollon prenne soin
De vour montrer le sublime;
Car vous trouverez chez (1) vous

(1) La Comtesse de Gramont, sœur du Comte Antoine Hamilton, & femme du célebre Comte de Gramont. *S. Marc.*

(2) *Car vous trouverez sur-tout.*

Dans un Oncle fort aimable (1),
Un Maître plus que capable
De vous former au bon goût.

LETTRE
A
MADAME LA COMTESSE DE STAFFORD,

Pour la prier de me venir voir pendant ma goutte, en Juin 1704

Si vos yeux ont eu le pouvoir
De m'empêcher d'être Poëte,
Daignez un jour me venir voir,
Vous rendrez ma ſanté parfaite.

Malade en état ſi piteux,
Direz-vous, eſt inguériſſable ;
Et puis, que faire d'un goutteux ?
Sa foibleſſe eſt mal incurable.

(1) Le Comte Antoine Hamilton, que ſes Ouvrages rendent digne du compliment qu'il reçoit ici. *Note de S. Marc.*

Malgré ces beaux raiſonnemens,
Reſpectez cette infortunée,
En faveur d'illuſtres parens
Dont elle a l'honneur d'être née.

La Déeſſe de la Beauté
Ne dédaigne d'être ſa mere;
Le pere de la Volupté,
Bacchus en veut bien être pere.

Cependant je meurs de douleur
Malgré ſa généalogie;
Et maudis cet excès d'honneur
Qui de ſi près aux Dieux m'allie.

Ah! quelle réputation
Vous donnera cure ſi belle?
Au Saint où j'ai dévotion,
Je donne une vogue nouvelle.

Chacun à vous s'adreſſera:
Votre autel paré de (1) guirlande
Chaque jour de fête ſera
Chargé de mainte belle offrande.

Pour votre bonheur, guériſſez-moi;
Ne trompez pas mon eſpérance:

(1) . . . . *Paré de guirlandes,*
Chaque jour de fête ſera
Chargé d'un grand nombre d'offrandes.

J'ai mis toute ma confiance
En (1) vos yeux noirs à qui j'ai foi.

Que (2) si n'y peuvent réussir,
Du moins me donneront ce mal tant agréable,
Ce mal si doux, plus incurable
Que celui qui me fait souffrir;
Et j'aurai lors un mal aimable
Dont je ne voudrai plus guérir.

---

(1) *A vos yeux noirs à qui j'ai foi.*

Chaulieu avoit mis d'abord *en vos yeux noirs*; il y a substitué *des yeux bleus*, & enfin de *beaux yeux*. On va voir par la Réponse de Madame de Stafford, la raison de tous ces changemens, & pourquoi nous avons adopté la premiere leçon.

(2) *Que s'ils n'y peuvent réussir,*
Au moins me donneront. . . .



RÉPONSE

DE

M. LE COMTE D'HAMILTON,

AU NOM

DE MADAME DE STAFFORD.

Vos Vers ne ſont pas faits pour attirer la compaſſion : on (1) n'a pas l'eſprit aſſez libre pour le tour agréable que vous leur donnez ; dans l'état ſouffreteux où ils vous repréſentent, on n'a pas envie (2) de rire ; & la propoſition qu'ils me font de votre part, me fait ſouvenir de ce vieux conte.

Un Lion, Prince cauteleux,
Se renfermant dans ſa taniere,
Se mit au lit, fit le goutteux :
De ſes Sujets d'abord la populace entiere,
Pour ſa ſanté fit publique priere,
Et je ne ſais combien de vœux ;
Mais comme c'étoit la maniere
D'être alors fort reſpectueux,

(1) *Peut-on avoir l'eſprit aſſez libre. . . .*
(2) *On n'a pas envie d'écrire. . . .*

Sur-tout envers bête ſi fiere,
Ses Sujets ſe tinrent chez eux.
Leur reſpect cependant & cette humble habitude
Ne tournant pas à ſon profit,
Il fit ſavoir, par un Édit,
Qu'il étoit dans la ſolitude;
Publia qu'il étoit permis
A Biches fraîches & dodues,
N'importe comme quoi vêtues,
De ſe rendre à ſa Cour avec tous leurs amis.
Vous ſavez le reſte du conte;
Comme on couroit à ſon appartement;
Et comme à cet empreſſement
Le Malade trouvoit ſon compte.

Mais, ſans égard à ce ſermon,
Comme je vous crois moins farouche
Et moins traître que ce Lion,
Votre piteux état me touche.
J'irai donc vous entretenir;
Mais s'il vous faut des yeux noirs pour guérir,
Les miens ſont d'une autre Province;
Et leur influence eſt trop mince
Pour vous empêcher de mourir.
En tout cas ſans façon vous me verrez venir:
En amour vous êtes bon Prince,
Et me laiſſerez revenir.

ÉPITRE

DE

M. LE COMTE D'HAMILTON,

A

M. LE COMTE DE GRAMONT.

HONNEUR des rives éloignées
Où Coriſande (1) vit le jour,
De Ménodore (2) heureux ſéjour,
D'où vos errantes Deſtinées
Semblent vous bannir ſans retour;
Et d'où l'aſtre du jour, paſſant les Pyrénées,
Voit tant de faces baſanées,
Et va finir ſon vaſte tour
Devers les Isles fortunées :
Vous qui, dans une auguſte Cour,
Fameux depuis maintes années,
Sans prendre aucun mauvais détour,

(1) Coriſande des Andoüains, aieule du Comte de Gramont. *Œuvres mêlées d'Hamilton.* 1731.

(2) Ou *Ménodaure*, un des ancêtres de la famille. *ibid.*

Avez ſignalé vos menées
Et dans la Guerre & dans l'Amour ;

C'eſt à vous, Monſieur, que cet Écrit s'adreſſe ; car à quel autre pourroit-il convenir ? Mais vous aurez de la peine à vous imaginer qui vous l'adreſſe, puiſqu'il n'eſt plus queſtion de nous, depuis des temps infinis, & qu'une longue abſence doit nous avoir effacés de votre ſouvenir. Cependant oſerions-nous un peu nous flatter que cela n'eſt pas ; puiſque

Vous n'oubliez jamais perſonne,
Témoin Dom Brice à Lérida,
Dona Raguez à Barcelonne,
Gaſpard Boniface à Bréda ;
Enfin Catalane & Gaſconne,
Depuis Bordeaux juſqu'à Bayonne,
De Perpignan à Puycerda,
Et nous, vos deux amis des bords de la Garonne.

C'eſt dans ces lieux écartés & paiſibles, que nous apprenons chaque jour, que vous êtes plus agréable, plus rare & plus merveilleux que jamais. Nos Voiſins, grands Nouvelliſtes, informés des vivacités dont on leur mande que vous ſurprenez la Cour, nous demandent ſi vous n'êtes pas le petit-fils de ce fameux Chevalier de Gramont, dont on lit tant de merveilles dans l'Hiſtoire des Guer-

res

res civiles. Indignés que votre caractere soit si peu connu dans des Provinces où votre nom l'est tant, nous avions formé le dessein de donner ici quelque idée de votre mérite ; mais qui sommes-nous pour l'entreprendre ? Médiocre pour le génie, & rouillés par une longue interruption de commerce avec la Cour, comment seroit-il possible que nous eussions ce goût & cette politesse, qui ne se trouvent point ailleurs, & qu'il faudroit pourtant trouver, pour bien parler de vous ? Car

Il ne faut pas un talent ordinaire,
Pour réussir dans une affaire
Où les talens succombent tous;
Et quelqu'empressement que l'on ait de vous plaire,
Dès qu'il faut écrire pour vous,
Le projet devient téméraire ;
Et des Campagnards, comme nous,
Sont bientôt réduits à se taire.

Ainsi nous ne songions plus qu'à ramasser tout ce que notre mémoire pourroit nous fournir des particularités de votre vie, pour les communiquer aux plus habiles des lieux où vous êtes ; mais le choix nous embarrassa. Tantôt nous voulions adresser nos Mémoires à l'Académie, persuadés qu'ayant autrefois soutenu des Theses de Logique, vous en savez assez pour être reçu dans cet illustre

Corps, & pour y être loué depuis les pieds jusqu'à la tête à votre réception. Tantôt nous voulions que, comme il n'y a pas d'apparence qu'il reste quelqu'un sur la terre, quand vous n'y serez plus, les Révérends Peres Massillon ou de la Rue vous entreprissent par avance; mais nous jugeâmes que le premier de ces partis ne convenoit point à votre caractere; & qu'à l'égard de l'autre, il étoit contre l'usage de vous envelopper tout vif dans les figures d'une Oraison funebre. Le fameux Despréaux s'offrit ensuite à notre imagination, & nous crûmes d'abord que c'étoit ce que nous cherchions; mais quelques momens de réflexion nous firent comprendre que ce n'étoit pas notre fait.

Des ouvrages d'esprit, arbitre souverain,
Il jouit en repos de sa premiere gloire;
Si du plus grand des Rois il travaille à l'Histoire,
Phébus est attentif à conduire sa main,
Et c'est l'unique soin des Filles de Mémoire.
Lui seul peut consacrer à l'immortalité
Un mérite comme le vôtre;
Mais sa Muse a toujours quelque malignité,
Et, vous caressant d'un côté,
Vous dévisageroit de l'autre.

L'expédient qui nous vint en tête après celui-là, fut de vous mettre tout de votre long dans le

Recueil (1) où l'on voit depuis peu cette belle Lettre de l'illustre Chef de votre Maison ; & voici l'adresse qu'on nous avoit donnée pour cela.

Non loin des superbes lambris
Qu'habitoient nos Rois à Paris,
Dans un certain recoin du Louvre,
Est un Bureau fécond, qui s'ouvre
A tous Auteurs, à tous Écrits,
A des Ouvrages de tout prix,
Sur-tout à ceux des beaux Esprits,
Quand par hazard il s'en découvre.
De ce lieu, chaque mois, sortent galans cahiers,
Où tous faiseurs de chansonnettes,
(Tendres héros de leurs quartiers)
Viennent en Vers familiers,
Usurper le nom de Poëtes;
Et, sur des tons irréguliers,
Montant chalumeaux & musettes,
Content champêtres amourettes,
Ou couronnent de vains lauriers
Des Écrivains, & des Guerriers
Qui sont inconnus aux Gazettes.
De ses atours capricieux
C'est là que l'Énigme se pare,
Met un masque mystérieux,

(1) Ce Recueil, dit Saint Marc, étoit le Mercure galant du sieur Donneau de Visé.

Et d'un voile mince & biſarre
Embarraſſant les Curieux,
Eſt toujours neuve, & jamais rare :
C'eſt là qu'on voit en vieux tranſports
Gémir nouvelles Élégies ;
Et là s'impriment tous les Morts,
Leurs éloges, leurs effigies,
Avec leurs généalogies,
Leurs dignités & leurs tréſors.

Nous vîmes bien qu'il n'y avoit pas moyen de vous inſérer dans un Recueil qui devoit être farci de tant d'autres choſes ; & toutes ces difficultés nous remirent enfin ſur nos premieres voies, réſolus, malgré notre inſuffiſance, de tenter l'aventure nous-mêmes, & d'appeller à notre ſecours deux hommes que nous n'avons pas l'honneur de connoître, mais dont quelques-uns des Ouvrages ſont parvenus juſqu'à nous ; & pour les engager par quelques petites honnêtetés, un de nous deux, & juſtement celui qui porte encore à l'oreille cette Perle que vous diſiez que ſa mere y avoit miſe par dévotion, ſe mit à les apoſtropher, comme vous allez voir.

O Vous, dont la facile veine
Enchante par d'heureux tranſports,
Tantôt les rives de la Seine,
Et tantôt la fertile plaine

Que la (1) Marne fuit de fes bords !
Quand vos chants ornés des tréfors
Du Parnaffe ou de l'Hypocrene,
Badinent pour quelque Climene ;
Ou quand imitant les accords
De Thalie ou de Melpomene,
Vous nous rendez les fameux Morts
De Rome & de l'antique Athène ;
La Fare, & vous, Abbé charmant,
Que Phébus de fon influence
Anime & foutient en rimant,
Donnez chacun dans une ftance
Quelque relief à ce fragment ;
Nous implorons votre affiftance.

A peine cette invocation fut-elle mife au net, que nous trouvâmes nos deux Mufes, Thalie & Melpomene, quelque peu déplacées, puifque ces Meffieurs ne paroiffoient avoir rien écrit qui fût de leur département. Cette réflexion nous embarraffoit ; & nous fongions au tour qu'il falloit donner à cet endroit de notre Ecrit, lorfque tout-à-coup parut, au milieu de la chambre où nous écrivions, une figure qui nous furprit fans nous effrayer ; car c'étoit celle de notre Philofophe, l'inimitable S. Evremont. Rien de tout ce tintamare, dont on annonce d'ordinaire l'arrivée

(1) S. Maur.

des Morts de conſéquence, n'avoit précédé ſon apparition.

L'on ne vit point trembler la Terre ;
Le Ciel reſta clair & ſerein ;
Point de murmure ſouterrein,
Et pas un ſeul coup de tonnerre.
Il n'étoit pas couvert de lambeaux mal couſus
Tels qu'étala, près de Philippe,
Le Spectre qui de nuit apparut à Brutus :
Il n'avoit point l'air de Laïus,
Qui ne portoit pour toute nippe
Qu'un petit manteau d'Emaüs,
Quand il vint accuſer Œdipe.
Il n'avoit rien du funeſte appareil
Que l'on croit voir à ces affreuſes ombres,
Qui ſortent des royaumes ſombres
Pour interrompre le ſommeil.

Tout cela nous fit voir qu'il n'avoit pas eu envie de nous faire peur ; car il s'étoit mis tout comme nous l'avions vu la premiere fois que vous nous procurâtes le plaiſir de ſa connoiſſance à Londres. C'étoit ce même air goguenard, mais un peu renfrogné ; & c'étoient les mêmes habits, qu'il avoit ſans doute gardés pour nous rendre cette viſite ; & afin que vous n'en doutiez pas,

Il avoit pris, pour ce voyage,
Sa calotte de maroquin ;

Et cette loupe à double étage,
Dont il ne vit jamais la fin,
Ornoit le haut de ſon viſage:
Bref, il parut dans l'équipage,
Où, chez la belle Mazarin,
Toujours paré du nom de ſage,
Il venoit noyer dans ſon vin
Les engourdiſſemens de l'âge,
Et rendoit chaque jour hommage
A l'éclat renaiſſant qui brilloit ſur ſon tein.

Comme il étoit arrivé ſans façon, il ſe mit entre nous ſans cérémonie; mais il ne put s'empêcher de ſourire du reſpect avec lequel nous éloignions nos ſieges d'auprès de lui, ſous prétexte de ne le pas incommoder. J'avois toujours entendu dire qu'il falloit interroger les gens de l'autre monde, pour les faire parler; mais il nous fit bientôt voir le contraire; & après avoir jetté les yeux ſur le papier que nous avions laiſſé ſur la table: J'approuve, dit-il, votre projet, & je viens vous donner quelques conſeils, pour vous aider à l'exécuter; mais je ne comprends pas le choix que vous faites de ces deux Meſſieurs pour vous aſſiſter. Je conviens qu'on ne peut écrire avec plus d'agrément, qu'ils font l'un & l'autre; mais ne voyez-vous pas qu'ils ne font rien que par boutade, & que les ſujets qu'ils traitent, ſont auſſi extraordinaires que le caprice qui les entraîne?

L'un tendre, fidele & goutteux,
Se révoltant d'un air prophane
Contre l'anodine tiſane,
Et contre l'objet de ſes vœux,
Ne chante dans ſes Vers heureux
Que l'Inconſtance & la Tocane.
L'autre, d'un ſtyle gracieux,
Et digne des bords du Permeſſe,
Par mille traits ingénieux
Fait tout céder à la Pareſſe;
Et de l'indolente Moleſſe,
Vante le repos glorieux.

Laiſſez-les donc là, s'il vous plaît. Il importe peu que vous les ayez invoqués; ils n'en viendront pas plutôt à votre ſecours. Arrangez, du mieux que vous pourrez, les matieres que vous alliez raſſembler pour d'autres: ne vous embarraſſez ni de l'ordre des temps, ni de celui des événemens. Je vous conſeillerois au contraire d'avoir pour objet principal les dernieres années de celui pour qui vous écrivez; puiſque les premieres ſont trop éloignées pour pouvoir en rapprocher les aventures jusqu'au temps où vous êtes. Faites quelques remarques, mais courtes & légeres, ſur la réſolution qu'il a priſe de ne point mourir, & ſur le pouvoir qu'il paroît avoir de l'exécuter.

Son trépas, par lui ſeul tant de fois retardé,

Eſt un miracle que l'envie
D'un œil jaloux n'a jamais regardé;
Mais de tant de ſecrets qu'à ſa gloire il publie,
Celui d'éterniſer ſa vie
Eſt l'unique ſecret qu'il ait jamais gardé.

Ne vous allez pas embarraſſer l'eſprit à chercher des ornemens ou des tours d'éloquence, pour tracer ſon caractere; cela ſentiroit le panégyrique, & ce ſera aſſez le louer. que de le peindre au naturel. Gardez-vous bien de vouloir rendre ſes récits ou ſes bons mots; le ſujet eſt trop grand pour vous. Tâchez ſeulement, en parlant de ſes aventures, de donner des couleurs à ſes défauts, & du relief à ſes vertus.

C'eſt ainſi qu'autrefois par des routes faciles
A l'immortalité j'élevois mon Héros;
Pour vous, peignez d'abord en gros
Cent Beautés à ſes vœux dociles;
Faites-le voir ſuivant en tous lieux les drapeaux
D'un Guerrier égal aux Achilles:
Qu'au milieu de la paix, ennemi du repos,
Il donne des leçons utiles
Aux Courtiſans les plus habiles;
Et, toujours actif à propos,
Sans leurs empreſſemens ſerviles,
Qu'il efface tous leurs travaux;
Que vos pinceaux enfin, en nouveaux traits fertiles
Le faſſent voir, en différens tableaux,

Tyran des Fâcheux & des Sots,
Hiſtorien d'Amour & des Guerres civiles,
Recueil vivant d'antiques Vaudevilles,
Redoutable par ſes complots
Aux Amans heureux & tranquilles;
Déſolateur de ſes Rivaux;
Fléau des diſcours inutiles;
Agréable & vif en propos;
Célebre diſeur de bons mots,
Et ſur-tout grand preneur de Villes.
N'oubliez pas le cheval (1) bl nc,
Sur lequel ſoutenant téméraire menace,
Il parut inopinément
Vers les campagnes de l'Alſace,
Aux yeux d'un Prince triomphant.
Dites par quel enchantement,
Par quelle adreſſe ou quelle audace,
En dépit du vieux Saint Alban,
Et d'Arlington, & d'Holiface,
Et d'une Nymphe encore à ſéduiſante face,
Il enleva le (2) Bouquingan.

---

(1) Il avoit promis à Monſeigneur le Dauphin qui commandoit l'Armée d'Alſace, qu'il le verroi arriver ſur un cheval blanc, avant la fin de la Campagne. *Note tirée des Œuvres d'Hamilton.*

(2) Il perſuada au Duc de Bouquingan de paſſer en France avec lui, pour rompre la triple Alliance, malgré les efforts que les Miniſtres d'Angleterre

Contez ces faits tout uniment :
Gens comme vous n'auroient pas bonne grace
A s'élever insolemment ;
Et ce n'est pas toujours au sommet du Parnasse
Que l'on chante avec agrément.
Que par un tour aisé chaque récit s'explique ;
Suivez la Nature de près ;
Et dans les Vers que vous ferez (1),
Du misérable prosaïque ,
Et du style trop poétique,
Evitez l'un & l'autre excès.
N'adorez point les goûts de la vogue publique ;
Mais ne les condamnez jamais.
Il est un lieu près du Marais ,
Où depuis quelque temps le genre Marotique
Se renouvelle avec succès ;
Empruntez les nouveaux attraits
Que l'on trouve à son air antique :
De Ronsard ou de Rabelais
Instruisez-vous dans la boutique ;
Il ne faut que cinq ou six traits

ci-dessus nommés, & la Comtesse de Shrensbery firent pour l'en empêcher ; ledit Bouquingan étoit alors Favori de Charles II. *ibid.*

(1) *Et dans les Vers, sans trop d'apprêts.* S. Marc. *Et que pour chaque Vers la Rime faite exprès.* Œuv. d'Ham.

D'un langage obſcur & gothique
Pour divertir à peu de frais.

Nous l'aſſurâmes que nous tâcherions de profiter de ce dernier avis ; mais que celui de ne pas tomber dans la verſification rampante, nous paroiſſoit plus difficile à ſuivre. Encore une fois, dit-il, faites de votre mieux. On aura quelque indulgence pour des gens qui écrivent pour le Comte de Gramont. En tout cas, vous n'êtes gueres connus que de lui ; &, ſelon les apparences, ce que vous allez faire ne donnera pas au Public une grande envie de vous connoître. Finiſſons cette viſite, pourſuivit-il, & faites connoître à mon Héros, par les ſouhaits que je vais faire, que je m'intéreſſe toujours pour lui.

Que de ſes jours nombreux l'immuable Deſtin
D'un eſprit éternel ſoutienne encor les charmes ;
Qu'il dorme un peu plus le matin ;
Qu'il renonce à jamais au tumulte des armes,
Et que le Pere Sèraphin,
Toujours ſur de fauſſes allarmes,
Le vienne exhorter à ſa fin,
Et que ce ſoit toujours en vain !
Qu'abandonné du Médecin,
La Cour pour lui verſe des larmes !
Par ſes ſoins redoublés, que le Roi convaincu
Qu'il ne vit plus que pour le ſuivre,

Puiſſe apprendre de lui l'heureux art de revivre,
Après avoir auſſi long-temps vécu !

A tant ſe tut le Normand philoſophe,
De ſon temps gentil Clerc, ains gaudiſſeur juré,
Et que pieça, dit-on, avïez pour tout Curé,
Mais dont prônes meshui pas ne ſont de l'étoffe
D'un Paſteur enſépulturé.
Or s'en partit revoir l'acointe bande
D'amis féals qu'en l'autre monde avez.
Jà n'eſt métier qu'illec il vous attende :
Si ne dira pourquoi celle légende ;
Trop mieux que nous la raiſon en ſavez.
Que ſi, dans cinquante ans, ſans être grain malade,
Force vous eſt pourtant à la parfin
Sur lit géſir en piteuſe parade,
Et vers les Morts prendre votre chemin,
A donc verrez maint & maint camarade,
Qui, menant fête & moult joyeux Hutin,
A grand randon vous feront accolade.
Là trouverez Meſſire Benſerade,
Le preux Chapelle, & Maître Chapelain,
Les Demoizels Voiture & Sarrazin ;
Et cil (1), qui Chanſon ne Ballade
Onc ne rima ſans hanap de bon vin.
Adieu, Seigneur, qui jadis par le monde

---

(1) S. Amant.

Fin ne mettiez d'aimer ou batailler ;
Roide joûteur, & courtois Chevalier,
Assez devant les guerres de la Fronde ;
Si revenez ès bords de la Gironde
En coche clos, & sans vous travailler,
Verrez Châtel sis à dextre de l'onde,
Qui perron n'a ne superbe escalier,
Mais dont fossez ont eau claire & profonde ;
Là demeurons ; veuillez ne l'oublier.

Souvenez-vous-en donc, s'il vous plaît, Monsieur, si par hazard l'envie vous prend de revoir votre belle maison de Semeac. En attendant, trouvez bon que nous finissions cette longue Lettre. Nous avons eu beau changer de style & de langage, pour en faire quelque chose, vous voyez combien nous sommes restés au-dessous de notre sujet. Il faudroit, pour y réussir, que celui que nos fictions viennent de ressusciter, fût encore parmi les vivans ; mais

Il n'est plus de S. Evremont ;
Et ce Chroniqueur agréable
Du sérieux & de la Fable,
Ce Favori du sacré Mont,
N'a pu trouver le Cocyte guéable ;
Et de ce fleuve redoutable
Le retour n'est permis qu'au Comte de Gramont (1)

---

(1) S. Marc n'est pas plus exact ici que par-tout

LETTRE

A

M. LE COMTE D'HAMILTON,

Qui nous avoit été mêler, M. de la Fare & moi, assez mal-à-propos dans une Lettre écrite à M. le Comte de Gramont, sous le nom de deux Gentilshommes de campagne, Gascons; Lettre qui effectivement sentoit fort le Campagnard (1).

Nous vous devons un compliment,
Pour nous avoir sur le Parnasse

---

ailleurs; mais nous nous dispensons de le suivre, dans une Piece qui n'est pas de notre Poëte, & que l'on n'imprime ici, que parce qu'elle est dans nos manuscrits.

(1) Le titre est ainsi dans S. Marc. *A M. le Comte Hamilton, en remerciement des louanges qu'il avoit données à l'Auteur, dans sa Lettre au Comte de Gramont.* Assurément rien ne se ressemble moins que ces deux titres, & celui-ci n'a jamais été de Chaulieu.

Accordé ſi bénignement
Une très-honorable place ;
Mais très-bien nous ſerions paſſés
Des brocards qu'avec la fleurette
Votre Muſe, en fine coquette,
Tout doucement nous a gliſſés.
Bien loin d'en être courroucés,
C'eſt peu pour une Muſe Angloiſe
Qu'un léger petit coup de dent ;
Elle qui, ne vous en déplaiſe,
Aime le carnage & le ſang.
Sur la Thamiſe, Melpomene
Ne veut qu'horreur & que combats ;
Et la cruelle ne craint pas
Souvent d'enſanglanter la ſcene.
Pour vous, dont le cœur amolli,
Par les doux accords de Thalie,
Nous (1) fait voir un eſprit poli
Dans les vallons de Theſſalie ;
Sous ces beaux arbres toujours verds,
Vous apprîtes, dès votre enfance,
Et l'harmonie & la cadence
Du Dieu qui nous dicte les Vers (2).
Mais c'eſt peu d'une politeſſe,

(1) *Nous découvre un eſprit poli.*
(2) *Du Dieu qui vous dicte ces Vers.*

Qui pourroit empêcher la Grece
De regretter Anacréon;
Vous ſavez, ſur un plus haut ton,
Faire leçons de politique,
Et plus ſagement que Platon,
Etablir une République.
Je ſais quelles ſeroient ſes loix;
Mais laiſſons la Choſe publique
A traiter pour une autre fois,
Et treve de panégyrique.

Souvenez-vous bien ſeulement
Que devez à Maître Clément
Réparation authentique,
Pour avoir fort injuſtement
Traité ſa Muſe de Gothique;
Elle qui, dans ſon enjouement,
Sans être obſcure ni cauſtique,
Sauroit bien faire une réplique
Aux rébus de vos Campagnards,
Qu'on voit, à leur ſtyle ruſtique,
N'avoir rien lu que des Ronſards:
Jamais rien de ce badinage
De Chapelle & de Sarrazin,
Qui répandoit ſur leur Ouvrage
Tout ce qu'ils eurent de divin.
Pour moi, de mon libertinage
Qui toujours ai fait vanité,

Dans des Vers qui m'ont peu coûté,
J'ai (1) quelquefois ſur ma muſette
Chanté les Amours & le Vin;
Et ſi j'étois moins libertin,
Je ſerois plus mauvais Poëte.

---

(1) *Quand Phébus m'a mis en goguette*
J'ai chanté l'Amour & le Vin.

Ces Vers de Saint Marc ne ſont dans aucun de nos manuſcrits.



ÉPITRE (1)

A

S. A. S. MONSEIGNEUR LE DUC DE VENDOSME,

Sur la Charge de Général des Galeres que le Roi lui donna en 1694.

VENDÔME, malgré moi je cede aux doux tranſports
Du Dieu des Vers qui m'anime ;
Et je ſens, malgré mes efforts,
Que d'une involontaire rime
Ce Dieu va former les accords.
Maïs, Prince, combien la Proſe
Modeſte & ſans ornement,
Qui de tes faits ſimplement
Raconteroit quelque choſe,
Te loueroit plus dignement !
N'eſt-ce pas vouloir d'un ſonge
Tirer des réalités,
Qu'emprunter les vanités

(2) Cette Epitre eſt encore une Ode, ſelon S. Marc.

Du langage du menſonge
Pour te dire des vérités ?

Laiſſons à la Renommée
Publier tes actions,
Qui paroîtroient fictions,
Si tu n'avois dans l'Armée
Par Naſſau même animée,
Pour témoins vingt Nations.
Cette légere Déeſſe
Dès Althénem ſuit tes pas :
Elle a chanté ta ſageſſe,
Ton ſang-froid dans les combats ;
A Stinkerque elle a pu dire
Juſques où fut ton ardeur,
Et ce que doit notre Empire
A ton bras & ta valeur.

C'eſt elle qui dans les airs
Pour toi déployant ſes aîles,
Porte tes grandeurs nouvelles
Aux deux bouts de l'Univers ;
Qui, planant ſur la Marſaille,
Te vit à cette bataille
Couvrir de Morts les ſillons,
Où, dans un étroit paſſage,
S'oppoſoient à ton courage
Les plus épais bataillons.

Mais non : c'eſt plutôt aux hommes,

C'eſt à tous tant que nous ſommes,
Qui reſſentons ta bonté,
D'aller publiant ſans ceſſe
Quel air haut, quelle nobleſſe
Brille en ta ſimplicité;
De quel prix ineſtimable
Pour nous eſt un Prince aimable
Qui ſait accorder ſi bien,
Loin de toute fierté vaine
Aux talens d'un Capitaine
Les vertus d'un Citoyen.

Quoi donc! le Dieu qui m'enflamme,
Et qui, bien ou mal, m'apprit
L'art de louer ta grande ame,
Ne dit rien de ton eſprit!
Loin, d'un ſi rare avantage,
De faire un brillant uſage,
Dans un ſimple badinage
Tu te plais à l'oublier;
Et je croirois faire un crime
Tout grand qu'il eſt, tout ſublime,
D'oſer l'aller publier.

Mais où ſuis-je! quelle yvreſſe
Hors de moi m'a tranſporté?
Quel bruit! quel cri d'allégreſſe,
Sur l'aîle des vents porté
Vient de frapper mon oreille!

Je vois du Port de Marſeille
Tout le pompeux appareil,
Et nos Galeres parées
Faire briller au Soleil
Leurs magnifiques livrées.
J'entends ces Reines des mers,
Des cris de mille coupables,
Et des voix des miſérables
Former de charmans concerts.
Je le vois; ſur ſa Galere
Ce Général eſt monté;
Déjà ſon humanité
Dans le ſein de la miſere
Fait renaître la gaieté:
Ce demi-Dieu ſecourable
Vient dans un ſéjour affreux,
D'un arrêt irrévocable
Conſoler ces malheureux,
Sûrs que ſon cœur pitoyable
De leurs maux ſe touchera;
Et que ſenſible à leurs peines,
Ne pouvant briſer leurs chaînes
Sa main les relâchera.

Fuyez, Galere d'Eſpagne,
Déſormais loin de ces bords;
Allez cacher dans vos Ports
La peur qui vous accompagne:
Vendôme s'en va ſur vous

Bientôt lancer ce tonnerre,
Dont tant de fois ſur la terre
Il lui fit ſentir les coups;
Et je vois déjà Neptune
Qui, pour plaire à Jupiter,
T'offre avec lui de concert
Son trident & ſa fortune.

Ainſi, par la bienveillance
De ce grand Roi des François,
Qui déjà deſſous tes loix
Avoit remis la Provence,
Tu vois croître ta puiſſance;
Et l'un & l'autre Élément,
Charmé de ſon eſclavage,
Se diſputer l'avantage
D'obéir aveuglément.

D'une telle confiance,
Mon Prince, connois le prix;
C'eſt l'effet de la prudence,
De la bonté de Louis:
Ton Roi ſait pour ſa perſonne
Quel eſt ton attachement;
Qu'en lui, tu crois la Couronne
Faire ſon moindre agrément;
Pour l'État quel eſt ton zèle;
Et d'un Sujet ſi fidèle
Il connoît le dévouement;

Et c'est cette connoissance
Qui seule fait ton bonheur ;
Et la seule récompense
Qui pourroit flatter ton cœur (1).

---

(1) Nous avons cru devoir nous dispenser de relever les différences de la leçon de Chaulieu d'avec celle de S. Marc. Cela nous eût menés trop loin. Nous nous contenterons de dire, que nos manuscrits ne nous fournissent presque jamais aucun des Vers que cet Editeur nous donne comme de Chaulieu.



ÉPITHALAME (1)

Sur le mariage de S. A. S. Monſeigneur le Duc DE VENDÔME, *avec Mademoiſelle* D'ENGUIEN, *en 1710.*

PRÈS de Sceaux ſur la fin du jour
L'Amour rencontra l'Hyménée:
Bon jour, frere, lui dit l'Amour;
D'où venez-vous, de fleurs la tête couronnée,
Avec ce nuptial atour?
Je viens de célébrer une grande journée;
D'unir d'illuſtres cœurs par les nœuds les plus doux.
Quoi donc, dit l'Amour en courroux,
Mépriſer ainſi ma puiſſance!
Eh! depuis quand oubliez-vous
Que c'eſt à ma ſeule préſence

(1) Chaulieu a fait à ce ſujet la Note ſuivante.

Ce petit mot de Satyre qui eſt dans cet Epithalame contre les Faiſeurs de Virelais & Ballades, a été fait pour Campiſtron, Secrétaire de M. de Vendôme, Académicien indigne, qui s'étoit aviſé de faire des Vers ſur le mariage de M. de Vendôme, très-plats & remplis de toutes les fadeurs des lieux communs.

Qu'Hymen doit tous ſes agrémens ;
Que ſans moi, point d'heureux momens ;
Que je traîne avec moi l'ardeur & la tendreſſe,
Les jeux, les ris & l'alégreſſe,
Et mille folâtres Amours ?

Où vas-tu, pauvre Enfant, chercher ces (1) vieux diſcours ?
Laiſſe ces lieux communs à tant de rimeurs fades,
Faiſeurs de Virelais (2), Chants royaux & Ballades ;
Qui, nous parlant toujours & de jeux & de ris,
De fadeurs & d'ennui font bâiller tout Paris :
Ce n'eſt pas ſur ce ton qu'on fait l'Épithalame
Du fils du grand Henri, de ſon illuſtre femme.
La fille de ces Dieux qui préſident ſur nous,
Porte mille tréſors en dot à ſon époux ;
Le cœur du grand Condé ; tout l'eſprit de ſon pere ;
La grandeur, la raiſon, les vertus de ſa mere.
Pour répondre à ces biens, l'époux de ſon côté,
Met un los immortel dans la communauté ;
Tous ces lauriers cueillis aux champs de dix batailles ;
Nos Ennemis forcés dans plus de cent murailles ;
Enfin tout l'éclat de ce nom

---

(1) *Ces vains diſcours.*

(2) Alluſion à un Virelai que Campiſtron avoit fait ſur ce mariage, & dont le refrain étoit :
O l'heureux coup que l'Amour vient de faire ! Note de S. Marc.

Dont, malgré l'Envie & (1) sa rage,
Retentit encor le rivage
De ce Fleuve orgueilleux où tomba Phaëton.

Nous le verrons bientôt, je (2) peux te le prédire
Entre nous autres Dieux qui perçons l'avenir,
Au seul bruit de son nom forcer à revenir
La Victoire égarée, au secours d'un Empire
Que lui seul pouvoit soutenir;
Et, franchissant les Pyrénées,
Rendre leur premiere vigueur
A ces Cohortes basanées,
De qui tant de fois la valeur,
France, suspendit ta grandeur
Et balança tes destinées.
Venir, voir, vaincre, abattre un Ennemi vainqueur,
Rendre à son Roi (3) chéri l'Espagne désolée,
Raffermir sur son front sa Couronne ébranlée,
Ne coûte que trois mois à peine à son grand cœur.
Pour en conserver la mémoire,
Philippe fait dresser un trophée à la gloire
De ce nouveau Cid, au-delà
De ces Colomnes si fameuses
Qu'Hercule jadis éleva
Pour actions moins glorieuses.

---

(1) *Et la rage.*
(2) *J'ose te le prédire.*
(3) *Rendre à son Roi l'Espagne désolée.*

Tu vois bien maintenant, Amour, qu'en telle affaire
Nous n'avons pas besoin de toi ni de ta Mere.
Gardez l'attirail qui vous suit
Pour quelque nôce du vulgaire ;
Va conter ces fagots à Paphos, à Cythere,
Adieu, bon soir, & bonne nuit.

ÉPITRE

A

M. LE MARQUIS DE LA FARE,

Qui m'avoit demandé mon portrait, en 1703 *

O toi, qui de mon ame es la chere moitié,
Toi, qui joins la délicatesse
Des sentimens de (1) ma Maîtresse
A la solidité d'une sûre amitié ;
La Fare, il faut bientôt que la Parque cruelle
Vienne rompre de si doux nœuds ;

---

* S. Marc qui convient que cette Epitre n'est pas dans son manuscrit, la date de 1713. La Fare étoit mort dans le courant de l'année précédente.

(1) *D'une Maîtresse.*

Et malgré nos cris & nos vœux,
Bientôt nous essuierons une absence éternelle.
Chaque jour je sens qu'à grands pas
J'entre dans ce sentier obscur & difficile,
Par (1) où j'irai dans peu là-bas
Rejoindre Catulle & Virgile.
Là, sous des berceaux toujours verds,
Assis à côté de Lesbie,
Je leur parlerai de tes Vers
Et de ton aimable génie.
Je leur raconterai comment
Tu recueillis si galamment
La Muse qu'ils avoient laissée;
Et comme elle fut sagement,
Par ta paresse autorisée,
Préférer avec agrément
Au tour brillant de la pensée
La vérité du sentiment;
Et l'exprimer si tendrement,
Que Tibulle encor maintenant
En est jaloux dans l'Élysée.
Mais avant que de mon flambeau
La lumiere me soit ravie,
Je veux te crayonner un fantasque tableau
De ce que je fus en ma vie.
Puisse à ce fidele portrait
Ta tendre amitié reconnoître,

(1) *Qui me va conduire là-bas.*

Dans un homme très-imparfait,
Un homme aimé de toi, qui mérita de l'être!

Avec quelques vertus j'eus maint & maint défaut.
Glorieux, inquiet, impatient, colere,
Entreprenant, hardi, très-ſouvent téméraire;
Libre dans mes diſcours, peut-être un peu trop haut,
Confiant, naturel, & ne pouvant me taire
Des erreurs qui bleſſoient devânt moi la raiſon;
J'ai toujours traité de chimere
Et les dignités & le nom.
Ainſi je pardonne à l'Envie
De s'élever contre un Mortel
Qui (1) ne reſpecta dans ſa vie
Que le mérite perſonnel.
Quels maux ne m'a point fait cette ſage folie
Qui mériteroit un Autel?
Pour réparer ces torts la prudente Nature
En moi par bonheur avoit mis
L'art de me faire des amis,
Dont le mérite avec uſure
Me dédommagea de l'injure
Que me fit un fatras d'indignes ennemis,
Qui n'employa jamais contre moi qu'impoſture.

---

(1) *Qui dans ce monde eut la manie*
De ne reſpecter de ſa vie. S. Marc.

Ces Vers étoient en effet de Chaulieu, qui les a remplacés par celui du texte.

Malgré tous mes défauts, qui ne m'auroit aimé ?
J'étois pour mes amis, l'ami le plus fidele
Que Nature eût jamais formé;
Plein, pour leurs intérêts, & d'ardeur & de zele,
Je n'épargnai (1) pour eux, périls, peines ni soins;
J'entrai dans leurs projets, j'épousai leur querélle,
Et je n'eus rien à moi dont ils eurent besoin.
Toujours hors de l'état de la triste indigence,
Je n'ai jamais connu celui de l'abondance.
J'ai prêté cependant, & j'ai donné mon bien,
Mais l'obligation en étoit fort légere;
Je ne l'ai de mes jours encor compté pour rien;
Et les trésors qu'on croit chose si nécessaire
N'ont jamais fait ma passion :
Content d'avoir une ressource
Dans la fertilité de mon invention,
Pour pouvoir remettre à ma bourse
Ce qu'en avoit ôté ma (2) dissipation.
Ainsi, rempli de confiance
Que rarement je pris en vain,
J'ai cru que c'est assez donner à la Prudence

(1) *Je n'épargnai jamais.*

Au lieu de ce Vers & des cinq suivans, S. Marc en a quinze dont il n'existe point de traces dans nos manuscrits.

(2) S. Marc a mis ici le pluriel. Il prétend dire de belles choses, mais malheureusement tout ce qu'il avance est démenti par tous nos manuscrits.

De garder pour le lendemain
Un peu de favoir-faire , & beaucoup d'efpérance.
Tout cela (1) foutenu d'affez de fermeté
A fait, fur la fimple apparence,
Que ma ftoïque indifférence
Paffa chez quelques gens fouvent pour dureté.
C'eft à cette férocité
Que je dois, tu le fais, le calme de ma vie,
Et cette longanimité
Dont j'ai lutté contre l'Envie,

---

(1) Au lieu de ce Vers & des treize qui fuivent, on en trouve quinze dans St. Marc, qui font en effet de Chaulieu, mais auxquels il a fubftitué ceux du texte.

Ajoutez à cela beaucoup de fermeté;
Et prêt d'affronter la fouffrance
De la plus dure extrêmité;
Bravant avec infolence
Les rigueurs de l'Adverfité;
Auffi prêt à fouffrir avecque patience
Les befoins de la Pauvreté,
Que de jouir de l'Abondance
Dans les bras de la Volupté.
A ma ftoïque indifférence
Qui tient, je l'avoûrai, de la férocité,
Je joignis, tu le fais, quelque talent de plaire.
Libertin & voluptueux;
Vif par tempérament, par raifon pareffeux;
Plongé dans les plaifirs, mais capable d'affaire.

Et ſu braver l'Adverſité.
Ta tendre amitié m'a flatté
Que j'eus en mes beaux jours quelques talens de plaire;
Libertin & voluptueux ;
Avide de projets, cependant pareſſeux;
Noyé dans les plaiſirs, mais capable d'affaire;
Accort, inſinuant, & quelquefois flatteur,
J'ai ſu d'un diſcours enchanteur
Tout l'uſage que pouvoit faire
Beaucoup d'imagination,
Qui rejoignit avec adreſſe,
Au tour précis, à la juſteſſe,
Le charme de la Fiction.
Heureux, ſi, détrompé d'une erreur qui m'abuſe,
J'avois pu réſiſter au ſéducteur plaiſir
De pouvoir quelquefois occuper le loiſir
Des Héros (1) que ſouvent a diverti ma Muſe!

Chapelle, par malheur, rencontré dans Anet,
S'en vint infecter ma jeuneſſe
De ce poiſon fatal qui coule du Permeſſe;
Et cache le mal qu'il nous fait,
En plongeant l'amour-propre en une douce yvreſſe.
Cet eſprit délicat, comme moi libertin,
Entre (2) les Amours & le Vin,

(1) *Des Héros qu'à S. Maur entretenoit ma Muſe.* Saint Marc.

(2) *Entre le tabac & le vin.* S. Marc.

M'apprit, ſans rabot & ſans lime,
L'art d'attraper facilement,
Sans être eſclave de la rime,
Ce tour aiſé, cet enjouement,
Qui ſeul peut faire le ſublime.
Que ne m'ont point coûté ces funeſtes talens!
Dès que j'eus bien ou mal rimé quelques ſornettes,
Je me vis, tout en même-temps,
Affublé du nom de Poëte.
Dès-lors on ne fit de Chanſon,
On ne lâcha de Vaudeville,
Que ſans rime ni ſans raiſon
On ne me donnât par la Ville.
Sur la foi d'un ricanement,
Qui n'étoit que l'effet d'un gai tempérament,
Dont je fis, j'en conviens, aſſez peu de ſcrupule,
Les Fats crurent qu'impunément
Perſonne devant moi ne ſeroit ridicule.
Ils m'ont fait là-deſſus mille injuſtes Procès:
J'eus beau les ſouffrir & me taire,
On m'imputa des Vers que je n'ai jamais faits;
C'eſt aſſez que j'en ſuſſe faire.
Pourquoi ne pas donner pouvoir aux d'Argenſons,
Qui reglent la Police & corrigent la France,
De mettre les Rimeurs aux Petites-Maiſons,
Et détruire par-là cette maudite engeance?
Cet ordre ſalutaire eût en moi réprimé
Cette démangeaiſon que Calliope inſpire;

Et je n'eusse jamais rimé.

Cependant, quoiqu'on puisse dire,
J'atteste ta sincérité,
Que toujours partisan de la simplicité,
Jamais d'un indigne artifice
Je n'ai fardé la vérité;
Et jamais ma noire malice
N'a fait injure à la bonté.
Tu sais bien, malgré l'injustice
De la commune opinion,
Que mon cœur ne fut point complice
Ni des erreurs, ni du caprice
De mon imagination.
Il est un autre endroit d'une moindre importance,
Toutefois sensible à mon cœur,
Où j'ai bien pu par imprudence
Jetter les gens de bien quelquefois en erreur,
Qui, trompés par la vraisemblance,
Assez souvent m'ont reproché
Que, galant, sans être touché,
Je n'avois de l'Amour que la seule apparence;
Qu'avec l'esprit d'Hylas j'eus sa légéreté;
Et que, dans mes Écrits, avec trop de licence,
J'ai dogmatisé l'Inconstance,
Et prêché l'Infidélité.
C'est ici que mon innocence
A besoin que ton assistance
Favorise la vérité,

Et vienne prendre la défenſe
De mes vrais ſentimens & de ma loyauté.
J'étois né vertueux ; j'euſſe été plus fidele
Que ne fut jamais Céladon,
Que j'avois pris pour mon modele;
Mais qui ne deviendroit frippon
Parmi ce peuple d'infidelles,
A qui l'Amour prête ſes aîles
En lui donnant ſes agrémens ;
Qui même de ſes changemens
Sait tirer des graces nouvelles ?
Marquis, à qui le fond de mon ame eſt connu,
Tu ſais que mon cœur, prévenu
Long-temps pour un objet aimable,
Ne pouvant ſe résoudre à le trouver coupable
Malgré ſon infidélité,
Chercha, dans la néceſſité
D'un changement inévitable,
Des raiſons pour rendre excuſable
Parmi tant d'agrémens, tant de légéreté.
L'Amour a ſes Caſuiſtes
D'avis fort différens dans ſa Religion :
Il a ſes Eſcobars ; il a ſes Janſéniſtes,
Dont l'auſtere opinion
Bannit tout libertinage,
Et fait un dur eſclavage
D'une douce paſſion.
Pour moi qui fus toujours ami des Jéſuiſtes

Raiſonnable en mes ſentimens,
En faveur d'une longue & ſincere tendreſſe,
Je paſſe à l'humaine foibleſſe,
Quelquefois les égaremens
D'une amoureuſe frénéſie ;
Mais ſans aller plus loin pouſſer l'Apologie,
Il eſt (1), il eſt encore un aſcendant vainqueur,
Qui de tous ſes défauts a corrigé mon cœur.
Devenu conſtant & fidele,
Il brûle d'une ardeur déſormais éternelle ;
Et livré tout entier à qui l'a ſu charmer,
Il ſert encor un Dieu qu'il n'oſe plus nommer.

Ami, ſi la complaiſance
Qu'on a pour ſes défauts fit ce portrait trop beau,
Songe avec quelle violence
Il faut de l'amour-propre arracher le bandeau.
Souviens-toi que celui qui traça ce tableau
A de ton amitié mérité l'indulgence :

---

(1) *Peut-être eſt-il encore un aſcendant vainqueur,*
Qui de tous ſes défauts a corrigé mon cœur.
Qui ſait, ſi, devenu ſidele,
Il ne brûlera point d'une ardeur éternelle,
Et, ſe livrant entier à qui l'a ſu charmer,
Il ne ſert point un Dieu qu'il n'oſe plus nommer?

S. Marc donne toujours la préférence aux Vers que Chaulieu a rejettés, ou dont il n'eſt pas l'Auteur.

Parles-en quelquefois ; & que la Médiſance
Devant toi n'oſe pas, avec ſon noir pinceau,
Par malice ou par ignorance,
D'un cauſtique Quatrain barbouiller mon tombeau.

APOLOGIE DE L'INCONSTANCE,

en 1700. (1)

ODE.

LOIN de la route ordinaire,
Et du pays des Romans,
Je chante, aux bords de Cythere,
Les ſeuls volages Amans ;
Et viens, plein de confiance,
Annoncer la vérité
Des charmes de l'Inconſtance
Et de l'Infidélité.

Fuyez donc, Paſteurs fideles,

(1) Deux de nos manuſcrits ajoutent, *pour Madame D... en* 1700. S. Marc a mis ſimplement *l'Inconſtance*.

Qui, ſur le ton langoureux,
Verrez radoter vos Belles,
Plus indolens qu'amoureux :
Venez, Troupe libertine
De Fripponnes, de Frippons,
A ma lyre, qui badine,
Inſpirer de nouveaux ſons.

Vous ſeuls faites la puiſſance
De l'Empire de l'Amour ;
Sans vous bientôt la Conſtance
Auroit dépeuplé ſa Cour ;
Et, ſi la Friponnerie
N'y mêloit ſon enjouement,
Dans peu la Galanterie
Deviendroit un Sacrement.

Que ſerviroit l'art de plaire,
Sans le plaiſir de changer ?
Et (1) que peut-on dire & faire
Toujours au même Berger ?
Pour les Beautés infidelles
Eſt fait le don de charmer ;
Et ce ne fut que pour elles
Qu'Ovide fit l'Art d'aimer.

Lorſque l'on voit Cythérée,

(1) *Eh! que peut-on* . . . . S. Marc.

Des voûtes du Firmament,
Sortir brillante & parée,
Eſt-ce pour Mars ſeulement?
Non, la volage Déeſſe,
Laſſe des amours des Dieux,
Cherche, en l'ardeur qui la preſſe,
Adonis en ces bas lieux.

Si Nature, mere ſage
De tous ces êtres divers,
Dans ſes goûts n'étoit volage,
Que deviendroit l'Univers?
La plus tendre Tourterelle
Change d'amour en un an;
Et le Coq le plus fidele
De cent Poules eſt l'Amant.

La Beauté qui vous fait naître,
Amour, paſſe en un moment;
Pourquoi voudriez-vous être
Moins ſujet au changement?
C'eſt ſouhaiter que la roſe
Ait, pendant tout un Été,
De l'inſtant qu'elle eſt écloſe,
La fraîcheur & la beauté.

Un Arc, des Traits & des Aîles,
Qu'on t'a donnés ſagement,
Du Dieu des Amours nouvelles
Sont le fatal ornement.

Qui, voyant cet équipage,
Ne croira facilement
Qu'il ne faut pas qu'on s'engage
D'aimer éternellement ?

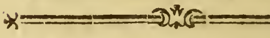
Aimons donc, changeons sans cesse,
Chaque jour nouveaux desirs ;
C'est assez que la tendresse
Dure autant que les plaisirs.
Dieux ! ce soir qu'Iris est belle !
Son cœur, dit-elle, est à moi ;
Passons la nuit avec elle,
Mais (1) comptons peu sur sa foi.

---

(1) *Et comptons &c.* . . . S. Marc.



DIVERTISSEMENT
DE SAINT MAUR
ET
DE SCEAUX.



LA VIEILLESSE
D'UN
PHILOSOPHE ÉPICURIEN.
ODE
A S. A. S. MONSIEUR LE DUC (1).

NECTAR, qu'on avale à longs traits,
Beaume, que répand la Nature
Sur les maux qu'elle nous a faits;
Maître aimable d'Épicure,
Volupté, viens à mon ſecours:
Toi ſeule peux de ma vieilleſſe

(1) En 1703, ſuivant deux de nos manuſcrits.

Bannir la fatale triſteſſe,
Qui noircit la fin de (1) nos jours.

Viens donc, non telle qu'autrefois,
Parmi la débauche égarée
Tu me ſuivis en mille endroits
De pampre ou de myrthe parée ;
Mais, ſage & ſans emportement,
Fais aux fureurs de ma jeuneſſe
Succéder la délicateſſe
D'un voluptueux ſentiment.

Que ſenſible au goût des plaiſirs,
Éloigné de l'intempérance,
Je forme encor quelques deſirs,
Sans ſortir de la bienſéance !
Que cherché par les jeunes gens,
Pour leurs erreurs plein d'indulgence,
Je tolere leur imprudence,
En faveur de leurs agrémens.

Mais prends bien garde que l'Amour,
Qui n'en feroit pas grand ſcrupule,
Chez moi n'aille entrer en plein jour
Sous une forme ridicule ;
Libertin & voluptueux,
Laiſſons-le folâtrer & rire :

(1) *La fin de mes jours.* S. Marc.

Le plus ſage n'en peut médire;
Il eſt bon, tant qu'il eſt heureux.

Que toujours cher à mes amis,
Mêlant l'utile au déleƈtable,
Je (1) trouve ce que m'a promis
Leur amitié tendre & durable:
Qu'à ces Libertins ſi chéris
Ma Muſe quelquefois aimable
Faſſe encor des propos de table
De quelques traits de mes Écrits!

Ainſi puiſſé-je mollement,
Et d'une ame toujours égale,
Profitant de chaque moment,
Rencontrer mon heure fatale;
Où, content de ne plus ſouffrir
Cent maux dont (2) elle nous délivre,
Je ceſſe ſeulement de vivre,
Sans avoir l'horreur de mourir!

---

(1) *Leur amitié tendre & durable*
Me tienne ce qu'ils m'ont promis!
Qu'à leurs yeux toujours agréable,
Le ſel que la Nature a mis
Sur ma langue & dans mes Ecrits,
Leur ſerve de propos de table! S. Marc.

Premiere façon, abandonnée par l'Auteur.

(2) *Cent maux dont la Mort nous délivre.*

Sur-tout, aimable Volupté,
Répands dans ma douce retraite,
Un esprit de tranquillité,
Qui calme mon ame inquiete :
Joins un sentiment de plaisir,
Pour rendre sa douceur parfaite :
La main du Héros qui l'a faite
La consacre à mon doux loisir.

Saint-Maur, séjour délicieux,
Qui, loin des fureurs de la guerre,
Servirois de retraite aux Dieux,
S'ils habitoient encor la terre ;
C'est à toi que je dois ces jours,
Qui, dévidés d'or & de soie,
Entre l'indolence & la joie
N'auront plus qu'un paisible cours.

Saint-Maur, ce seroit en ce lieu
Qu'il faudroit chanter sur ma Lyre
Les vertus de ton demi-Dieu,
Qui bien mieux qu'Apollon m'inspire :
Mais pour célébrer vos bontés,
Prince, que sert la voix d'un Ange,
Quand vous haïssez la louange
Autant que vous la méritez ?

Par (1) les sentimens de mon cœur,

(1) *Sans cela, déja ta valeur,*

Sans cela ma Muse échauffée,
Auroit cent fois à ta valeur
Pris soin d'ériger un trophée.
Notre monde & l'autre moitié
Qui connoît assez ta vaillance,
Par moi sauroit la confiance
Qu'on doit prendre en ton amitié.

Stinkerque & Nervinde t'ont vu,
Pour le salut de la Patrie,
Parmi les Soldats confondu,
Prodiguer ton illustre vie;
Mais (1) on vit Bellone, en faveur
Des miracles de ton épée,
Respecter, dans le sang trempée,
Des jours qui sont notre bonheur.

Condé, du séjour des Héros,
Où, maintenant comblé de gloire,
Il goûte un éternel repos

Qui d'abord s'offre à ma pensée,
Au haut du Temple de l'Honneur,
Par moi se trouveroit placée. S. Marc.

(1) *Mais sur ces champs couverts d'horreur,*
Bellone, dans le sang trempée,
Respecta tes jours, en faveur
Des miracles de ton épée. S. Marc,

Entre les bras de la Victoire;
Au désordre des Ennemis,
Fuyant, forcés dans ce Village,
Parmi le sang & le carnage,
Reconnut-là son petit-fils.

Sa grande ame du haut des Cieux,
Vint (1) voler lors sur notre Armée,
Pour voir de plus près par ses yeux,
Tout ce qu'en dit la Renommée.
Cent fois elle pâlit d'effroi,
Et jura que tout son courage
N'en avoit pas fait davantage
Dans les campagnes de Rocroi.

Du (2) Prince, l'objet de mes vœux,
Je dirois cent autres merveilles,
Dont un jour des Rois ses neveux

---

(1) *S'en vint voler sur notre armée,* S. Marc.

(2) *Je dirois cent autres merveilles*
Du Prince, l'objet de mes vœux,
Dont j'enchanterois les oreilles
Un jour de cent Rois ses neveux;
Mais, Muse, gardons le silence,
De peur qu'à la postérité
L'excès de ma reconnoissance
Ne fît tort à la vérité. S. Marc.

Je pourrois charmer les oreilles ;
Mais, près de la Poſtérité,
J'aime mieux garder le ſilence ;
L'excès de ma reconnoiſſance
Feroit tort à la Vérité (1).

---

(2) Chaulieu eſt l'Auteur de tous les Vers que nous fournit la leçon de S. Marc. Cet Editeur n'a pas eu connoiſſance de divers changemens qui ont été faits par notre Auteur, depuis la compoſition de cette piece.



PREMIERE

PREMIERE LETTRE

DE SAINT-MAUR

A MADAME LA DUCHESSE

DU MAINE

AU NOM

DE MONSIEUR LE DUC,

En vieux langage, dans le temps que les Dames de la Cour prirent des coëffures & des especes d'habits à l'Espagnole. (1)

OR maintenant, en ce grand changement,
Où notre Cour reprend la vertugade,
Reprendre il faut le ſtyle de Clément,
Pour rimailler encor joyeuſement
Le Virelai, Chant-Royal & Ballade ;
Mais qui pourra rattraper l'enjouement,
Le tour naïf, où, ſans grand ornement,

(1) Deux de nos manuſcrits datent cette Piece *du 7 Mars* 1702. S. Marc eſt d'accord avec eux.

En mots précis s'exprimoit noblement,
Au bon vieux temps, une juste pensée ?
Ceci, ma Sœur, pour moi n'est chose aisée ;
Mais le voulez, il faut aveuglément
Vous obéir ; dussé-je en un moment,
En quatre Vers voir ma (1) verve épuisée.
Puis près de moi n'ai malheureusement
Que quelques foux, & n'ai point de Poëte,
Pour vous rimer baliverne & fornette.
J'ai bien aussi quelque bons Orateurs,
Chasseurs rusés, & sur-tout en grand nombre,
Joueurs subtils. & cauteleurs à l'Hombre ;
Mais tout au plus ne sont que Prosateurs.
Jà n'est pour vous la chose difficile :
Besoin n'avez de courir à la Ville ;
Car près de vous avez certaines gens
De grand savoir, d'esprit rare & sublime,
Et prêts d'accorder en tout temps
L'harmonieux son de la rime
A la justesse du bon sens.
Point ne prenez ceci pour flatterie ;
Mais écoutez : vous verrez si j'ai tort.

Chez un Chanoine de Saint-Maur
Est une vieille Centurie
Qu'il tira jadis du trésor
De l'Église Sainte Marie,

(1) *Ma veine épuisée.*

Où le grand Noſtradamus dort,
Qu'en une caſſette pourrie
Il garde écrite en lettres d'or.

Quand viendra l'an de la grande (1) omelette,
Onques ne fut Princeſſe ſi parfaite;
Changé ſera lors en Rhinocéros
L'aîlé cheval qu'on appelle (2) Pégaſe,
Et l'on verra ſur une ſelle raſe
Maître Curé s'affourcher ſur ſon dos.

Alors la docte Neuvaine,
Par le vouloir d'Apollon,
Quittant les bords d'Hipocrene,
Transportera dans Sceaux tout le ſacré Vallon.

Voilà juſtement la cauſe,
Princeſſe, pourquoi je n'oſe
Vous attaquer de ce lieu:
Il vaut mieux vous dire en Proſe,
Adieu, chere Sœur, adieu.

---

(1) Le Cardinal de Noailles donna alors un Mandement très-ſévere pour l'obſervance du Carême. *S. Marc.*

(2) *Rhinocéros* & *Pégaſe* étoient des noms de plaiſanterie, qu'on avoit donnés à l'Abbé Geneſt; & l'on donnoit à M. de Malézieux celui de *Curé*. Id.



RÉPONSE
DE
M. DE MALEZIEUX,
ET
DE M. L'ABBÉ GENEST,
AU NOM
DE MADAME LA DUCHESSE
DU MAINE.

Vous en parlez bien à votre aiſe,
Et meſurez, ne vous déplaiſe,
A votre aune les autres gens.
Tous ne ſont pas ſi diligens,
Ni ſi merveilleux que vous l'êtes,
Baron, fine fleur des Poëtes,
Qui tirez de votre cerveau
Sans peine un Ouvrage nouveau;
Et pourriez dicter un volume
Plus vîte que n'iroit la plume.
Vous êtes dans votre Château
Comme Apollon ſur ſon côteau,

Inſpirant, réglant l'harmonie :
Ainſi votre fécond génie
Anime & regle les travaux
De ces illuſtres Commenſaux,
A qui votre aimable préſence
Vaut dans Saint-Maur toute la France.
Oui, Prince, l'affabilité,
La politeſſe, la bonté,
L'attention à ne rien faire
Qui puiſſe à gens d'honneur déplaire,
La foi pour ce qu'on a promis,
Le zèle à ſervir ſes amis,
Font rechercher votre préſence
Plus que votre auguſte naiſſance,
Plus que les titres ſi vantés
De tant de Rois dont vous ſortez ;
Plus que la redoutable épée
Du ſang des ennemis trempée,
Quand ſous les yeux de Luxembourg,
Vous les forçâtes dans ce Bourg,
Où tout ſeul vous eûtes la gloire
De déterminer la Victoire
Qui balançoit depuis long-temps
Entre cent mille Combattans.
Cette qualité d'Intrépide
Eſt bonne pour une Énéïde ;
Mais, ma foi, les plus grands Vainqueurs
Ne ſavent pas gagner les cœurs,

Quand ils n'ont pour tout avantage
Qu'un insurmontable courage :
Il faut pour cela, comme vous,
Y joindre des talens plus doux.
Mais, diable ! dites-nous de grace,
Avez-vous pillé le Parnasse,
Et moissonné tous les trésors
Qu'on cherche aux Permessides bords ;
Emporté la charmante Lyre
Du Dieu qui les Vers nous inspire ;
La doute Flûte d'Euterpé,
La Trompe de Calliopé,
Les Luths, les Harpes, les Musettes,
Violons, Haut-bois, Castagnettes ?
Avez-vous tout déménagé,
Tout enlevé, tout fouragé
Tous les instrumens de musique,
Et tout l'appareil poétique,
Tout le feu, toutes les douceurs
Dont nous animoient les neuf Sœurs ?
Rien ne répond à notre envie ;
Et nous maudissons notre vie
De nous voir sans aucun esprit,
Sans force pour le moindre Écrit.
Non, pour nous il n'est plus de Muses :
Nos ames tristes & confuses
Admirent vos doctes Chansons,
En goûtent les aimables sons ;

Mais, dans le desir d'y répondre,
Nous ne faisons que nous morfondre;
A nos vœux Apollon est sourd;
Si, que, réduits à trancher court,
Nous vous confessons, Prince aimable,
Autant que grand & redoutable,
Qui remportez tous les lauriers
Des Poëtes & des Guerriers,
Que vous & la troupe savante
Qui chez vous rit, badine & chante,
Vuidant de nectar maint flacon,
Valez Phébus & l'Hélicon.



ÉPITRE
DE
M. DE MALÉZIEUX,
ET
DE M. L'ABBÉ GENEST,
AU NOM
DE MADAME LA DUCHESSE
DU MAINE,
A S. Maur ; à Monſieur le Duc.

QUAND le docte Baron eſt dans ſa Baronnie,
Jà n'eſt beſoin d'aſſembler coints Chanteurs,
Rimeurs hardis, ne faconds Orateurs ;
En lui tout (1) ſeul ſe trouve l'harmonie,
L'invention, la force, le génie,
Que le blond Apollon ſouffle à ſes Sectateurs.
Bien y paroît à voir ſa Poéſie,
Qui de fine merveille a mon ame ſaiſie :

(1) *En lui ſeul ſe trouve l'harmonie.*

Point l'on n'y voit l'eſprit des chaſſes, des étours,
Des jeux de Dez, Lanſquenet & Baſſette,
Mais la ſcience gaie, & doctrine parfaite
Des plus experts & famés (1) Troubadours:
Je penſe auſſi que plus d'un Dieu l'anime;
Que le (2) Pere Denis, au Maître de la Rime,
Pour lui joint ſon heureux ſecours.
Faut-il, ô Frere cher, que parmi votre joie
Vous inſultiez à mon triſte embarras?
A mes regrets ici je ſuis en proie,
Et fais, ma foi, de plus maigres repas
Que les mangeurs de pois & de lamproie.
Comment donc vous répondre? oh! je ne le ſais pas.
Au plus ne ſais que quelques vieux fatras
Et contes de ma mere l'Oie:
Je n'ai chez moi qu'Écrivains de bibus;
Les employer, ce ſeroit grand abus.
Jongleurs ſont diſparus, Ménétriers ſe taiſent;
Temps eſt paſſé de ronds Vertugadins;
Et de Clagny les nouveaux Balladins,
Mimes (3), Farceurs, déjà plus ne nous plaiſent.
Je n'ai que mon (4) Curé, plaiſant original:
Mais vous l'avez bien dit, l'Abbé (5) n'eſt qu'un cheval.

---

(1) *Et fameux Troubadours.*
(2) *Que ce riant Bacchus.*
(3) *Minces Farceurs.*
(4) M. de Malézieux.
(5) L'Abbé Geneſt.

Autre Quidam qu'ici la mouche pique,
A feuilleté dans une Charte antique;
Or a trouvé ſur des ais vermoulus
Certaine rime prophétique
Du vieux Tiréſias, ou de Noſtradamus,
Se rapportant à vos rebus.

Quand ſera (1) noir en vermeil tranſmué,
Et couvrira grand ennemi d'Auguſte;
Un ſien Écrit bien fort ſera hué
De cil Baron, qui ſouvent penſe juſte;
Icetui preux de grands Clercs entouré
Près Sainteté jointe à Mauritanie (2),
Avec regret ſera joyeuſe vie,
Par onze jours en ſon manoir doré;
Alors, ſon art, par grand métamorphoſe,
D'un vieux Curé ſera Bellérophon;
D'un vieil Abbé, connu par Vers & Proſe,
Fera cheval aîlé comme un Griffon.

(1) M. de Noailles devenu Cardinal au mois de Juin 1700, & qui s'appelloit Louis-Antoine.

(2) On devine aſſez que ce Vers, en ſtyle de *rebus*, veut dire, *près de Saint-Maur.* S. Marc.



RÉPONSE
A
MADAME LA DUCHESSE DU MAINE,
AU NOM DE MONSIEUR LE DUC,
A Saint-Maur.

J'AI fait cent tours ſous mon portique,
Rongé mes ongles bien & beau,
Pour en ſtyle Macaronique
Tirer encor de mon cerveau
Quelque vieux rebus prophétique ;
Mais plutôt (1) ferois-je un Rondeau,
Ou même un Poëme Épique,
Qu'un obſcur & triſte lambeau
D'une figure allégorique.
Reprenons donc ſtyle nouveau ;
Laiſſons-là Langue Marotique ;

(1) *Mais plutôt ferois maint Rondeau.*

Bouquins (1), Bouquins, rentrez dans le tombeau;
Rébus font morts; adieu la Muſe antique.
A moins que du Sieur (2) des Accords,
Reprenant les traces obſcures,
Je n'aille compiler un Corps
Dont je vous dédierai, ma Sœur, les Bigarrures.
Auſſi bien, contre nos clartés
Tiennent peu les obſcurités,
Qu'avec art & fine maniere
Dans vos Écrits vous affectez;
Et ſavons d'un trait de lumiere
En percer les difficultés.
Deviner des Rébus, Princeſſe, eſt où je pipe.
Le Ciel, en me formant, me fit des yeux de Lynx;
Euſſiez-vous l'énigme du Sphinx,
Vous avez trouvé votre Œdipe.

Nous avons d'abord entendu
Ce fameux ennemi d'Auguſte,
Qui depuis peu nous a rendu
Par un placard le ſang aduſte.

---

(1) Parodie de ces deux Vers de Saraſin dans la Ballade de la POMPE FUNEBRE DE VOITURE :

Bouquins, Bouquins, rentrez dans le tombeau:
Voiture eſt mort, adieu la Muſe antique S. Marc.

(2) Etienne Tabourot, Auteur de ce Livre aſſez connu : *les Bigarrures & touches du Seigneur des Accords*, Saint Marc.

Je n'en dis rien; mais, pour celui
Qui voulut faire l'agréable
Auprès de cette Reine aimable,
Qui ſur le Nil ſervit d'appui
A ce Romain ſi redoutable;
Je dirai franchement de lui,
Que, s'il avoit été ſemblable
A celui qui vit aujourd'hui,
Cléopatre, l'amour du monde,
Jamais pour un pareil Amant
N'auroit diſſous dans du vin blanc
Sa groſſe & belle perle ronde;
Et n'eût jamais vu le Soleil
Cette fête ſi magnifique,
Dont décrit ſi bien l'appareil
Le bon Plutarque en ſa Chronique.

Loin de ce Banquet merveilleux,
Dont la chere fut ſi parfaite,
Ma table, ſans viande & ſans œufs,
Eſt celle d'un Anachorette:
Je n'y ſuis entouré que de Gobe-goujons,
De mangeurs de lupins, de raves, champignons.
Aucun pourtant n'a le teint blême;
Car, grace au ſage Mandement
Du Prélat, qui ſi ſaintement
Ordonne avec un ſoin extrême
Ce qu'on doit manger ſeulement,
Le vin qui mouſſe eſt de Carême,

Et n'offenſe Dieu nullement:
Ainſi (1), pleins d'une ſainte joie,
Toujours réglés & non dévots,
De dits joyeux & de bons mots,
Nous aſſaiſonnons la lamproie,
Et l'arroſons du jus des pots.
Mais c'eſt trop tirer de ma tête
Dont petit eſt le réſervoir.
J'irai dans deux jours vous revoir:
Donnez ordre que l'on m'apprête
Poulet maigre en votre manoir,
Dont en ce temps on ſe fait fête
Avec regret, mais par devoir (2)

(1) *Auſſi, pleins d'une ſainte joie.*

(2) S. Marc a fait pluſieurs fautes que nous ne relevons pas, de peur d'ennuyer le Lecteur.



ÉPITRE

AU NOM

DE MONSEIGNEUR LE DUC,

A

MADAME LA DUCHESSE

DU MAINE,

De Saint-Maur, le 27 Mai 1702.

Chere sœur, Princesse aimable,
De qui l'esprit agréable,
Sans le secours d'Apollon,
Fait, de Sceaux, ce beau Vallon
Que nous a vanté la Fable ;
Quittez un peu ces beaux lieux,
Et l'émail de vos prairies,
Où Genest & Malézieux,
Du récit harmonieux
De leurs douces rêveries,
Entretiennent si bien Pan & ses demi-Dieux,

Dans sa chétive Baronnie
Venez voir un pauvre Baron,

Qui très-humblement vous en prie,
Et qui vous en conjure, au nom
De ſa Sainte Mauritanie;
Non Baron, de qui l'équipage
Se tranſporte dans un chauſſon;
Mais Baron d'un haut parentage,
Dont porte l'antique lignage
Fleurs de Lys en ſon Écuſſon.
Tout ne cherchera qu'à vous plaire;
Du vin du crû, mais du meilleur;
Nous vous ferons méchante chere,
Mais ce ſera de très-bon cœur;
Sur-tout, ma très-aimable Sœur,
De mets qui ne nous coûtent guere.
Nous vous donnerons un fromage,
Du lait frais avec du pain bis,
Quelques fraiſes, & d'autres fruits
Qui croiſſent dans le voiſinage;
Le tout à fort modique prix.

Comme on ſait pourtant, quoique Gentilhomme de campagne, rendre les honneurs qui ſont dûs à une grande Princeſſe comme vous, on vous préſentera un dais en arrivant, & vous ſerez haranguée.

Le Bailli, grave perſonnage,
Endoſſera l'accoûtrement,
Sous lequel aſſez rarement

Il rend juſtice en ce Village,
Mais qu'il mettra lors en uſage,
Pour pouvoir magiſtralement,
Moitié Code, moitié Roman,
En ſon ruſtique badinage,
Vous détacher un compliment,
Où, ravi d'abord en extaſe,
Surpris d'un éclat ſans pareil,
Ce renifleur, avec emphaſe,
Comparera dans une phraſe
Vos yeux aux rayons du Soleil.

Avouez, ma chere Sœur, que tout cela ne vous donne guere d'envie de venir à Saint-Maur. Voilà pourtant, comme Baron, tout ce qu'on peut vous promettre. La rareté de ce titre honorable devroit bien vous donner quelque conſidération pour moi; car enfin, depuis la mort du pauvre Baron de la Craſſe, nous ne ſommes plus que trois à la Cour, le Baron de Breteuil, Lengeamet, & moi. Mais puiſque tous les plaiſirs que je vous propoſe en langage de Baron, ne peuvent vous déterminer à les venir prendre ici; voyons un peu ſi ceux que je vous propoſerai comme Poëte, c'eſt-à-dire, en langage des Dieux à qui l'avenir eſt déjà préſent, ne vous engageront point à paſſer quelques jours à Saint-Maur. Imaginez-vous donc que vous y arrivez ſur le ſoir.

Le Soleil achevoit ſa courſe vagabonde;

Et ſes chevaux, laſſés de ſon oblique tour,
S'en alloient au grand trot plonger au ſein de l'onde
Ce char, dont les rubis font la clarté du jour.
Vous parûtes alors; le Dieu de la lumiere,
Charmé du plaiſir de vous voir,
Immobile dans ſa carriere,
Suſpend ſa courſe & ſon devoir;
Et ſur vous ſeule, tout le ſoir,
Attache les regards qu'il doit à tout le monde.
Les Nymphes, qui devoient friſer ſa tête blonde,
Ne ſachant comment, ni pourquoi
Phébus venoit ſi tard au gîte,
Conſulterent (1) tout au plus vîte
Prothée ſur ce déſarroi.
Téthys qui l'attendoit chez elle,
Pâlit de ce retardement,
Et crut que cet Hôte infidelle
Avoit changé de logement,
Pour quelque amourette nouvelle.

Ce ne ſont pas là tous les déſordres que vous avez cauſez. La tête en a penſé tourner à Meſſieurs de l'Obſervatoire. Le pauvre M. de Caſſini n'en a point dormi; car la derniere heure du jour que vous êtes venue, ou que vous viendrez à Saint-Maur, a eu, ou aura quatre-vingt-douze minutes:

(1) *Vont trouver Prothée au plus vîte*
Pour ſavoir la raiſon d'un ſi grand déſarroi.

& depuis que Josué arrêta le Soleil, ou que cet Astre retourna sur ses pas, de peur de voir un méchant souper, il n'étoit pas arrivé un si grand désordre dans les pendules. Quoi qu'il en soit, vous voilà donc arrivée. D'abord,

On vit s'élancer dans les airs
Le cryſtal de mille fontaines,
Dont quelques-unes, au travers
De longs rameaux touffus & verds,
Arrosoient les cimes hautaines
D'arbres vieux comme l'Univers.
Toutes nos épines fleurirent,
Et, sur leurs boutons qui s'ouvrirent,
De cent oiseaux qui s'établirent,
On entendit les douces voix:
Philomele, au fond de nos bois,
Toujours de ses malheurs outrée,
Ce soir-la, sur de nouveaux tons,
Se plaignit à vous des affronts
Que lui fit l'insolent Térée.
Cependant les jeunes Zéphyrs
Portoient par-tout l'ordre de Flore,
Qui dans nos champs faisoit éclore
Les fleurs, la joie & les plaisirs.

Avouez que les Muses sont bien Gasconnes; car tout cela ne veut dire au plus autre chose, sinon que vous vous promenâtes dans les jardins d'en

haut, & dans les routes du petit parc, dont il y en a dix qui aboutissent à une assez agréable fontaine. Mais continuons. Vous descendîtes de-là dans une longue allée, qui borde, d'un côté, une grande piece de pré, & de l'autre, la riviere de Marne.

Alors sortit de son limon,
Pour jouir de votre présence,
Ce Dieu, gendre de Palémon,
Qui, tout fier de cette alliance,
Fit simplement la révérence,
Et ne vous dit ni oui, ni non;
Car, quoique Quinault ait fait faire
D'Amour (1) mainte & mainte leçons
Aux Dieux, aux Nymphes de riviere,
Ils sont muets pour l'ordinaire,
Comme le reste des poissons.

Depuis même que l'Académie des Sciences a fait l'Anatomie d'un Évêque Marin, & d'un Triton, que l'on avoit pêchés à Dieppe, on a découvert que ni l'un, ni l'autre n'avoient d'organes pour parler. Cela corrigera nos Poëtes anciens, & sur-tout Ovide & nos Faiseurs d'Opéra, qui font jaser Alphée & les autres Fleuves, comme des Perroquets.

---

(1) *Des loix d'Amour maintes leçons.*

Dans la grande prairie, vous trouvâtes des danses de Nymphes & de Dryades, non pas en jupe, comme on les voit négligées danser au silence des bois, mais parées pour vous recevoir, comme quand elles vont aux Fêtes des Dieux.

Dans un lointain, on découvrit une Troupe de Faunes, de Sylvains, de Chevrepieds & de Satyres : ils mouroient d'envie d'être de la partie; mais, par respect pour vous, je leur avois fait défendre d'approcher. M. le Comte de Fiesque, pour vous faire honneur, & peut-être pour s'en faire un peu aussi, s'étoit mis à la tête de cette illustre Compagnie, & vouloit à toute force vous donner un petit divertissement, avec quelques entrées de ballet, dont Pan avoit fait les pas, & lui la musique. Je lui fis signe de s'éloigner brusquement avec ses Capripedes; mais comme vous savez, ma chere Sœur, qu'il est bien plus le maître que moi à Saint-Maur, malgré toutes mes défenses, il s'approcha tout en colere : & après avoir murmuré quelques mots inarticulés, que je n'entendis pas, il finit par me dire qu'il ne falloit point tant faire les réservés, & que nous passions notre vie avec des gens que nous estimions fort, qui n'étoient pas autres que ces honnêtes gens, qu'il vouloit vous présenter. Oui, me dit-il en jurant, Monsieur, oui, Monsieur,

Il eſt mainte tête chenue,
Et (1) porteur de barbe pointue,
Dont le ſoulier de maroquin
Nous cache une patte pelue,
Et le pied fourchu d'un Bouquin.

A cela je n'eus rien à répondre, & il fallut bien ſouffrir que mon Factotum,

Puiſqu'il en avoit tant d'envie,
Vînt danſer avec ſon follet
Et ſa burleſque compagnie,
Une figure de ballet.

Il auroit auſſi chanté, s'il avoit eu encore cette belle voix, dont il charmoit autrefois tout le monde; mais par malheur, elle a quitté ce beau goſier flûté; depuis que le vin de Champagne s'en eſt emparé.

Ce bon Seigneur, que la ſoif pique
Dès le matin juſques au ſoir,
De l'organe de ſa muſique
N'a plus rien fait qu'un entonnoir.

Il n'y avoit plus de-là qu'à monter au Château, pour s'en aller ſouper; mais, dès que l'on fut au haut de la terraſſe, on apperçut de loin une groſſe

(1) *Maint porteur de barbe pointue.*

Troupe, qui avoit de l'air d'une Cour. La bizarrerie & la magnificence des habits nous arrêta. D'abord

> On prit pour une mascarade,
> Ou quelque chose d'enchanté,
> Un certain air de majesté
> Qui régnoit en cette brigade.
> Les Dames portoient vertugade,
> Les Chevaliers collet monté,
> Pourpoint de satin à taillade,
> Et longues dagues au côté.

En approchant, je fus tout étonné de voir que cette Compagnie conservoit toujours ce même air de gravité, & ne se mettoit guere en peine de vous céder le haut du pavé, ni de vous faire la moindre cérémonie. Cela redoubla ma curiosité; & comme je soupçonnois toujours ce spectacle-là d'être un trait d'imagination poétique ou d'enchantement, je détachai l'Abbé de Chaulieu, expert en pareilles matieres, pour découvrir ce que tout cela pouvoit être. Je fus encore bien plus étonné de voir que, dès qu'il approcha, trois ou quatre des plus apparens de la Troupe, & qui paroissoient les plus gaillards, vinrent lui sauter au col, en lui disant : eh! bon jour, frere! nous sommes ravis de vous voir ici; quelles nouvelles au Parnasse? qu'y fait-on? qu'y dit-on? un cinquieme, plus enjoué &

plus goguenard encore que les autres, le joignit, & je l'entendis qui lui disoit, en l'abordant avec mille graces :

Depuis le jour qu'Amour trouva
Celle qui me fut tant amere,
Et que sa méprise prouva
Qu'avoit plus d'appas que sa mere;
Jurer vous puis que mon cœur n'a
Rien trouvé qui puisse lui plaire
Que la Princesse que voilà.

L'Abbé de Chaulieu reconnut d'abord son ami Marot, au style de cette Épigramme fameuse. En effet, c'étoit Catherine de Médicis qui se promenoit au pied de son Château avec la plupart des Poëtes de la Cour de François I & d'Henri II. Elle avoit les deux Marot, pere & fils, Saint Gelais, Dubellay, Ronsard, & quelques autres. Comme elle sait le goût que vous avez pour les Vers, & que c'étoit une des plus polies & des plus spirituelles Princesses du monde, elle vous avoit fait la galanterie d'amener tous ses Poëtes, pour vous divertir, comme vous & moi avions amené les nôtres. On alloit entrer en conversation, qui apparemment, avec une pareille compagnie, eût été fort vive; nous allions voir pleuvoir parmi tous ces Nourrissons d'Apollon, les Virelais, Ballades, Chant-royaux, Épigrammes & Madrigaux; mais par malheur il fit un éclair; un Chanoine de Saint-Maur, qui se trouva là, eut peur; il

il fit un grand ſigne de Croix & tout diſparut.

Il n'y eut donc plus qu'à entrer dans le ſallon, où l'on trouva deux grandes tables magnifiquement ſervies. Si les Muſes aimoient autant le vin de Champagne, que le Poëte qui vous écrit ceci, vous auriez une belle deſcription du repas & de toutes les ſortes de vins qui y étoient ; mais ces vieilles Précieuſes ne boivent que de l'eau.

Quant à cet amas de ſornettes,
Je ne ſais ce qu'il deviendra.
Je ſais bien que, ſi vous en faites
L'uſage qu'il méritera,
Par votre main ars il ſera ;
Et feront les choſes parfaites,
Car ma Sœur à Saint-Maur viendra.



PREMIERE RÉPONSE DE M. DE MALÉZIEUX, AU NOM DE MADAME LA DUCHESSE DU MAINE.

L'ADMIRABLE Lettre que vous m'avez envoyée, mon cher Frere ! je voudrois bien avoir assez d'esprit pour y répondre ; mais il s'en faut beaucoup. Qui pis est, les secours que je pourrois espérer d'ailleurs me manquent absolument.

Non, je n'oserois me promettre
De riposter à votre Lettre ;
Car depuis qu'un banqueroutier
A fait un tour de son métier,
Le Curé (1) toujours en furie,
Gronderoit la Vierge Marie.

(1) M. de Malézieux.

Parlez-lui de faire des Vers,
Le malheureux à peine écoute :
Il vous regarde de travers,
Et répond, quelle banqueroute !
Quant à l'Abbé (1) Rhinocérot,
Dont la Muse agréable & folle
Raille, plaisante, batifole,
Et, quand il lui plaît, nous console
De la mort de Clément Marot ;
En vain oserois-je prétendre
A quelques Vers de sa façon :
Nos Nymphes ont paru devant ce fier garçon ;
Le Satyre est au bois, & ne veut rien entendre.

Cependant, à force de persécutions, j'ai obtenu de l'Abbé (2) Pégase une demi-heure de travail. J'ai pris mon temps pour cela, que les Naïades, Driades, Oreades & Hamadriades étoient à la chasse ; & voici ce qu'il a produit.

Je me persuade que vous ne serez guere content de ceci ; mais l'Abbé Pégase à qui j'avois ordonné de travailler sur l'article de l'Observatoire, quinteux, comme vous savez qu'il est, ou

(1) Sobriquet de l'Abbé Geneft.

(2) Autre sobriquet de l'Abbé Geneft.

plutôt désespéré de ne pouvoir rien faire qui approche de ce que vous m'avez envoyé, m'a répondu franc & net, en parlant de vous :

Poétiser contre lui je ne veux ;
Mais, comme l'un des Enfans ou Neveux
De Poésie, ayant vouloir d'apprendre ;
Tout mon desir, Madame, est de l'entendre.



SECONDE RÉPONSE

DE

M. L'ABBÉ GENEST,

AU NOM

DE MADAME LA DUCHESSE

DU MAINE.

FRERE très-cher, votre belle missive
N'aura de moi nuls beaux remerciemens ;
Je n'y réponds que par les sentimens
D'une tendresse affectueuse & vive,
Qui passe, de bien loin, discours & complimens.

Si j'étois libre, ô mon aimable Frere,
Je partirois ; & plutôt fait que dit,
Vous me verriez, au lieu de mon Écrit,
Fondre à Saint-Maur d'une course légere.
Écoutez-moi ; voici ce que je puis :
A Sceaux un ordre exprès m'enchaîne,
Une personne (1), en vertu souveraine,
A qui votre humeur même indocile & hautaine

(1) Madame la Princesse. *S. Marc.*

Eſt ſoumiſe, mon Frere, autant que je la ſuis;
Une Héroïne enfin ſur toutes reſpectée,
Veut, par une bonté dont je me ſens flattée,
Dans un quadre nouveau voir mes traits exprimés:
Ces traits, je le ſais bien, n'ont point d'autre mérite,
Sinon qu'elle les a formés;
Mais, puiſqu'un tendre amour pour moi la ſollicite,
Ils deviendront par-là plus dignes d'être aimés.
Cette grande Princeſſe, à notre cœur ſi chere,
Veut bien encore que j'eſpere
L'honneur précieux de la voir;
Et vous concevez bien, mon Frere,
Avec quel plaiſir mon devoir
Se prépare à la recevoir;
Vous feriez, comme moi, tout ce que je vais faire,
Et ne feriez pas moins touché de cet eſpoir.

Cependant mon cœur ſe partage;
Je me remets ces bois, ces eaux & ce rivage
Où naiſſent tant d'enchantemens;
Ces apparitions, ces ſpectacles charmans (1),
De tant d'objets divers le brillant aſſemblage;
Ce ſtyle qui défait Poëmes & Romans,
Qui tantôt de Virgile effaceroit l'Ouvrage,
Celui même du Grec dont Virgile eſt l'image;
Et qui tantôt auſſi prend ſi bien le langage

(3) Ce Vers manque dans S. Marc.

Du Rimeur enjoué qui nous montra l'usage
D'un noble & savant badinage,
Du bon Maître Clément, qui rené dans ce lieu,
Naguere fut Voiture, à présent est Chaulieu.

Je vous le dis encore, oui mon cœur se partage;
Mon esprit est ému par un double souci :
Je voudrois être là, je vous desire ici;
Et que, sans tarder davantage,
Votre Cour s'empressât aussi
De vous suivre dans ce voyage :
Je laisse-là tous ces vieux Balladins,
Ou, si vous voulez, Paladins,
Et les collets montés, & les Vertugadins,
L'antique majesté, les figures galantes
De ces belles Ombres errantes,
Qui se trouvent dans vos jardins.
Qu'à son gré dans vos bois la Reine Florentine,
L'ingénieuse Catherine
Rassemble les Esprits de nos premiers Savans:
Avec les Morts, pour moi, rarement je badine;
Et je ne veux ici que vos Auteurs vivans.

Amenez donc votre joyeuse bande;
Vous-même, vous ornant le front d'une guirlande,
Et la Lyre à la main, tel que le Dieu des Vers,
Animez la brigade, & réglez les concerts.
Déjà de nos Vallons les échos retentissent;
Malézieux & Genest déjà vous applaudissent.

Grand Prince, vous ſavez qu'à vos nobles Écrits
En mille occaſions ils ont cédé le prix.
Mille fois admirant le ſon de votre Lyre,
Ils en ont reconnu l'harmonieux empire;
Et, vaincus ſans regret, puiſqu'ils le ſont par vous,
Je les ai toujours vus plus charmés que jaloux.
Pour vous de tous les cœurs un pur zele s'empare.
Prince, que n'avez vous entendu l'autre nuit,
Avec quels cris, avec quel bruit,
Avec quels ſauts (1), quels bonds, quel affreux tintamarre,
De Nymphes, de Sylvains un grand cercle conſtruit,
En votre honneur, par vos leçons inſtruit,
Chanta Madame de la Mare!

Que Fieſque vienne donc, & ſes fourchus Follets,
A Sceaux, comme à Saint-Maur, nous danſer des ballets,
Je conſens à les voir, puiſque notre préſence
Les contient dans la regle & dans la bienſéance.
Parmi ces Dieux des bois, ſur-tout n'oubliez pas
Celui vêtu de noir, qui porte des rabats:
Jamais dans tout mon parc on n'en a vu de même,
Et de l'enviſager mon deſir eſt extrême:
De l'air enfin que vous le façonnez,

(1) *Avec quels ſauts bruyans*, S. Marc.

Avec cet habit & ce nez,
Il faut donc que ce ſoit le Magiſter des Faunes.
Tels qu'ils ſoient en effet, ou noirs, ou gris, ou jaunes,
Tous ces jolis Meſſieurs ſeront les bien venus,
Pourvu qu'ils ſoient ſages & retenus.
Si de leur Conducteur la gorge ſi flûtée,
A force d'entonner, ſe trouve un peu gâtée,
Il doit, ſi j'en ſuis crue, eſſayant maint tonneau,
Ne ſe rebuter point d'entonner de nouveau.
Si le mauvais effet vient du jus de Champagne,
J'ai dans ma Grotte un vin de Chaſſaigne ou Chaſſagne,
Plus fort, plus cuit, plus velouté,
Qui peut raccommoder l'Organe démonté.
Enfin, mon Frere, enfin, nos Zéphyrs vous appellent;
De doux tranſports de joie on voit bondir les eaux;
Et, dès qu'on vous annonce aux Déïtés de Sceaux,
Leurs graces, leurs attraits ſoudain ſe renouvellent.



LETTRE (1)

A MADAME LA MARQUISE DE LASSAY,

Qui m'avoit demande, de la part de S. A. S. Madame la Ducheſſe, des Vers pour la divertir pendant un rhume qu'elle avoit à Marly, le 2 Mai 1702.

Je crois (2) en vérité, Madame, que vous vous mocquez de moi, quand vous me demandez des Vers & une Chanſon pour divertir Madame la Ducheſſe, pendant ſon rhume à Marly. Eh ! depuis quand donc

> Voit-on les Graces enrhumées,
> Elles, à ce qu'Horace dit,
> Avec Vénus accoutumées
> A danſer ſans bonnet de nuit ;

(1) Au lieu de ce titre, on lit dans S. Marc *A la même.*

(2) *Je crois, en vérité, Madame, que vous me demandez des Vers, &c.* S. Marc.

Foulant d'un pied nud les prairies
De l'Isle où la Mere d'Amour,
Sur ces rives toujours fleuries,
Etablit sa charmante Cour ?
Jamais le Pere des glaçons,
L'Hiver n'osa porter sa rage
Sur ce délicieux rivage
Où l'éternel Printemps fait toutes les saisons.
Là, jamais brouillard, ni brume
N'obscurcit la clarté du jour,
Et jamais dans ce beau séjour
N'enfanta catharre ni rhume.

Ne vous étonnez pas de tous les avantages dont jouit l'Isle de Cithere. Tous les lieux que les Divinités habitent ont de pareils agrémens. Si Madame la Duchesse veut faire encore un voyage à la Campagne aussi long que le dernier qu'elle y a fait;

Vous verrez au pied de Saint-Maur ;
Et ceci n'est chose frivole,
La Marne, comme le Pactole,
Couler dessus un sable d'or.
La rose y sera sans épine ;
Nos bois y seront toujours verds ;
Et cette présence divine
Préservera nos fleurs de l'horreur des Hivers.
Dans cet heureux coin de la terre

Elle fera régner la joie & le repos,
Et le délivrera des maux
Qui par fois nous y font la guerre.
Vervins n'y diſputera plus :
Dans ſon ſavoir plus orthodoxe,
Il citera des faits connus
Et quittera le paradoxe.
Fieſque, loin des ſoins ſuperflus,
Fera quelque choſe d'utile ;
Et moins altéré, plus tranquille,
Ne cognera plus de fétus.
Tous nos jours ſeront jours de fête ;
Et n'auront que de belles nuits.
Laſſay chaſſera ſes ennuis,
Et ne frottera plus ſa tête ;
Mais, tranquille dans un boſquet,
Où ſa Bergere ira l'attendre,
Il oubliera cet amour tendre
Qu'il eut pour les coups de mouſquet :
Pour moi, ſage comme Xaintraille,
Laiſſant la rime & l'inpromptu,
Au lieu d'un gros ventre pointu,
J'aurai bientôt la belle taille
Et l'eſprit de l'Abbé Teſtu.

Je crois qu'il eſt plus glorieux aux charmes de Madame la Ducheſſe de faire ces grands changemens à Saint-Maur, que de faire naître les fleurs ſous ſes pas ; louange que je laiſſe aux Poëtes de

profeſſion à lui donner. Je vous prie, Madame, d'avoir la bonté de lire cet endroit de ma Lettre à Monſeigneur le Duc, parce qu'il connoîtra mieux que vous l'importance de ces métamorphoſes, connaiſſant mieux les perſonnages dont il s'agit.

Voilà ce qu'Apollon m'a inſpiré de vous dire, avant que de me dicter la Chanſon que lui demande Madame la Ducheſſe, pour faire répondre, dans le conte de Fée qu'elle fait, la Princeſſe Roſette à ſon Amant inviſible. Le pauvre diable étoit enfermée dans une perle en poire qu'elle portoit à l'oreille, & ſe plaignoit que la préſence importune de ſon Gouverneur l'empêchoit de parler à la Princeſſe. Je vous avouerai ingénument que je ne ſais point faire parler un Amant inviſible ; je ſais ſeulement

Que ce ſeroit rare merveille,
Encor plus gentil ornement,
De pouvoir porter ſon Amant
En forme de pendant d'oreille.

Juſques à ce que cette belle invention, qui ſe découvrira peut-être, ſoit trouvée, voilà trois couplets de Chanſon pour celle qui l'avoit.

Un pauvre Amant inviſible,
Quoiqu'aimé, n'a tout le jour

D'autre plaiſir plus ſenſible,
Que de conter ſon amour.

S'il ſe plaint que la contrainte
Lui ravit cette douceur ;
Un cœur touché de ſa plainte,
Comme lui, ſent ce malheur.

L'Amour, quand il eſt extrême,
Rend tout égal entre nous.
Souffrir avec ce qu'on aime,
A quelque choſe de doux.

Ne me ferez vous point de réponſe à ceci ? Vous avez à Marly des Nourriſſons d'Apollon, & très-bien nourris :

La Fare, au corps gent & dodu,
Maître Libertin de la rime,
Sur qui Phébus a répandu
Le badinage & le ſublime.
Je n'oſe nommer en ce lieu
Ce charmant, cet aimable Prince,
Dont la Muſe finement pince
Juſques aux Serviteurs de Dieu.

Il ne me reſte ici, Madame, qu'à ſupplier Madame la Ducheſſe, quand elle voudra achever de raſſembler tous les plaiſirs à Saint-Maur, de vous

amener avec elle, vous qui pouvez faire les délices de tout le genre humain ; vous, dis-je, dont tout le monde feroit charmé, feroit content, fi vous vouliez bien l'être une fois de vous-même ; car enfin,

Les Dieux vous donnent l'art de plaire,
 Et le pouvoir de charmer ;
C'eft avoir de quoi fe fatisfaire
Que d'avoir de quoi fe faire aimer.



RÉPONSE
DE
S. A. S. MONSEIGNEUR LE DUC,
AU NOM
DE MADAME DE LASSAY.

En arrivant à Saint-Maur, nous avons trouvé des choſes bien plus ſurprenantes que celles que vous nous avez prophétiſées. Il n'y a plus ici de Parnaſſe pour vous ; il eſt abſolument raſé, ſans la moindre apparence qu'il y ait jamais eu de maiſon. Perſonne ne nous a pu apprendre comment cela s'étoit fait ; mais enfin nous avons apperçu ces Vers attachés à un arbre, comme un placard de Jubilé :

Nulle force, nul art magique
Ne peuvent en ces lieux rétablir le Château.
Pour en élever un plus grand, plus magnifique,
Il faut qu'un Amphion nouveau,
Amphion pourtant Dalmatique,
Sous ces arbres touffus enfle ſon chalumeau :
Par les charmes de la Muſique,

Mille invifibles mains employant le marteau,
Offriront à vos yeux un fpectacle plus beau
Que n'en a fait jamais le Palais d'Angélique.

Nous avons rêvé long-temps pour deviner qui pourroit être cet Amphion, & nous commençions à croire que cela vous regardoit, lorfqu'un coup de vent a fait tourner l'Ecriteau, & nous a montré par le revers, ces mots qui nous ont entiérement déconcertés :

L'Amphion qui voudra tenter ce grand deffein
Doit avoir les forces d'Hercule :
S'il n'imite en vertu le pere d'une Mule,
Il pourra bien chanter en vain.

Le Comte de Fiefque feul ne fut point étonné de cet Oracle ; & excité par les charmes d'une troupe de Nymphes qui en attendoient l'exécution, crut que cette entreprife lui étoit réfervée ; & rempli de confiance, s'enfonça dans le bofquet voifin ;

Mais nous le vîmes, je vous jure,
Revenir fanglant & battu,
Sans avoir dans cette aventure
Pu cogner fon pauvre fétu.

Ce traitement nous fait défefpérer du rétabliffement du Château. Si les difficultés ne vous rebutent

point, venez vous essayer. Il sera peut-être un miracle en votre faveur, plus grand que tous ceux que vous avez annoncés.

Ne souhaitez donc plus le sens-froid de Xaintraille,
Ni l'esprit de l'Abbé Testu :
Gardez votre ventre pointu
Sans porter envie à sa taille.
Pour les efforts qu'ici vous avez à tenter
Leur (1) P. . . . est seul à souhaiter.

(1) *Leur force est seule à souhaiter.* S. Marc.



LA

PERFECTION D'AMOUR,

FABLE,

A S. A. S. MONSEIGNEUR LE DUC,

Servant de Réponſe à ſa Lettre, au nom de Madame DE LASSAY.

GRAND Prince, mais plus aimable
Cent fois par vos qualités,
Qu'illuſtre, que reſpectable
Par le ſang dont vous ſortez;
Je vous adreſſe une fable,
Qui ſous un tour agréable
Cache des moralités
Importantes, néceſſaires,
Et découvre des myſteres
Qui ſeuls par leurs vérités
Répareront l'injuſtice
Des brocards que j'ai ſoufferts,
Dont l'envie & la malice
Ornent vos cauſtiques Vers.

Peu de temps après que Vénus fut ſortie de

l'onde, & qu'elle eut établi sa demeure dans Cythere, on découvrit deux grandes Isles qui n'étoient éloignées de-là que de quelques milles. La premiere, qui étoit au midi, avoit tous les avantages que peut recevoir un Pays, des mains de la Nature & des regards favorables du Soleil. Le climat en étoit doux; on y respiroit un air pur; des ruisseaux argentés couloient dans les vallons, les collines étoient couvertes de bois, & les plaines de fleurs, dont un Printemps éternel conservoit la fraîcheur.

Deucalion & Pyrrha, après le Déluge, touchés de la beauté de ce lieu, s'y arrêterent. Ils y avoient jetté une si grande quantité de pierres par-dessus leurs têtes, qu'ils avoient extrêmement peuplé cette Isle délicieuse; ce qui ne s'étoit pas fait sans une profonde sagesse des Dieux, qui voulut réparer par-là l'ignorance de cet art merveilleux, (si nécessaire à la multiplication du genre humain), où devoient rester pendant quelque temps, les Habitans de cette belle contrée. Ils étoient encore voisins de l'enfance du monde; ainsi ils conservoient l'innocence du siecle d'or, & n'avoient pour toutes occupations que le soin de leurs troupeaux. Comme ils étoient tous formés le même jour, & de la même maniere, les Bergers & les Bergeres étoient de même âge & de même condition. On n'y sentoit point le poids de la supériorité, & l'on n'y connoissoit point l'orgueil de la grandeur.

Tantôt les Bergers, aſſemblés dans une prairie, s'exerçoient à la lutte, à la courſe ; tantôt, avec les Bergeres, ils formoient des danſes au ſon de quelque chalumeau, ou de quelque muſette, que la pente naturelle qu'on a aux plaiſirs leur avoit déja fait inventer. Voilà qu'elle a été la véritable ſource de la Muſique, dont les accords & les inſtrumens ſe ſont perfectionnés, à meſure que ces Bergers & ces Bergeres ſont devenus plus ſavans.

Après qu'ils s'étoient tous enſemble occupés de mille jeux champêtres, chaque Berger en particulier, ſe ſéparant de la troupe, s'en alloit, avec la Bergere qui plaiſoit le plus à ſes yeux, prendre le frais, ou dans un antre tapiſſé de mouſſe, ou ſous de grands arbres touffus, nés avec l'Univers. Là, couchés nonchalamment ſur un lit de gaſon, il lui parloit de la beauté de ſes yeux, de la blancheur de ſes mains. Combien, lui diſoit-il, ces fleurs, dont je vous ai fait une guirlande, ſont-elles au-deſſous des fleurs de votre teint ? L'eau dont vous vous êtes lavée ce matin le viſage au bord de cette fontaine, vous a donné un éclat nouveau. Que j'avois d'impatience de m'entretenir ſeul avec vous ! Toute aimable qu'eſt la troupe de nos Bergers & de nos Bergeres, elle commençoit à m'importuner. Pourquoi avons-nous été ſi long-temps à la quitter, répondoit la Bergere ? Que ne m'avez-vous plutôt

proposé de nous en écarter ? Ne savez-vous pas que mes complaisances pour tout ce qui peut vous plaire, sont en moi des désirs ? Je suis restée occupée uniquement du plaisir de voir que votre adresse surpassoit celle de tous les autres Bergers, que personne ne dansoit de si bonne grace, & ne chantoit si tendrement que vous. Je n'ai pu m'empêcher de me dire à moi-même :

Que mon Berger me plaît ! mon ame en est ravie.
Ce qu'il dit, ce qu'il fait, tout est plein d'agrément.
Qu'avec plaisir j'ai fait serment
De passer avec lui le reste de ma vie !

Tel fut le commencement de la Poésie que, nous autres Poëtes, nous attribuons injustement aux Dieux, & qui n'est dû qu'à la délicatesse de l'esprit & du cœur des femmes. Lorsque chaque Berger avoit assez expliqué ses sentimens à sa Bergere (faveur dont ils étoient contens, jusqu'à ce que l'exemple leur eût appris qu'il en est d'autres qu'ils pouvoient demander à leurs Bergeres), ils retournoient joindre la compagnie, qui s'assembloit, vers le penchant du jour, au bord d'un ruisseau. Ils l'abordoient sans scrupule, & sans rougir. On ne connoissoit point alors les noms odieux de *scandale*, de *tête-à-tête*, ni de *rendez-vous* ; on ne redoutoit point la sévérité des peres, la mauvaise humeur des maris, ni les criailleries

des meres. Dès-lors que la troupe étoit rassemblée, toutes les Bergeres se mettoient à filer ; & tous les Bergers, assis à leurs pieds, se mettoient à faire des Vers à la louange de leurs Beautés : cela s'appelloit *filer l'amour parfait ;* façon de parler aussi ancienne que le monde, & qui est parvenue jusqu'à nous. C'est en cet endroit même que sont nés les Madrigaux, dont, (autant que je l'ai pu apprendre dans les vieilles Chroniques de Cythere), voici le premier qui fut fait par un Berger qui faisoit déja le bel esprit.

Je vous attends toujours avec impatience ;
Du plaisir de vous voir mes yeux sont enchantés ;
Un moment loin de vos Beautés
Me paraît une longue absence.

Je sens de secrets mouvemens,
Tels que si dans mon cœur s'allumoit une flamme.
Comment vous expliquer le trouble de mon ame ?
Je ne sais pas le nom des transports que je sens.

Ainsi ces Peuples fortunés vivoient tranquilles dans la confiance que donne l'innocence. Ils jouissoient du plaisir de la sympathie, qui fait l'amour, sans en savoir le nom. En l'ignorant, ils en ignoroient les peines. Ni les infidélités, ni les quitteries n'étoient connues ; & la premiere Elégie qui fut faite par une Bergere, fut pour déplorer le peu

de foin que fon Berger avoit eu d'un moineau qu'elle lui avoit donné à garder, & qu'il avoit laiffé échapper.

La Religion des Habitans de cette Ifle fe bornoit à adorer une Divinité, qui depuis a été connue fous le nom de Vefta. Elle avoit un Temple magnifique, où vingt Bergeres choifies entretenoient un feu facré, auffi pur que les mains qui le nourriffoient d'une liqueur extraite de fleurs d'orange & de myrte. C'eft de-là qu'on a donné le nom de Veftales à des femmes prudes, & que font venues les Veftales à Rome, dont on puniffoit les actions avec tant de févérité ; parce qu'elles étoient inftituées par des perfonnes qui ne connoiffoient que les fentimens & les paroles. Voilà, à peu près, les mœurs & la façon de vivre des Habitans de cette Ifle fortunée.

La feconde, qui étoit tirant vers le Nord, n'avoit pas reçu du Ciel de fi douces influences, bien qu'elle eût abondamment tout ce qu'il falloit pour la vie ; des bois, des rivieres. Elle étoit pleine de montagnes, & le climat en étoit plus dur. Auffi les Peuples qui l'habitoient tenoient - ils beaucoup de la dureté & de l'âpreté du fol fur lequel ils marchoient. La Nature, dont la prudence prévient nos befoins, leur avoit donné de la corne aux pieds ; la moitié de leur corps étoit chargée

de

de longs poils, marque sûre de leur force : ils avoient les yeux vifs & pétillans, les oreilles pointues, le visage fort rouge, le nez rabattu ; &, quoiqu'ils n'eussent pas l'agrément ni la beauté de leurs voisins, tout cela ensemble ne laissoit pas de leur former une physionomie vive, qui ne déplaisoit point. Ils avoient un grand défaut. La Nature, par la conformation de leur bouche & de leur langue, leur avoit interdit l'usage de la parole ; mais, comme elle sait réparer les biens dont elle nous prive, elle avoit répandu une force & une vigueur sur le tempérament de ces Peuples, qui faisoit qu'ils employoient en actions tout le temps que le reste des Habitans de la terre employoient en paroles.

Ces peuples avoient des occupations & des plaisirs conformes à leur robuste tempérament. Ils passoient les jours à la chasse, à la pêche, à tirer de l'arc, & sur-tout ils étoient principalement occupés à défricher leurs montagnes, & à cultiver leur terre ingrate, qui ne donnoit qu'à leurs peines & à l'assiduité de leur travail les présens qu'elle faisoit d'elle-même & sans culture à leurs voisins. Ils se donnoient tout entiers à l'entretien de leurs jardins. C'est à eux que nous devons les modeles & la perfection où nous voyons ceux de Versailles & des Tuileries ; & même, je ne sais où j'ai lu que ceux qui ont excellé en cet Art, les le Nostre,

les Boivinet descendent en droite ligne d'un de ces Capripedes ; &, s'il vous en souvient bien, Monseigneur, feu le Nostre, dans ses yeux vifs & son nez recourbé, & M. Boivinet, dans son visage rubicond & ses cheveux crêpus, tenoient encore de Messieurs leurs grands-peres.

Le penchant que les peuples ont à la superstition, fit que, pour la garde de leurs vergers & la protection de leurs jardins, ils voulurent avoir un Dieu. Ils l'envoyerent chercher sur les bords de l'Hellespont à l'Isle de Lampsaque, où il étoit déjà adoré. Leur grossiéreté négligea de lui bâtir des Temples ; ils se contenterent de le mettre au milieu de leurs jardins, de le couronner de fleurs, & de lui établir un culte. Ce Dieu, par reconnoissance, leur apprit l'art de conserver, dans leur Isle, la quantité de Peuple que les pierres de Deucalion & de Pyrrha avoient mises dans l'autre Isle qui leur étoit voisine.

Vénus, qui, depuis son établissement dans Cythere, ne cherchoit qu'à étendre son empire, & perfectionner l'Amour dans le genre humain, visitoit dans son char toutes les Isles de l'Archipel. La beauté de l'Isle des Bergers l'attira ; elle y descendit. Avec quel plaisir n'y vit-elle pas la tendresse des sentimens, & la galanterie que la seule Nature avoit inspirée à ces Peuples ! Mais autant

ſeur délicateſſe lui plut, autant leur ſimplicité lui fit de pitié. » Quoi, dit-elle ! Cérès aura pu, par » l'invention du bled, perfectionner la nourriture » du genre humain, qui ne vivoit que de gland ! » Bacchus leur aura donné l'uſage du vin, préſent » auſſi fatal & dangereux qu'il eſt agréable; & je » ne pourrai pas perfectionner en eux l'Amour; » invention plus délicieuſe encore, & cent fois » plus néceſſaire que tout ce que Cérès & Bacchus » leur ont donné ! Comme elle ne voulut pas faire ſentir à ces pauvres gens l'ignorance des plaiſirs où ils étoient, juſqu'à ce qu'elle y pût apporter le remede; elle partit ſans rien dire, & paſſa dans l'Isle des Satyres.

Elle eut beſoin de toute la majeſté de la Divinité, pour ſe mettre à l'abri des violences de ces Peuples groſſiers : mais, comme un nuage la déroba d'abord à leurs yeux, elle ſe promena dans leurs jardins, dont elle admira la beauté, bien qu'elle fût auſſi ſcandaliſée de la groſſiéreté de ces Capripedes, qu'elle avoit eu de compaſſion de la ſimplicité des Bergers : comme les Dieux ſavent tourner tout à bien, la Déeſſe crut pouvoir tirer quelque choſe de parfait de deux choſes très-imparfaites qu'elle avoit vues dans ſon voyage. La choſe étoit importante; elle fut bien aiſe de prendre là-deſſus l'avis des trois Graces, & retourna dans ſon Isle aſſembler ſon Conſeil. Dès que l'état de

l'affaire eût été expliquée par elle-même, cela ne reçut pas la moindre difficulté ; & la néceſſité de mettre dans ſa perfection au plutôt une choſe auſſi utile au bien & au plaiſir de l'Univers que l'Amour, fit que dans l'inſtant on pria Mercure de prêter ſon ſecours pour l'établiſſement d'un nouvel Art, où dans la ſuite il devoit avoir lui-même tant de part. Il étoit venu trouver ce jour-là, par bonheur, Vénus de la part de Jupiter & de Junon, pour lui emprunter ſon ceſte, & on le pria d'aller faire paſſer deux Habitans ſeulement, de la derniere Isle où Vénus avoit été, dans l'Isle des Bergers. En un inſtant Mercure partit & arriva. Quoique ces Chevrepieds ne parlent point, la grandeur de leurs oreilles fait qu'ils entendent finement. Dès que Mercure eut parlé, ils ne ſe les firent pas tirer pour partir. Il les conduiſit dans l'Isle des Bergers, & les y laiſſa.

C'étoit environ l'heure qu'on alloit commencer à filer l'Amour parfait. D'abord que ces deux honnêtes Députés parurent, la nouveauté & la biſarrerie de leurs figures aſſembla autour d'eux tous les Bergers & toutes les Bergeres qui étoient là. Ces innocentes commencerent, l'une à leur pincer les oreilles, l'autre à leur arracher la barbe, & toutes généralement à rire. A cela les Satyres répondirent par des careſſes un peu plus libres. L'état de la pure innocence, qui régnoit également dans les deux partis, fit que les uns firent tout ce qui leur plut, & les autres les laiſ-

ferent faire, sans le moindre scrupule. Les Bergers même voyoient, avec satisfaction, que ces nouveaux venus apprenoient à leurs Bergeres des choses qui paroissoient leur faire beaucoup de plaisir. Ils les caressoient de leur côté, & les réfocilloient de pain, de fromage & de fruit, pour leur aider à continuer avec succès leur mission. Les premiers jours & les premieres nuits se passerent ainsi. Ces nouveaux Maîtres tenoient leurs Écoles au bord d'un grand pré émaillé de fleurs, où une herbe courte formoit des lits plus voluptueux que le duvet & l'or des nôtres. La curiosité & l'envie d'apprendre faisoient venir les Bergers & les Bergeres des extrêmités de l'Isle; & certainement ces Professeurs avoient plus d'Écoliers que le pauvre M. Dumesnil, Professeur en Langue Normande (1).

Vénus avoit réglé le temps de cet apprentissage à un mois; & cela par une prévoyance que donne aux Dieux la connoissance de l'avenir; car en effet, au bout de ce temps-là, les Bergers, qui d'abord avoient été charmés de ce qu'on avoit appris à leurs Bergeres, dont eux-mêmes commençoient à profiter, commencerent à s'appercevoir que leurs Bergeres se plaisoient plus avec ces nouveaux venus, qu'elles ne faisoient avec eux. Ils s'en fâcherent, & se mirent à

(1) Personnage de la *Comédie sans titre*, ou *le Mercure galant*, de Boursault.

gronder. Voilà qu'elles ont été les premieres jaloufies du monde, pefte fatale de l'Amour, poifon froid & lent, qui vient troubler la douceur de nos plaifirs. Pour éviter donc ces défordres naiffans, Vénus renvoya chez eux ce couple de nouveaux Docteurs, & tout refta paifible dans l'Isle, avec la joie & la furprife que donnent les nouvelles inventions.

Cette Déeffe, qui mouroit d'impatience de jouir du plaifir de voir le fuccès de ce qu'elle venoit de faire, pour mettre la derniere main à la perfection de l'Amour, obtint de Jupiter que, felon ce qu'elle ordonneroit dans les différentes occafion ,les inftans fuffent des heures, les jours fuffent des momens, ou les momens fulfent des jours, ou les jours des années, ou les années des jours ; & c'eft depuis ce temps-là que tout ce qui eft fujet à l'empire de l'Amour, compte la durée du temps de cette façon-là. Je ne crois pas qu'on réforme fitôt ce calendrier. Ce qui ne devoit donc arriver, dans l'ordre naturel, qu'en vingt ou trente années, fe fit, pour la fatisfaction de Vénus, en vingt ou trente jours. Elle revint, au bout de ce temps, dans l'Isle fortunée avec les trois Graces, & la trouva toute peuplée d'Habitans nouveaux. Quel fut l'excès de fa joie ! Ils n'avoient plus la groffiéreté des Satyres, ni la fimplicité ridicule des Bergers. Tout ce Peuple galant courut au-devant de la Divinité, à qui il devoit le jour ; & le refte des anciens Habitans vint lui

rendre grace de les avoir tirés de l'ignorance & de l'erreur où ils étoient. Alors elle parcourut l'Isle toute entiere, & y trouva toutes les sortes d'Amans qui depuis ont obéi à son empire. Le mélange, qu'elle avoit si prudemment imaginé, avoit fait cette curieuse diversité. En effet, les Amans qui sont venus directement des deux Satyres, & de quelques Bergeres grandes & robustes, tiennent encore de la férocité de leurs peres. De-là sont venus le grand Hercule & sa grande nuit, les Rois d'Éthiopie, les Soyecourts, les Clérambaults, & mille autres. Comme ils ont les défauts de leurs peres, ils en ont les vertus. Ils parlent peu, & réparent par leurs actions l'agrément du langage des autres. Il y en a même de ce genre-là qui ne laissent pas d'avoir de l'esprit ; &, au lieu qu'avant eux on ne faisoit que des Madrigaux & des Élégies dans l'Isle fortunée, un d'eux commença à y faire la premiere jouissance que voici ; sur quoi Catulle, Petrone, Martial, & l'Abbé Testu en ont fait depuis.

Amour, qu'injustement j'ai blâmé ton empire !
Des maux que j'ai soufferts ai-je dû m'offenser,
Quand tu viens de récompenser,
D'un moment de plaisir, un siecle de martyre !
J'ai fléchi mon Iris après de longs soupirs ;
Ce cher objet de mes desirs,
Cette insensible Iris, cette Iris si farouche,
Dans mille ardens baisers vient de plonger mes feux.

Pour goûter à longs traits ce nectar amoureux,
Mon ame toute entiere a volé ſur ma bouche.
J'ai ſavouré la fraîcheur
De ſes levres demi-cloſes.
Sa bouche avoit la couleur,
Son haleine avoit l'odeur
Et le doux parfum des roſes.
Je reſſentis alors une douce langueur
S'emparer de mes ſens, & couler dans mon cœur.
D'amour & de plaiſir nos yeux étincelerent,
Mon cœur en treſſaillit, nos eſprits s'allumerent;
Et, livrés l'un & l'autre à nos emportemens,
Nous cherchâmes le ſort des plus heureux Amans.
Sans voix, ſans mouvement mon Iris éperdue,
Laiſſoit mille beautés en proie à mon ardeur;
Comme elle oublioit ſa rigueur,
J'oubliois lors ma retenue.
Et je me ſouviens ſeulement
Que, dans ce bienheureux moment,
Par l'excès du plaiſir nos forces ſuſpendues,
Nos corps entrelaſſés, nos ames confondues,
Ont goûté de concert les plaiſirs les plus doux,
Inconnus aux Mortels moins amoureux que nous.

Pour les Amans qui deſcendent des Bergeres & des Bergers inſtruits ſeulement par les Satyres, ce ſont ce Peuple tendre & délicat, à qui la douceur du climat, d'où ils tirent leur origine, a donné une humeur douce & un cœur ſenſible, ſource

des paſſions qu'ils nourriſſent éternellement. C'eſt à eux que nous devons toutes les galanteries, la délicateſſe des ſentimens, enfin tout ce que des Bibliotheques de Romans & de Vers amoureux renferment de maximes. De-là ſont venus les Tibulles, les Gallus, les Ovides, Honoré Durfé, Aſtrée, Céladon, les Dangeaux, les Quinauts, & ſur-tout la Fare, qui, ſans ſon appétit déméſuré qui l'attache un peu trop au potage, eût été un Poëte plus tendre & plus délicat qu'eux tous.

Je gage, Monſeigneur, que vous êtes en peine, ne me trouvant point parmi ces honnêtes gens-là, de ſavoir d'où je deſcends, & de qui je ſuis né. Apprenez une fois, Monſeigneur, & le retenez bien, que je deſcends en droite ligne de cette aimable Bergere dont la délicateſſe fit le premier Madrigal qu'ait vu l'Univers. Ce fut elle qui reçut la premiere une des leçons que donnerent, de la perfection d'Amour, les deux Docteurs qui vinrent l'enſeigner dans l'Iſle des Bergers, & qui, par-là, ſont devenus mes grands-peres.

Vous ſavez préſentement qui je ſuis; ainſi, que V. A. S. n'aille plus, s'il vous plaît, ni en Proſe, ni en Vers, m'accuſer d'un excès de délicateſſe, qui, ſi on vouloit vous en croire, Monſeigneur, iroit juſqu'à la foibleſſe, & peut-être juſqu'à

l'impuissance. Bien loin de là, apprenez, Monseigneur, une fois pour toutes, que

J'ai retenu de ma mere
Ce langage séducteur
Qui fait le talent de plaire,
Et l'art de toucher un cœur.
A cela, de mon grand-pere
J'ai su joindre la vigueur;
Aussi, pour une Maîtresse,
Suis-je un Amant sans défaut:
Au cœur beaucoup de tendresse;
De la force, quand il faut.



ÉPITRE

A

M. LE MARQUIS DE DANGEAU,

Étant dans ſon Gouvernement de Touraine ;

De Saint-Maur le 6 Octobre 1702.

GOUVERNEUR de ces beaux climats,
Que du Ciel la douce influence,
Loin des Hyvers & des frimats,
A fait le Jardin de la France ;
Vous agiſſez très-ſagement
De ſouhaiter que l'enjoûment
De notre Muſe nous réveille :
Car nous croyons très-aiſément
Qu'aſſez ſouvent, ſous une treille,
Dans un doux aſſoupiſſement,
En Touraine Apollon ſommeille.
Ce Dieu ſobre, qui ne peut pas
S'échapper ſeulement à boire
Deux doigts de vin à ſon repas,
Peut fort bien, au bord de la Loire,
S'enyvrer de vos bons muſcats :

Puiſque de cette belle eau claire (1)
Que Frere Lubin ſavoit faire
Très-prudemment boire à ſon chien,
Le bon Phébus à taſſe pleine
Se coëffe au bord de l'Hipocrene
Auſſi rondement, auſſi bien
Que fait le bon-homme Silene
Du jus du Pere Bromien;
Et c'eſt de cette docte yvreſſe
Que naiſſent ſi facilement
Tous ces Vers, où ſi galamment
Tantôt tu chantois ta Maîtreſſe (2);
Tantôt les peines d'un Amant;
Toujours avec tant d'agrément,
Que jadis pour toi, dans la Grece,
Laïs eût quitté bruſquement
Anacréon dans ſa jeuneſſe.
Quant à la Muſe de Saint-Maur,
Qüe moins de douceur accompagne,
Il lui faut du vin de Champagne
Pour lui faire prendre l'eſſor:
Auſſi, quoique ſage & pucelle,
Mais plus libertine que celle
De Saint-Amant & de Faret,
Dans ſon aimable négligence
Elle ſe ſent de la licence

(1) Alluſion à une Ballade de Marot. S. *Marc.*
(2) *La tendreſſe.*

De la Table & du Cabaret;
Ce qui fait que la jouiſſance,
Dans les Vers de ſes Nourriſſons,
Quelquefois marque la cadence
De leurs amoureuſes Chanſons.
Souviens-toi qu'Auguſte venoit
Avec Mécénas chez Horace;
Et du monde, qu'il gouvernoit,
Quittoit le ſoin pour le Parnaſſe.
Parmi les verres & les pots
On vit ce Maître de la Terre
S'échapper en joyeux propos;
Et quelquefois, par de bons mots,
Pincer, dans une douce guerre,
Les Ridicules & les Sots.

Que ſerviroit de vous apprendre
Que le preux Mélac vient de rendre,
Plutôt accablé qu'abattu,
Landau, qui n'étoit plus que l'ombre
De ce Fort ſi bien revêtu?
Car vous ſavez bien que le nombre
Triomphe enfin de la vertu.

Sachez plutôt que, dans ce lieu,
La femme d'un Héros, & la fille d'un Dieu (1),
Avec ſa Cour eſt arrivée,

---

(1) Madame la Ducheſſe. *S. Marc.*

On croit que c'eſt Vénus, des Graces entourée,
Qui tranſporte en ce beau ſéjour
Tous les charmes dont eſt parée
L'Isle où l'on adore l'Amour:
Auſſi ſon aimable préſence
Chaſſe déjà les Aquilons,
Qui nous marquoient la décadence
De nos fruits & de nos melons;
Et l'on voit venir, ſur les aîles
De Flore & des jeunes Zéphyrs,
Couronné de roſes nouvelles,
Le beau Printemps & les Plaiſirs.

Avoues, Marquis, que ſans peine,
Pour voir cette charmante Cour,
Vous quitteriez votre ſéjour,
Et tous les Muſcats de Touraine (1).

(2) Le Marquis de Dangeau a répondu à cette Epitre; mais Chaulieu n'ayant pas mis cette Réponſe dans ſon manuſcrit, nous la renvoyons à la fin de ce volume.



A MONSIEUR
DE MALEZIEUX,

Sur la Fête qu'il donna à Monſeigneur, & Madame la Ducheſſe DU MAINE, *à Châtenai, au mois de Juin 1703.*

LORSQU'ON ne s'attendoit à rien, il parut tout d'un coup ſous la figure d'un Opérateur Chinois, qui avoit toutes ſortes d'eſſences admirables. Les unes, en s'en frottant les doigts, faiſoient jouer de toutes ſortes d'inſtrumens; les autres, en s'en frottant les pieds, faiſoient danſer. Cela fit naître tout-à-coup une muſique & des entrées de ballet très-ingénieuſes. Le ſujet de la Piece fut la Fable de Philémon & de Baucis, dont l'allégorie étoit très-juſte; la Fête n'étant faite que pour marquer à Monſeigneur le Duc & à Madame la Ducheſſe du Maine la reconnoiſſance éternelle que M. de Malézieux & ſa Poſtérité conſerveront de leur libéralité, qui lui a donné la Seigneurie de Châtenai, où il a bâti une Maiſon qui paroît être ſortie des Cabanes qui y étoient, comme le Temple de Jupiter étoit ſorti de la Chaumiere qu'habi-

toient Baucis & Philémon. Tout cela fut suivi d'un souper admirable, & d'un beau feu d'artifice.

VOUS nous donnâtes hier au soir, Monsieur l'Opérateur, un plat de votre métier, qui nous divertit trop pour que chacun de vos Auditeurs ne soit pas obligé de vous en donner un du sien, & sur-tout les Poëtes, autre espece de Charlatans, qui savent aussi bien que vous débiter leur baume. Ce que le Public trouve de commode avec des Charlatans comme nous, c'est qu'il ne lui en coûte rien que le temps qu'il perd à nous écouter. En attendant que mes Confreres vous servent un plat de leur métier, en voici un du mien; je suis avec respect de vos opérations, le très-humble & très-obéissant serviteur,

Le Palefrenier du Cheval Pégase.

Quel est cet homme admirable,
Cet Opérateur charmant,
Qui d'un spectacle agréable
Fait naître l'enchantement?

Des plaisirs d'une Bergere

Il ſait amuſer les Dieux;
A tant de talens de plaire
Je reconnois Malézieux.

Parmi la magnificence
D'une Fête de la Cour,
Tout reſpire l'innocence
Du plus champêtre Séjour.

Ici la reconnoiſſance
Répond toujours aux bienfaits,
Et les ſiecles, ni l'abſence
Ne l'effaceront jamais.

Du Maine ſi reſpectable,
Digne fille de cent Rois,
Se borne à paroître aimable,
Dès qu'elle eſt parmi nos bois.

Dans cette belle Contrée
Tout Berger eſt Céladon;
Chaque Bergere eſt Aſtrée,
Et tout ruiſſeau, le Lignon.

Nos Beautés, pour toutes armes,
N'ont que le pouvoir des yeux:
L'art n'ajoute rien aux charmes
Qu'elles ont reçu des Cieux.

Leurs miroirs ſont nos Fontaines.
Ainſi que des autres fleurs,
Les Zéphyrs, par leurs haleines,
De leur teint font les Couleurs.

L'Amour (1) même eſt ſans malice,
Simple & ſans déguiſement ;
L'on n'aime ici l'artifice
Que dans les feux ſeulement.

(1) Cette Stance n'eſt pas dans S. Marc.



LETTRE
DE
M. DE MALÉZIEUX,
A
M. L'ABBÉ DE CHAULIEU,

Le 19 Juillet 1706.

VOUS êtes averti, Monſieur, que, de ſamedi prochain en huit, c'eſt-à-dire, le dernier de ce mois, S. A. S. Madame la Ducheſſe du Maine ſe rendra dans le Palais de Châtenai ; que ſur les ſix heures du ſoir il y aura une petite Comedie-Ballet, ou plutôt Fareballet ; que la Princeſſe deſire très-fort avoir un Spectateur comme vous ; que vous ferez une œuvre très-méritoire de vous y tranſporter, & que je ne ſais gueres d'excuſes raiſonnables que la mort ; car je vous déclare, Monſieur, de la part de S. A. qu'il n'y a ni Podagre, ni Chiragre, qui puiſſe vous diſculper. Prenez, s'il vous plaît, vos meſures là-deſſus ; & ſoyez très-perſuadé que le Châtelain de ce merveilleux Château ſe fait un très-grand plaiſir & un plus grand honneur de vous y recevoir, & qu'il eſt envers & contre tous, Monſieur, &c.

RÉPONSE
A
M. DE MALÉZIEUX.

SEIGNEUR Châtelain, la maniere
Dont m'invitez si galamment
Aux Tournois, combats de barriere,
Que prépare votre enjoûment
A Vénus, qui chez vous doit tenir Cour pléniere,
Mérite humble remerciement :
Si je jouis de la lumiere,
Je n'y manquerai nullement.
Qui ne suivroit aveuglément
Les ordres d'une Princesse,
Qui sait si gracieusement
Joindre au pouvoir d'une Déesse
Tout ce qu'une Mortelle eut jamais d'agrément ?
Mais quand bien même la Parque
M'auroit d'un coup de ciseau
Fait passer le noir ruisseau
Où Caron mene sa barque ;
Seigneur, n'en soyez étonné,
Vous me verriez encor venir à Châtenai ;
Car Pluton, quoiqu'inflexible,

Si du Maine daignoit ſeulement m'appeller,
Bientôt devenu ſenſible,
Avec un compliment me laiſſeroit aller ;
Et, mieux que ne fit Orphée
Pour Eurydice autrefois,
Le doux charme de ſa voix
Me conduiroit à Sceaux tout droit de l'Elyſée.

Ainſi, quoiqu'ordonne le Sort,
Au Châtel enchanté vers ſix heures je vole ;
Et vous m'aurez, vif ou mort,
Pour Spectateur bénévole.



VERS (1)

DE M. DE MALÉZIEUX,

DONNÉS

A M. L'ABBÉ DE CHAULIEU,

En arrivant à ſouper à Sceaux (2).

QUELLE ardeur ſubite m'enflamme !
Quel Dieu, s'emparant de mon ame,
M'inſpire la fureur des Vers !
Apollon quittant le Parnaſſe
Vient-il animer nos concers ?
Ou Chaulieu vient-il en ſa place ?

(1) Le 25 Décembre 1715. ſelon le ſecond de nos manuſcrits.

(2) Cette Piece & les trois ſuivantes ne ſe trouvent point dans les différentes Editions des Œuvres de Chaulieu.



RÉPONSE

DE

M. L'ABBÉ DE CHAULIEU.

POURQUOI chercher si loin quel est ce feu nouveau
Qui s'allume dans ton ame,
Ou quel Dieu d'un trait de flamme
Vient échauffer ton cerveau ?
Qui peut avoir un regard de du Maine,
Et qui connoît le pouvoir de ses yeux,
A-t-il besoin de chercher d'autres Dieux,
Ou d'aller boire à la belle Fontaine
Où si souvent s'enivre Malezieux ?



COUPLETS DE CHANSON, DE M. DE MALÉZIEUX,

Sur la dispute de l'ame des Bêtes (1).

Je l'affirme sans remords,
Cette divine substance,
Qui veut, qui prévoit, qui pense,
Ne peut jamais être un corps;
Pour m'attirer les suffrages
Je ne veux que tes Chansons,
Chaulieu, tes moindres Ouvrages
Valent mieux que mes raisons.

Le plus subtil mouvement,
La matiere la plus pure,
La plus parfaite figure,
Le plus bel arrangement,

(1) Voici ce que nous apprend à ce sujet le manuscrit dont nous venons de parler. Il porte en titre ce qui suit :

Le lendemain s'étant élevé une grande dispute sur l'ame ou la machine des Bêtes, M. de Malezieux fit la Réponse suivante sur ce bel Air de Fontainebleau fait par M. de Lully.

Bref

Bref un Etre périssable
Ne peut avoir fait tes Vers,
Il faut une ame semblable
A celle de l'Univers.

RÉPONSE
A CES COUPLETS,

Envoyée à M. DE MALÉZIEUX de Paris, n'ayant pu la faire à Sceaux, d'où je partis dans le moment (1).

AU plus docte, au plus gracieux
Des Habitans du Parnasse;
Il loge proche d'Horace,

(1) Voici ce que nous trouvons dans le même manuscrit.

M. l'Abbé de Chaulieu n'ayant pas répondu sur le champ, parce qu'il partit de Sceaux, en y retournant trois jours après, le jour que la Déclaration du rehaussement de la monnoie parut, fit une Réponse sur le même Air, à M. de Malezieux, en trois couplets de Chansons qu'il mit dans un paquet avec cette adresse dessus : *Au plus docte, au plus gracieux*, &c.

Sur ce Mont délicieux,
Au coin de la grande place,
A l'Hôtel de Malezieux.

Pour te répondre il faut plus d'une fois
Sur l'Hélicon consulter Melpomene;
Car l'inpromptu n'a pas assez d'haleine,
Et son Auteur n'a pas assez de voix;
C'est la raison, n'en soyez point en peine,
Pourquoi je n'ai sur le champ répondu;
Et j'aime mieux, absorbé, confondu,
Dire, Seigneur, excusez le bonhomme,
Il a laissé son Callepin à Rome.

Puisque le prix haussé de la monnoie
Fait qu'aujourd'hui chacun, à ce qu'on dit,
Paie ce qu'il doit avec joie,
Il est juste que je t'envoie
Les trois couplets dont tu m'as fait crédit.

I.

Tu débrouilles dans tes Vers
Si bien la Machine ronde,
Et la Sagesse profonde
Qui régit cet Univers,
Qu'il faut, si je ne m'abuse,
Que tous les jours Malezieux
Et sa philosophe Muse

Assiste au Conseil des Dieux.

II.

Pour répondre à tes Chansons,
Il faudroit de la Nature,
De Lucrece ou d'Epicure
Emprunter quelques raisons;
Mais sur l'Essence divine
Je hais leur témérité,
Et je n'aime leur doctrine
Que touchant la Volupté.

III

Je suis cet attrait vainqueur,
Ce doux penchant de mon ame,
Que grava d'un trait de flamme
Nature au fond de mon cœur;
Dans une sainte mollesse
J'écoute tous mes désirs;
Et je crois que la sagesse
Est le chemin des plaisirs.



A S. A. S.

MADAME LA DUCHESSE DU MAINE,

En lui envoyant une bourſe (1).

VENUS vous a donné depuis peu ſa (2) ceinture;
Aujourd'hui le Dieu des Larrons,
Ce gentil Dieu, qu'on appelle Mercure,
Dieu des Rhéteurs, des Ribleurs & Frippons,

(1) Cette Piece eſt entiérement défigurée dans l'édition de 1733, d'où S. Marc l'a tirée. D'ailleurs elle n'a que 23 Vers aulieu des 34 de l'original. Ces deux Editeurs lui ont donné le titre ſuivant:

Sur une bourſe, dont M. l'Abbé de Vaubrun ſit préſent à Madame la Ducheſſe du Maine. Nos manuſcrits ne font aucune mention de cette anecdote. Peut-être l'Abbé de Vaubrun donna-t-il la Fête dont il eſt fait mention dans la Note ſuivante.

(2) Nous trouvons dans un de nos manuſcrits cette Note. *Fête que l'on donna à Madame la Ducheſſe du Maine, ſous le nom de* LA CEINTURE DE VENUS.

Vient vous offrir préſens d'autre nature ;
Une bourſe qu'à l'Opéra
Il a coupé depuis trois jours en ça,
Et fut très-bien payé par ſa richeſſe
Du gentil tour qu'avoit fait ſon adreſſe ;
Car il trouva plus de mille talens,
Reſtes ſacrés de l'antique monnoie,
Rares tréſors, que le Ciel nous envoie,
Quand il veut bien nous faire des préſens ;
Trouva d'abord trois cens talens de plaire,
Pour le moins autant de charmer,
Quatre cens de ſe faire aimer ;
Marqués étoient tous au coin de Cythere :
De plus celui de ſe bien exprimer,
A ce qu'on dit donner forme nouvelle,
Parler raiſon, & parler bagatelle ;
Sur-tout trouver l'invention
De joindre avec délicateſſe
Au tour précis, à la juſteſſe,
Beaucoup d'imagination :
Mais c'eſt aſſez ; car ſans point de mécompte,
Voilà les mille dons dont je vous devois compte :
Or en ceci ce Dieu ne s'eſt mépris,
Et jugea bien cette bourſe être vôtre ;
Car l'Univers en ſon vaſte pourpris,
En pourroit-il encor fournir une autre
Qui poſſédât ce nombre de talens ?
Sans y compter mille & mille agrémens

Qu'en vous formant les Dieux ſur vous verſerent,
Ceux dont auſſi les Graces vous parerent.

Fin du Tome premier.



Voici les Pieces du Duc DE NÊVERS *& de* CHAPELLE, *que nous avons promises à la page 67. Nous avons cru devoir y joindre la Réponse du Marquis* DANGEAU, *à la Lettre de* CHAULIEU, *que l'on a vue à la page 299.*



RÉPONSE DE CHAPELLE,

Aux deux Épitres du Duc DE NEVERS, *en 1680.*

POUR répondre à vos deux en *ime*,
Dont cette derniere ampliſſime
Pouſſe *ime* à toute extinction ;
Son Alteſſe Séréniſſime
Et de plus *microcroutiſſime*,
D'autant qu'aviez l'intention
De venir, moins comme Hermotime
En viſite qu'en viſion,
Foletter dans l'infectiſſime
Chambre de ſon affliction,
Vous écrit qu'obligatiſſime

De viſcere & de parenchime
Elle eſt à votre affection,
Comme à préſent ſaluberrime,
Plus que ne l'étoit l'ipſiſſime
Faculté, devant qu'Albion
Vous donnât ſa probatiſſime
Et fébrifuge potion.
Plus encor, Duc humaniſſime,
Vous mande le décroutiſſime
Et très-guéri Céſarion,
Hormis d'une éſurition
Très-contraire à quadragéſime,
Que près de vous chacun eſt grime
En poétique invention;
Et qu'ainſi, ſans fard & ſans frime,
Il a plus d'admiration
Pour la vive façon dont rime
Moriez, le Héros dudit *ime*,
Que jadis n'eut de paſſion
Pour le Rapſodeur d'Ilion,
Qu'il mit, comme Auteur qui tout prime
Dans un étui d'un million,
Celui dont fut l'ambition
Telle que, pour être ipſotime
A la céleſte nation,
Il préféra l'illégitime
A la royale extraction,
Et ſe fit un pere anonyme;

Et qui pis eſt cornutiſſime
Dans l'aréneuſe région (1).

De vrai, pareil au Chantre rare
Qui ſut la Grece enſorceler
Des jeux, que vint renouveller
Iphyte avec tant de fanfare (2);
Si haut Moriez s'éleve en l'air,
Qu'après lui qui voudroit voler,
Par quelque caſcade bizarre,
Feroit de ſon nom appeller
Une mer lointaine & barbare,
Comme la Ruſſe ou la Tartare,
Où le Marchand n'oſant aller,
De ce fol & nouvel Icare
On n'entendroit jamais parler;
Et, dans une nuit éternelle,
Croupiroit mangé des poiſſons;
A moins que la Troupe immortelle
Des neuf Maîtreſſes des beaux ſons,
Sur leur Mont à croupe jumelle,
Remontrant à leurs Nourriſſons,
Pour réprimer leur hypozele,

(1) On ſait qu'Alexandre voulut paſſer pour le fils de Jupiter Ammon, que l'on adoroit ſous la forme d'un Bélier. S. Marc.

(2) Les jeux Olympiques fondés par Hercule, & rétablis par Iphyte.

N'allât leur dire en leurs leçons:
Gardez-vous d'imiter Chapelle,
Qui, pour vouloir, à tire d'aîle,
Suivre Moriez dans ses Chansons,
Répandit son peu de cervelle
Sur les bancs & sur les glaçons
D'une mer où toujours il gêle;
Et périt d'une mort cruelle,
Où périrent les Barentsons.

De plus, au temps d'un fier comette
N'appartient à tête bien faite
Voler si haut, lorsque l'on peut
Jouer en bas à cligne-musette.
Maint Prince déjà s'inquiette
De sa queue en forme d'aigrette,
Qu'à tort & qu'à travers il meut,
La prenant pour une vergette
Qui vient faire ici place nette.
Moi, qui sais qu'au plus il ne pleut
De son influence secrette
Que bourse vuide & que disette,
Je gagerois bien qu'il n'en veut
Qu'à quelque malheureux Poëte.

C'est donc pourquoi je me retire:
Car sur Rimeurs sans doute il tire;
Et contre moi se fâcheroit
Au même instant qu'il me verroit

Suivre en si haut genre d'écrire
Celui qui seul le peut de droit,
Tant pleinement Phébus l'inspire.
Puis nous manque notre bras droit,
L'Abbé (1), que chacun tant admire;
Qui, comme à tous plaire il voudroit,
Point n'est loisible au docte sire
D'être long-temps au même endroit.
Lui, qui sait Marot sur son doigt,
Et l'art d'Épitre en Vers construire,
Dans celle-ci vous eût su dire
Tout ce que dire il vous faudroit.

(1) L'Abbé de Chaulieu.



RÉPONSE
DU DUC DE NEVERS,
A l'Epitre precedente.

PUISQUE vous pouſſez à bout *ime*
Dans vos ſuperlatifs tranſports,
O Poëte Marotiſſime,
Je vais jouer ſur les mêmes accords
Une Piece éruditiſſime,
Bien qu'au prix de la vôtre elle ſoit fort infime;
Car je ne puiſe pas, comme vous, les tréſors
D'Apollon gélime agélime.
Ce Dieu de votre eſprit fait marcher les reſſorts,
Quand il vous plaît, d'une vigueur extime.

Mais que font dans Anet les Pollux, les Caſtors (1)?
Vont-ils ſans ceſſe au bruit des cors,
A travers la glace & la lime,
Piquer après les chiens de qui la voix intime
Et cauſe aux daims, aux chevreuils mille morts?
Chacun d'eux à l'envi, Fouilloux péritiſſime,
Va-t-il dans les plus ſombres forts
Relancer un cerf de dix cors,

(1) M. le Duc de Vendôme & M. le Grand-Prieur ſon frere.

Affronter l'animal à la hure afperrime ?
Ou, fi, pouffant loin au dehors
D'un concave métal la mort vélociffime,
Leur main adroite intérime
Canards, courlis, farcelles & butors ?
Ou bien de leurs péchés ont-ils quelques remords ?
Veulent-ils amander leurs torts ;
Et d'un cœur pénitentiffime,
Des humains corrompus éviter les abords ;
Se priver de tous réconforts ;
Et brûlant d'imiter la Thaïs de Solime,
Vivre, dans les déferts, de panets, de raifords ;
Et renchérir fur Chartreux & Minime ?

On les trouveroit mieux à la Cour pulchriffime
Du Héros Chriftianiffime,
Pour y régler les débats, les difcords,
Qui regnent entre nous & le Romain Zozime :
Mais chacun d'eux volontiers s'en exime.
L'un fe plaît mieux peut-être au Pays des Milords,
Et l'autre croit excufe légitime
Le petit Siphilis qui lui marbre le corps.
Moi, qui les attendois d'un cœur hilariffime,
Entré dans cet efpoir, avec douleur j'en fors.
A les bien recevoir j'aurois fait mes efforts.
Ils auroient eu grand feu, la chere lautiffime,
Un accueil fvifcératiffime,
Un buffet plus pompeux que celui des Mogors,
Des ragoûts relevés de roquambole & thyme,

Un entretien lépidissime ;
Et, vuidant force rouges bords,
Pour noyer le chagrin qui nous ronge & dirime,
Dans les flots de nectar, l'ame béatissime,
De l'extatique joie auroit trouvé les ports ;
Et, la nape levée, alors
Pour tempérer du vin l'ardeur vivacissime,
Je leur aurois offert citrons, grenade, & lime :
Puis ceux de qui les cœurs sont piqués de phégors,
Auroient, en Xipharès, couru chez la Monime.
Le Joueur eût cherché brelan, piquet & prime;
Et ceux de qui l'esprit prend de plus beaux efforts,
D'un œil longomontanissime,
Du docte Observatoire ouvrant tous les sabors,
Auroient examiné ce que le Ciel exprime
Par cet Astre crineux à l'aspect déterrime,
Qu'on tient le Messager de Chrône & de Mavors :
Mais je crois que des Alpenors
Le pronostique est vanissime.
Rien de fâcheux ne pleuvra sur nos bords,
Et la comette sera sime :
Je le deviens aussi ; car je connois qu'au mors
Le cheval emplumé devient pesantissime.

Adieu, j'irai vous voir, fussiez-vous à Cahors,
Ou même aux froids climats d'où viennent les Castors,
Souhaiter à César (1) les longs jours des Nestors ;

---

(1) Le Duc de Vendôme.

Des plaiſirs continus juſqu'à la milléſime;
Des luſtres par Clothon d'un double fil retors;
Et qu'on le voie un jour grand Généraliſſime,
Plus grand & plus fameux qu'on n'a peint les Hectors.

Ce ſont les ſentimens de ſon vrai Philotime,
De ſon admirateur intime,
Qui déſire pour lui la ſaiſon des Achors,
Dont le retour benin tous les bourgeons ſupprime,
Mais je me ſens grippé des Phobétors;
Le ſuc de leurs pavots ma paupiere comprime.
Je dors.



RÉPONSE
DE CHAPELLE,
AU DUC DE NEVERS.

ENCOR que dans ta Lettre ultime
Tu consumes si bien tout l'*ime*,
Et si bien épuise les *ors* ;
Cependant, Duc poétissime,
Loin de nous étonner, c'est lors
Que la troupe Scaronissime
Des quatre nouveaux Amidors
T'en écrit Lettre plénissime,
Sans fouiller du Sieur des Accords
Le volume bigarissime.
Par-là tu vois que mieux recors
Du style Macaronissime,
Que du patois Sauvagissime
Des Fouilloux & de leurs Consors ;
Nous montons moins nos Brilladors,
Que le cheval volucrissime,
Qui de son pied fit jaillir hors
Cette source fécondissime,
Où tant burent les Fracastors.

Et, quant à ce que tu nous mors

Sur notre retraite chronime,
Songe que Fabius Maxime,
Le Roi de tous les Cunctators,
Par sa conduite lentissime,
Nous donne exemple sagissime
D'empêcher le Sérénissime
D'aller sitôt mettre dehors
Son visage écarlatissime.
De plus, à nos vieux corridors,
Nous joignons sallon amplissime,
Où, selon l'Art Vitruvissime,
Brilleront lapis & marmors,
Tels qu'en ce Temple sanctissime;
Où l'on offroit avec l'azyme
Toutes bêtes, hormis les porcs,
Avant qu'à sac funditissime
L'eût mis la main profanissime,
Et plus que sacrilégissime,
Des fiers Nabuchodonosors.

Mais pourquoi, Duc Pindarissime,
Dans notre état tranquillissime,
Veux-tu faire des Galaors
De ton couple népotissime?
Dans le temps opportunissime,
Tu le verras, audacissime,
S'affourcher sur des Piladers;
Et, dans cette ardeur qui l'anime,
Pousser la gent à rapabords

Jusqu'au Fleuve rapidissime,
Où régnoient les Béthlem-Gabords.
Parquoi, Baron loquacissime,
SI le premier tu ne démors
De ta rage opiniâtrissime
A tant rimailler en *issime*,
Nous t'envoierons vingt Recors,
Et du Sergent rapacissime
Tous les ordinaires Supports,
Seller ta bouche copronime,
Et te conduire par Gisors
Aux lieux où le Bartholissime,
Modele de tous les Médors,
Se seroit fait Catonissime,
Pour terminer son ostracime,
S'il eût eu les fermes Consors
De ton grand Duc Sénéquissime.



AUTRE ÉPITRE
DE CHAPELLE,
AU
DUC DE NEVERS.

SUR cette mer d'*ime* au ſuperlatif,
Voguer encor, s'imputeroit à rage.
Puis de ta nef pour, en ſi long voyage,
Suivre le cours par trop tempeſtatif,
Beſoin ſeroit d'avoir en patronage
La grand'Serpente avec les gens d'Alquif,
Qui porta jeune & dès ſon premier âge
Le damoiſel de la mer putatif;
Mais c'eſt ici, comme ailleurs, grand dommage
Qu'un ſi beau conte on répute apocrif.
Notre Pilote auſſi, devenu ſage,
Pour à deux doigts s'être vu du naufrage,
Par à te ſuivre être trop attentif,
Et bien recors qu'en ce dernier orage,
Prêt à virer il vit ſon frêle eſquif;
Dit que, depuis que le rude abordage
De ton navire à double & triple étage
L'a tant battu dans ce dernier eſtrif,
Qu'il eſt ſans voile, antenne, ni cordage;

Et dénué de tout conſervatif ;
Son métier veut, ſans riſquer davantage,
Que terre à terre & le long du rivage,
Il faſſe aller un bateau ſi chétif.
Et bien lui ſied de tenir ce langage ;
Car à Toulon ou ſous le Château d'If,
Tous ports amis & d'un très-bon ancrage,
Il fera mieux de prendre un nouveau ſuif ;
Qu'un trop ardent & bruſque itératif,
En pleine mer, à te ſuivre l'engage.

Sitôt pourtant que, pour ſon équipage,
Il aura fait nouveau préparatif,
Ce lui ſeroit, Duc, un ſenſible outrage,
Si tu croyois qu'en repos & qu'oiſif,
Il attendît d'être mené Captif
Par tes vaiſſeaux en ſuperbe eſclavage.
Non, non ; bien loin d'être au combat rétif
Pour ta victoire, & devenu craintif
D'en avoir fait ſi rude apprentiſſage ;
Las de ſe voir dans l'état défenſif,
Par quelqu'exploit noble & de haut parage,
Qui te ſera d'un nouveau choc le gage,
Juſques chez toi, plus vigoureux & vif,
Te veut porter un cartel offenſif ;
Comme autrefois fit ce grand perſonnage,
Qui d'Annibal voyant appréhenſif,
Le peuple & Rome être preſque au pillage,
Porta la guerre aux portes de Carthage.

Tel donc bientôt avec gros r'habillage
De ce qu'il croît le plus à ſon uſage,
Le plus de miſe & le plus portatif,
D'aucun Bureau, d'aucun port ni péage,
Sans redouter le plus rude tarif,
Fuſſe celui du vieux Cenſeur Ménage,
Ou bien du noble & docte Aréopage (1),
En pareil cas Juge indéclinatif,
Tu le verras vers toi tourner viſage.
Mais c'eſt aſſez être océanivage;
Car moins il doit en Marchand lucratif,
Qu'à ſon gain mene un honteux aſſervage,
Qu'en Voyageur ratiocinatif,
Que pouſſe un autre & plus digne motif,
Se gouverner en ſi long navigage.

N'infere point de-là que moins actif,
Et moins en mots d'*if* & d'*age* inventif,
Il ait eu peur d'en être en arrérage.
Il en a fait riche accumulatif,
Et s'eſt leſté de leur gros ralliage
Plus qu'un vaiſſeau ne fait de cailloutage;
Et que l'enfant, de chez lui fugitif
Pour Saint-Michel voir en pélérinage,
Ne s'en revient chargé de coquillage.
Et, pour montrer que cet affirmatif
Eſt bien réel, & non comminatif,

(1) L'Académie Françoiſe.

Ni d'un Gaſcon le fanfaron langage,
Mais le diſcours d'un Pilote effectif;
Viens par plaiſir juſques à Ténérif,
Le vin croît bon dans ſon heureux ſolage.
Deux ou trois coups en boiras à l'ombrage
D'un couvert frais, ſombre & récréatif
De quelque aimable & verdoyant bocage,
Où du ſerin, de ces beaux lieux natif,
Toujours raiſonne un muſical ramage.
Là cent vaiſſeaux faire leur radoubage
Vont, & d'agrès nouveau réparatif,
Qui, dans la ſuite, à propos les ſoulage;
Car du long cours c'eſt le fameux paſſage.

Veux-tu, comme eux, mais plus expéditif,
Paſſant la Ligne au point définitif,
Qui jour & nuit en douze heures partage,
Doubler le Cap, nommé de bon préſage (1);
Parce que là ceſſa d'être penſif,
Et ſe vit prêt d'avoir le pucelage
Du tour d'Afrique à lui ſeul primitif,
Gama, qui mit ſes Princes hors de Page,
Et leur conquit ſi vaſte poſſeſſif
Dans l'Indoſtan & ſon Archipélage?
Veux-tu, laiſſant dans ſon chaud marécage,
Le ſale Cafre, impudique & laſcif,
Qui de ſes pieds ſe ſert au larronage,

(1) Le Cap de Bonne-Eſpérance.

Et ſon voiſin le pauvre Ethyopage,
Qui ſon Pays ne tient qu'en vaſſelage
Du Prêtre Jean, Chrétien aſſez métif,
Voir l'Erythrée, où ſe tient le Chérif,
Après avoir pris de lui quelque ôtage;
Car tu ſais bien qu'on y brûle tout vif,
Quiconque n'a, d'un raſoir ou canif,
De ſon prépuce accourci le pélage?
Ah! quel bonheur, ſi dans un hermitage
Nous trouvions là quelque Révérend Mage,
Affable, humain, & point rébarbatif,
Grand Cabaliſte & très-ſpéculatif,
Sur-tout pratic, plus qu'on ne fut Baïf
De la Maſſore & ſon baragouinage;
Qui nous apprit comment le grand Roi Juif
Faiſoit des biens ſi gros amoncelage,
Qu'il doubla bien de David l'héritage,
Et loin d'en être indigne ou deſtructif,
Bâtit un Temple à ſon douzain lignage,
Qu'il lui laiſſa tout couvert d'or maſſif!

Or te voilà dans l'heureux payſage
Au Paradis terreſtre relatif,
Où l'oiſeau rare & d'unique plumage,
Sur ſon bucher, de ſoi réproductif,
Se vient brûler dans l'épurant chaufage
D'encens, de myrthe, & bois odoratif.
Veux-tu d'encens qu'on te mene au fourage;
Puis regagner Paris le gros Village?

Il s'y vend cher par qui n'eſt apprentif
D'en ſavoir faire un flatteur étalage.
Aime-tu mieux d'un cours conſécutif
Entrer au golfe ou ſein, qui du Calif
Reçut les loix & lui rendit hommage,
Pour le préſent paie au Sophi carage,
Depuis Abas par ordre ſucceſſif?
Veux-tu, ſans voir Ormus le maladif,
Où de tous biens la terre eſt en veuvage,
Gagner Surate & ſon port ou barage;
D'où repartant de peur que Sauvagif
Ne nous y trouve & ne nous y ſacage,
Dans le Bengale, en quelque heureux mouillage,
Comme en ces lieux l'air eſt déſiccatif,
Aller goûter le frais reſtautatif
Du ſavoureux & tant vanté breuvage
Que du coco, ſans aucun expreſſif,
Tire le ſimple & ſeul appéritif?

Pour donc te rendre un dernier témoignage,
Que, chaque jour plus imaginatif,
De l'Univers au coin le plus ſauvage,
Il peut aller par-tout pénétratif;
Notre Pilote aſſure encore, & gage
De te mener juſqu'à l'Antropophage,
En tout contraire au Banian paſſif;
Qui, dans ſa hute ou ſous l'épais feuillage,
Le long du Gange entretient ſon ménage;
Et croit ſon cours ſi purificatif,

Qu'il

Qu'il y nétoie en tout temps ſon corſage ;
Et qui, content d'herbes & de laitage,
De ce qui vit ne fait ſon nutritif,
Et ſimplement s'adonne au labourage,
De Pythagore en tout imitatif ?
Au lieu que l'autre, âpre au ſang & carnage,
Sur chair humaine exerce brigandage ;
Et, trop glouton & trop vindicatif,
Oſe s'en faire un horrible appanage.
D'où, comme il faut bientôt plier bagage,
Et de s'enfuir n'être pas trop tardif,
Si tu m'as vu, toujours plein de courage,
T'amener juſqu'en cette étrange plage,
Tu me vas voir sûr, & mémoratif
De ton retour, ſans être en rien fautif,
Savoir virer le Cap du Gange au Tage.

Car auſſi bien un prudent rétrécif
Veut qu'on finiſſe un ſi long badinage,
Qui deviendroit, ſans un tel correctif,
De mots rimés un fade verbiage ;
Et feroit vrai dire au contemplatif,
Qui dans le port en repos ſe ménage,
Qu'il s'attend bien que de cet exceſſif
Embarquement & ſur *if* & ſur *age*,
Je ne ſaurois me ſauver qu'à la nage,
Et ſur la rive, haletant & pouſſif,
De mon débris par trop lamenttaif
En *ex voto* faire une triſte image.

ENVOI.

Nous te laiſſons, pour t'en venir, *hâtif*,
Et plus encor, *chariage*, *atelage*.
Ta venue eſt du Prince l'optatif:
Mais ſi tu crois valable retentif
Des dix & ſix le fameux aſſemblage,
Pour nous répondre, on t'accorde *meſſage*,
Et de cent mots le rimant fagotage.
Point n'avons cru par total ablatif
En devoir faire un ſi cruel ravage,
Qu'il ne t'en reſte aſſez gros collectif,
Pour en remplir encore mainte page.



RÉPONSE
DU DUC DE NEVERS,
A CHAPELLE,

VOTRE bateau de frêne ou d'if,
Favorisé des vents, fait un fort bon sillage;
Cinglant en haute mer, passe Gibraltarif
Toujours dans un même arimage;
Et vous menez par-tout, Samson numératif,
La mappemonde en garouage.
Vous osez m'envoyer un défi positif;
Vous prétendez sur moi remporter l'avantage:
Voyons; je me propose un exploit décisif.
Arborant du combat le signe exhibitif,
Je viens d'abord à l'arembage.
Le Dieu des Carmes génitif,
D'un rayon illuminatif,
Perçant de votre erreur le ténébreux nuage,
Fera voir que je suis son enfant adoptif,
Plus chéri que Ronsard, Desportes, ni Baïf;
Et, quoique vous pensiez par votre long triage
M'accabler sous l'*if* & sous l'*age*,
Je vais d'un air réperoussif
Tourner contre vous l'*age* & l'*if*.

Pour vous battre donc en rouage
Et renverser votre esprit abusif,
O Poëte à verve ruffage,
Je lâche contre vous le Baron escogrif,
Qui du monde savant a gagné le suffrage.
Il brocarde vos Vers; les nomme un logogrif,
Un harmonieux ressassage
Dont le fond n'est point net, ni le style naïf,
Et semble de Baudrand un diffus compilage.
Le Baron s'en prend même au Duc (1) suppuratif.
Il raille de son teint & de son feu volage;
Il dit qu'il a besoin d'un bon dessicatif,
Et d'un salutaire curage;
Et peut-être aussi d'argent-vif.
Il voudroit ravager Anet & son finage,
Le Seigneur, le Curé, le Fiscal, le Baillif,
Les Habitans & tout le voisinage:
Tant de ce fier Baron le cœur trop sensitif
Du Copronime encore est percé jusqu'au vif (2).
Lui, qui toujours à son corsage
A reçu beau, pour adjectif,
Limpide & net comme un galactofage,
Dont le souffle confortatif
Est de l'ambre & du musc le parfait alliage.

Cependant nous buvons du vin de l'Hermitage,

(1) M. le Duc de Vendôme.

(2) Ce Vers fait allusion à un trait de l'Epitre de Chapelle, sur les rimes d'*ime* & d'*ors*.

Des chagrins de la vie excellent lénitif;
Nous créons des feſtins le Monarque électif;
Nous nous chatouillons l'éſofage
Par le jambon apéritif,
La gaufre, le bignet & le fin feuilletage,
Dans ces derniers jours de charnage,
Où chacun du gibier fait une rude ſtrage.
Malgré le Commiſſaire âpre & répréhenſif,
Juſqu'au vendredi même il eſt maint créofage.
Après les grands repas, cherchant un digeſtif,
A la foire on va voir d'un œil admiratif
Le buveur d'eau, le pirofage.

Mais pour vous, qui n'avez, Meſſieurs, pour tout potage,
Pendant ce carnaval, que votre pompeux Zif,
Y prenez-vous au moins quelque plaiſir furtif?
Tenez-vous la Bergere en cage?
Y connoît-on le cocuage?
Y peut-on, comme ailleurs, au lieu de mariage,
Faire un duo copulatif
Dans un clandeſtin fretillage?
Malgré vos dents, je crois, vous tranchez là du nif.
Je vous plains; car enfin le plus beau payſage,
Le plus aimable jardinage,
Quand l'hyver engourdit l'eſprit végétatif,
Quand il n'eſt ni fleurs, ni feuillage,
Quand on n'entend point ſous le fage
Les fredons langoureux du Roſſignol plaintif;
Les Pâtres & le pâturage,

Et les troupeaux, & le pacage,
Ont un air bien désolatif.
Et pour moi, je les envisage
Comme le tourment de Sisif.
Quittez-les donc; ne cherchez plus d'ambage;
Ne me renvoyez plus de Pilate à Caïf.
Si, paresseux méditatif,
Vous êtes confiné dans votre obscur Bailliage;
Je vous aime autant en Erif,
Ou dans les monts du Roi Pélage.

Vous m'entraînez toujours par un charme attractif.
Votre absence me donne un chagrin corrosif.
Quand pourrai-je avec vous serrer le compérage
Par un rencûment amplexif;
Et faire un vrai rapatriage
Entre la poire & le fromage,
Donnant à notre joie un cours dilatatif?

Jouissons du présent, c'est le commun adage:
Car le temps exterminatif
Met en éternel amarage
Notre frêle vaisseau trop vainement fuitif;
Et par un fier dispositif,
Malgré tout élixir, dictame, ou saxifrage,
Qui ne sauroit parer son coup dissolutif,
Du monde il faut qu'on déménage.
Profitons donc de ce dogme instructif:
Jouissons du présent; c'est le commun adage.

Vous recevrez par le Page,
Qui d'*ime* & d'*ors* fut le datif,
Cette Épitre au plus haut guindage
Dans un ſtyle figuratif.
Je ſouhaite qu'un bon eubage
En puiſſe être interprétatif.

Adieu. Je n'en puis plus. Fatigué, ſemi-vif,
L'œil interne a perdu tout atome viſif.
Voilà de mon cerveau le dernier preſſurage.
Je ſuis bien plus à vous que du Luc au Pontif;
Moi, le jadis Gouverneur de Brouage.



RÉPONSE
DU
MARQUIS DE DANGEAU,

A la précédente.

JE veux répondre aux jolis Vers
Que j'ai reçus aux bords de Loire :
Mais, pour m'en tirer avec gloire,
Il faudroit les talens divers
De Virgile, Horace, Catulle,
Ovide, Térence, Tibulle,
Des autres Chantres de l'Albule (1);
De l'aveugle Méonien (2),
Et du cygne Béotien (3).
Mais les fleuves de la Touraine
Ne tiennent rien de l'Hipocrene.
Nos fruits font l'effet des pavots;
Ils engourdiffent notre veine,
Et plongent notre efprit dans un lâche repos.
Il faut pourtant dire deux mots,

(1) Le Tibre.
(2) Homere.
(3) Pindare.

Pour répondre au jeune Héros (1)
Qui m'écrit des bords de la Seine.
La Marne ici, je crois, feroit plus à propos;
Mais c'eſt la rime qui m'entraîne.
Mélac à la fin s'eſt rendu:
Mais il s'étoit bien défendu.
Ainſi nul reproche à lui faire.
Pour moi, je me rends aujourd'hui.
Ma défenſe eſt foible & légere:
On me pardonnera, j'eſpere;
J'étois mieux attaqué que lui.

Vous m'avez mandé des nouvelles
De la Divinité qui regne dans Saint-Maur (2).
Elle peut effacer Déeſſes & Mortelles.
Non; la Maîtreſſe de Médor (3),
Ni la belle veuve d'Hector (4),
Ni l'aimable ſœur de Caſtor (5),
Ni celle dont l'Amour fit ſon plus cher tréſor,
Que les jeunes Zéphyrs porterent ſur leurs aîles (6)
Auprès d'elle, je crois, n'auroient pas paru belles.
Elle rajeuniroit Neſtor;

---

(1) M. le Duc.
(2) Madame la Ducheſſe.
(3) Angélique.
(4) Andromaque.
(5) Hélene.
(6) Pſiché.

Rendroit fidele Galaor (1);
Se feroit admirer du févere Mentor.
Sitôt qu'à fon efprit elle donne l'effor,
Elle fait embellir les moindres bagatelles;
Elle fait, dites-vous, naître des fleurs nouvelles;
Elle fait beaucoup plus encor.
La joie & la douceur, fes compagnes fideles,
Font renaître à fa Cour l'aimable fiecle d'or.

De fon heureux époux (2) que n'a-t-on point à dire?
Il honore de fes regards
Ceux qui cultivent les beaux Arts;
Il eft l'Apollon qui m'infpire;
Il m'a fait reprendre la Lyre;
Il a tous les talens du premier des Céfars;
Et, quand il eft dans les hafards,
L'Ennemi le craint & l'admire,
Fuit devant lui de toutes parts.
Il a fur nous un double empire;
Il eft Apollon, il eft Mars;
Et, pour l'aller trouver, je pars.

---

(1) L'un des Héros du Roman d'Amadis.
(2) Monfieur le Duc.



TABLE DES PIECES

Contenues dans ce premier Volume.

A

B

C

E

F

G

I

L

O

P

R

S

V

Fin de la Table du premier Volume.

Pieces contenues en ce Volume, qui ne ſont point dans l'Édition de S. Marc.

Les Pieces marquées d'une étoile, n'ont jamais été imprimées.

Pieces qui n'étoient qu'en fragment.

FIN.

Cleaned & Oiled

September, 1966





